n° 190 **FICTION** oct. 1969

NOUVELLES

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Gilles Rimbault

La carrière de van Vogt a débuté en 1939. Son premier roman, **A la poursuite des Slans**, date de 1940. Mais c'est surtout comme nouvelliste qu'il devait s'imposer jusque vers 1950, grâce à la superbe série de récits qu'il écrivit pour la revue **Astounding** (récits que, bien souvent, il réutilisa par la suite pour les refondre dans la trame de ses romans). Dix-huit d'entre eux, parus en magazine entre 1940 et 1950, sont réunis dans ce volume ; à deux exceptions près, ils font partie de ceux qui n'ont pas été réincorporés par l'auteur dans des romans. On découvrira, en les lisant, le van Vogt originel dans son aspect le plus attachant : le conteur d'histoires à l'imagination fulgurante, qui manie la science-fiction en virtuose. Van Vogt à ses débuts ne se préoccupait pas encore de sémantique générale ou de dianétique ; il ne se souciait que de distraire et de donner à la science-fiction sa vocation foncière : le sens de l'émerveillement. Aujourd'hui encore, plus de vingt ans après, ces récits qui nous parviennent en direct de l'Age d'Or replongent le lecteur actuel dans cette euphorie qui dut saisir, à leur parution, le public de l'époque.

On y retrouve, traités avec brio, une moisson de grands thèmes. Dans certaines nouvelles, le héros est aux prises avec des monstres assoiffés de conquête — qu'ils soient extraterrestres comme dans **Le caveau de la bête** ou appartiennent à l'antique société secrète dépeinte dans **Les maîtres**. D'autres décrivent avec minutie le facteur d'harmonie à long terme constitué par une plante dont le système de défense est d'interdire la violence, ou l'irresponsable mécanisme meurtrier de bombes atomiques-robots. Qu'il rajeunisse le village enchanté des contes de fées et les histoires de vampires ou qu'il se livre à une chronique kaléidoscopique des temps futurs, van Vogt se montre, dans toutes ses nouvelles, un enchanteur de la science-fiction, un visionnaire cosmique à la démesure de l'Univers.

Bon de commande page suivante

Au prochain sommaire de « Fiction » :

Au sommaire du prochain numéro de **Fiction,** daté de novembre, se côtoieront plus que jamais l'ancien et le moderne, la science-fiction d'hier et celle d'aujourd'hui.

Un article malveillant paru récemment dans une revue littéraire attaquait curieusement la nouvelle formule de **Fiction** en ces termes : **« Quelques-uns des jeunes auteurs les plus intéressants étaient présentés jusqu'ici dans une revue spécialisée mais ils viennent d'être éliminés au profit de vieux textes dépassés ; et ceci au nom d'une rénovation de la revue ! »**

L'auteur de ces lignes (qui évidemment n'est pas un spécialiste) est bien mal informé. Car la nouvelle formule de **Fiction** repose essentiellement sur l'éclectisme, sur la confrontation permanente de toutes les tendances, **« de l'âge d'or aux temps modernes »** comme nous l'écrivons depuis plusieurs mois dans nos annonces.

Dans ce prochain **Fiction,** l'âge d'or sera représenté par un nom prestigieux : celui d'**EDMOND HAMILTON,** avec une de ses nouvelles les plus superbement évocatrices : **Le crépuscule du monde,** chronique du futur le plus reculé de l'univers. Gageons que ce « vieux texte dépassé » saura encore, plus de trente ans après sa parution originelle, faire battre le cœur des amateurs.

Aux côtés de Hamilton, nous aurons **RICHARD MATHESON,** l'un des auteurs clé des années 1950, avec **L'enfant curieux,** aventure extraordinaire d'un homme qui sent le monde qui l'entoure perdre sa réalité, se dérober peu à peu à ses sens.

Autres auteurs moins connus en France — mais renommés aux U.S.A. — qui seront présents dans ce numéro, si la place nous le permet : **ALGIS BUDRYS** avec **Le frère silencieux** (une histoire de surhomme d'un genre différent) et **JAMES E. GUNN** avec **L'heure du repas** (un repas qui a de quoi donner le frisson !).

Enfin, la tendance moderne. Dans se domaine, figureront deux noms nouveaux (nouveaux tout au moins dans **Fiction),** deux jeunes auteurs actuellement à la pointe : **SAMUEL R. DELANY** qui, dans **Corona,** nous fait le portrait tout en finesses d'une enfant télépathe et de son aliénation, et **JOHN T. SLADEK** qui, dans **Rapport sur la migration du matériel éducatif,** a traité un sujet aussi surprenant et inattendu que son titre.

Quant au proche avenir, il s'annonce brillant. **Fiction** a en stock, pêle-mêle pour les prochains mois, Fritz Leiber et Robert Sheckley, Harlan Ellison et Eric Frank Russell, Poul Anderson et Dean R. Koontz, Cordwainer Smith et Philip K. Dick, Lewis Padgett et Randall Garrett, J. G. Ballard et Roger Zelazny : de quoi satisfaire tous les goûts et faire taire toutes les mauvaises langues.

Au prochain sommaire de "Galaxie"

BRIAN W. ALDISS

Le rêve et l'intrigue

J.T. McINTOSH

Départ pour Avanal

FRITZ LEIBER

La semence du serpent

BOB SHAW

Dumbo

Collection Galaxie-Bis

Titres disponibles :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure

Titres à paraître :

12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

1. Dans « Fiction »

J.G. BALLARD	S.3	Zone de terreur
	112	Le jardin du temps
	117	Le sel de la terre
	128	Le Vinci disparu
	129	La forêt de cristal
	171	La dame aux albatros
	175	Les sculpteurs de nuages de Corail D
WALTER M. MILLER	27	Le gardien de la flamme
	165	Hommes de la Lune
	167	Vengeance pour Nicolaï
ROBERT SILVERBERG	53	La sangsue
	66	L'homme qui n'oubliait jamais
	119	Les vents de Siros
	136	Eve et les vingt-trois Adams
	139	La nature de l'enfer

2. Dans « Galaxie »

J.G. BALLARD	56	La statue qui chantait
ROBERT SILVERBERG	1	Voir l'homme invisible
	2	La souffrance paie
	14	Les voisins
	20	Le robot gardien
	27	Le Feu Bleu
	29	Les guerriers de lumière
	33	Les élus de Vénus
	39	La résurrection de Lazarus
	S 4	La digue des suicidés
	S 5	La Maison à Mi-Chemin
	47	La mariée n° 91
	48	L'étreinte des ailes
	49	Le coup du téléphone
	57	Je vous 1000110
	58	La nuit du feu
	59	La prison temporelle
	61	Roum
	64	Perris
	65	Jorslem

ROBERT

SILVERBERG

La danse au soleil

Depuis 1954, date de sa première nouvelle Gorgon planet, *il n'est pas une revue de SF qui n'ait eu à son sommaire, et de nombreuses fois, le nom de Robert Silverberg. Né à Brooklyn en 1935, écrivain professionnel à 20 ans, Silverberg est en effet le type même de l'auteur super-prolifique dont la bibliographie complète couvrirait des pages. Nous disons bien « complète » car, entre ses multiples romans et nou-*

velles de SF, de fantasy et de western, Silverberg a publié plus de cinquante ouvrages de vulgarisation dans des domaines tels que l'archéologie et la zoologie. Dans le strict domaine de la nouvelle SF, l'index des magazines de science-fiction nous précise qu'il a publié environ 150 récits entre 1955 et 1965 — nombre qui à lui seul est déjà suffisamment impressionnant.

Parmi ses confrères, Silverberg représente, quant au mode de travail, une sorte de Simenon. Il est l'homme qui travaille chaque jour selon des horaires invariables, loin du bruit et de la fureur des auteurs plus ou moins bohèmes en quête de leur vérité ou de l'inspiration. Si une grande partie de sa production se situe à un niveau qu'on peut qualifier de moyennement honnête, certaines nouvelles comme Voir l'homme invisible *ou* La souffrance paie *(*Galaxie *n°s 1 et 2) montrent qu'il possède quand il le veut un talent original et solide. De plus en plus, d'ailleurs, il s'avère qu'il existe depuis quelques années un nouveau Robert Silverberg, décidé à écrire moins vite et mieux, soucieux de faire œuvre littéraire tout en continuant à se ranger dans le domaine de la science-fiction. Ce Silverberg nouvelle manière est celui qui a écrit des romans comme* Thorns *et* The masks of time *(que nous comptons bien présenter un jour en France) ou comme ce superbe cycle de nouvelles qui vient de voir le jour dans* Galaxie *sous les titres* Roum, Perris *et* Jorslem *(n°s 61, 64 et 65) et qui représente sans doute le sommet de son œuvre traduite en français.* La danse au soleil, *l'une de ses toutes dernières nouvelles, s'inscrit donc également dans la tendance de sa production la plus récente.*

A. D.

AUJOURD'HUI tu as liquidé environ 50 000 Mangeurs dans le Secteur A et maintenant tu passes une mauvaise nuit. Toi et Herndon, vous avez volé à l'est dès l'aube, avec le soleil vert doré dans le dos, et vous avez répandu les granulés neuro-toxiques sur un millier d'hectares au long de la Rivière Fourchue. Vous avez survolé la prairie par-delà la rivière, où les Mangeurs ont déjà été nettoyés, et vous avez déjeuné allongés sur cet épais et doux tapis d'herbe où doit s'installer la première colonie. Herndon a cueilli quelques fleurs à suc et vous vous êtes offert une demi-heure de douces illusions. Puis, alors que vous reveniez à l'hélicoptère pour commencer l'après-midi de saupoudrage, il t'a dit soudain : « Tom, quels seraient tes sentiments s'il se trouvait que les Mangeurs ne soient pas purement et simplement des ani-

maux nuisibles ? Si c'était un *peuple*, dis donc, avec une langue, des coutumes, une histoire et tout le reste ? »

Alors tu as repensé à ce qui s'est passé pour ton propre peuple.

— « Ce n'en est pas un, » as-tu répondu.

— « Mais imagine que c'en soit. Suppose que les Mangeurs... »

Il y a chez Herndon un trait de cruauté qui le pousse à poser ce genre de questions. Il cherche les points vulnérables ; cela l'amuse. Et voilà que toute la nuit son observation détachée t'a trotté par la tête. Suppose que les Mangeurs... Suppose que les Mangeurs... Suppose... suppose...

Tu dors un moment et tu rêves, et dans tes rêves tu nages à travers des rivières de sang.

Sottises. Fantasmagorie de la fièvre. Tu sais combien il importe d'exterminer en vitesse les Mangeurs, avant que les colons arrivent. Ce ne sont que des animaux, et pas même des bêtes innocentes en plus ; des démolisseurs d'économie, voilà ce qu'ils sont, des avaleurs de plantes productrices d'oxygène, alors il faut qu'ils disparaissent. On en a épargné quelques-uns aux fins d'études zoologiques. Le reste doit être exterminé. La suppression rituelle des êtres indésirables, la vieille, si vieille histoire. Mais ne te complique pas le boulot avec des scrupules, te dis-tu. Ne rêve plus de rivières sanglantes.

Les Mangeurs n'en ont même pas, du sang, aucun qui puisse colorer les rivières en tout cas. Ce qu'ils ont, c'est une sorte de lymphe qui filtre à travers tous leurs tissus pour amener la nourriture aux faces internes. Les déchets sortent de la même manière, par osmose. Quant au processus, il est de structure analogue à ton propre système circulatoire, sauf qu'il n'existe pas de réseau de vaisseaux sanguins raccordés à une maîtresse pompe. Le fluide vital suinte simplement par tout leur corps comme si c'étaient des amibes, des éponges ou toute autre forme de vie inférieure, rudimentaire. Pourtant, c'est clairement une forme de vie supérieure en termes de système nerveux, de fonctionnement de la digestion, de distribution des organes et des membres, etc. Bizarre, songes-tu. La vérité sur les êtres différents, c'est qu'ils sont différents, te dis-tu, et pas pour la première fois.

La beauté de leur biologie pour toi et tes compagnons, c'est qu'ils se laissent exterminer si proprement.

Tu survoles les pâturages et tu répands le toxique nerveux. Les Mangeurs le découvrent et l'ingurgitent. En une heure le poison a pénétré tous les secteurs du corps. La vie cesse ; il s'ensuit

une désintégration rapide de la matière cellulaire, le Mangeur se désagrège littéralement molécule après molécule dès l'instant que cesse l'alimentation ; le fluide lymphatique agit comme un acide ; il se produit une dissolution généralisée ; la chair et même les os, qui sont plutôt des cartilages, fondent. En deux heures, une petite mare sur le sol. En quatre, plus rien. Etant donné les nombreux millions de Mangeurs prévus pour l'extermination, c'est bien aimable à eux de te débarrasser ainsi de leurs corps. Autrement, quel charnier deviendrait ce monde !

Suppose que les Mangeurs...

Au diable Herndon ! Tu as presque envie de te faire censurer la mémoire demain matin. Chasse ces hypothèses ridicules de ta cervelle. Si tu osais... si tu osais...

Le matin, il n'ose pas. La censure de la mémoire l'effraie. Il tentera de se défaire d'une autre façon de ce sentiment nouveau de culpabilité. Les Mangeurs, s'explique-t-il à lui-même, sont des herbivores sans cerveau, infortunées victimes de l'expansion humaine, mais qui ne méritent tout de même pas qu'on les défende avec passion. Leur extermination n'a rien de tragique ; c'est simplement dommage. Si les Terriens doivent occuper ce monde, il faut bien que les Mangeurs le leur abandonnent. Il se répète qu'il existe une différence certaine entre l'élimination de ses propres ancêtres, les Indiens des Plaines, dans les territoires américains au XIX[e] siècle et la destruction des bisons dans ces mêmes prairies. On éprouve un peu de regret devant le massacre des troupeaux au galop retentissant ; on est chagriné de cette boucherie de millions de nobles bêtes au pelage brun, oui. Mais on se sent révolté, et non plus seulement chagriné, devant ce qui est arrivé aux Sioux. Il y a une différence. Réserve tes émotions pour la bonne cause.

Il sort de son dôme transparent en bordure du campement pour aller vers le centre des activités. Le chemin dallé est humide et luisant. Le brouillard matinal ne s'est pas encore dissipé et tous les arbres s'inclinent sous le poids de leurs feuilles dentelées chargées de gouttelettes. Il s'arrête et s'accroupit pour observer une bestiole semblable à l'araignée qui tisse une toile asymétrique. Sous ses yeux, un petit amphibie aux délicates nuances turquoise glisse le plus discrètement possible sur le sol moussu. Pas assez discrètement ! Il prend la petite bête et la pose sur le dos de

sa main. Les ouïes battent d'angoisse, les flancs frémissent. Lentement, habilement, l'amphibie change de couleur pour imiter le ton cuivré de la chair. Un excellent camouflage. Il baisse la main et l'animalcule s'enfuit dans une mare. Il reprend son chemin.

Il a quarante ans, il est plus petit que la plupart des autres membres de l'expédition, les épaules larges, la poitrine massive, les cheveux noirs et brillants, le nez court et épaté. Il est biologiste. C'est sa troisième carrière car il a échoué dans l'anthropologie et dans l'immobilier. Il s'appelle Tom Deux Rubans. Il s'est marié deux fois mais n'a pas eu d'enfants. Son arrière-grand-père est mort alcoolique ; son grand-père s'adonnait aux hallucinogènes ; son père visitait les cabinets à bon marché de censure de la mémoire. Tom Deux Rubans a conscience de manquer à la tradition familiale, mais il n'a pas encore découvert son propre mode d'autodestruction.

Dans le bâtiment principal, il retrouve Herndon, Julia, Ellen, Schwartz, Tchang, Michaelson et Nichols. Ils prennent le petit déjeuner. Les autres sont déjà au boulot. Ellen se lève pour venir à lui et l'embrasse. Ses courts cheveux jaunes lui chatouillent la joue. « Je t'aime, » murmure-t-elle. Elle a passé la nuit dans le dôme de Michaelson. « Je t'aime, » lui dit-il, et il trace vivement un trait vertical d'affection entre ses petits seins pâles. Il adresse un clin d'œil à Michaelson, qui fait un signe affirmatif, porte deux doigts à ses lèvres et leur envoie un baiser. Nous sommes tous bons amis, ici, songe Tom.

— « Qui lâche les granulés, aujourd'hui ? » demande-t-il.

— « Mike et Tchang, » répond Julia. « Secteur O. »

Schwartz constate : « Encore onze jours et nous devrions avoir nettoyé toute la péninsule. Alors on pourra avancer à l'intérieur des terres. »

— « Si nous avons des granulés en nombre suffisant, » souligne Tchang.

Herndon demande : « As-tu bien dormi, Tom ? »

— « Non, » répond-il. Il s'assied et passe commande de son petit déjeuner. A l'ouest le brouillard commence à s'évaporer sur les montagnes. Quelque chose bat dans sa nuque. Il y a maintenant neuf semaines qu'il est sur ce monde et, dans ce laps de temps, la planète a subi son unique changement de saison, passant de la sécheresse au brouillard. Les brumes sont là pour bien des mois. Ses aliments arrivent par le plan incliné et il se sert. Ellen est assise près de lui. Elle a un peu plus de la moitié de son âge ;

elle en est à son premier voyage ; c'est elle qui tient les livres, mais elle est également experte en censure mentale. « Tu sembles mal à l'aise, » lui dit-elle. « Puis-je te secourir ? »

— « Non, merci. »

— « Je n'aime pas te voir aussi sombre. »

— « C'est un trait racial. »

— « J'en doute fort. »

— « La vérité, c'est que ma reconstitution de personnalité se fait peut-être un peu vieille. Le niveau traumatique était si proche de la surface... Je ne suis jamais qu'un vernis qui marche, tu sais. »

Ellen a un joli rire. Elle ne porte qu'une jupe vaporisée. Sa peau paraît humide ; elle est allée nager avec Michaelson à l'aube. Tom songe à la demander en mariage, une fois le boulot terminé. Il ne s'est pas remarié depuis sa faillite dans l'immobilier. Le thérapeute avait suggéré le divorce en tant que partie de la reconstitution. Il se demande parfois ce qu'est devenue Terry, avec qui elle vit à présent. Ellen lui dit : « Tu me parais assez stable, Tom. »

— « Merci, » dit-il. Elle est jeune. Elle ne sait pas.

— « Si ce n'est qu'un cafard passager, je peux te l'ôter en l'espace d'une seconde. »

— « Merci, mais non ! » dit-il.

— « J'oubliais. Tu n'aimes pas les effaçages ! »

— « Mon père... »

— « Continue ? »

— « En cinquante ans, il s'était fait réduire à la dimension d'un fil ! » explique Tom. « Il avait fait effacer ses ancêtres, toute sa tradition, sa religion, sa femme, ses fils et enfin son nom. Après, il restait assis à sourire toute la journée. Non, merci, pas de censure ! »

— « Où travailles-tu aujourd'hui ? » s'enquiert Ellen.

— « Au camp, à faire des essais. »

— « Tu désires de la compagnie ? Je suis libre pour la matinée. »

— « Non, merci, » répond-il trop vite. Elle paraît blessée. Il tente de rattraper cette méchanceté involontaire en lui effleurant le bras et en lui disant : « Peut-être dans l'après-midi? D'accord ? J'ai besoin de réfléchir un moment. C'est oui ? »

— « Oui, » acquiesce-t-elle, souriante, et elle esquisse un baiser du bout des lèvres.

Après le déjeuner, il se rend au *compound* qui occupe une

enceinte d'un millier d'hectares à l'est de la base. Il est entouré de projecteurs à champ neuro-actif placés à intervalles de quatre-vingts mètres, ce qui constitue une clôture suffisante pour empêcher les deux cents Mangeurs captifs de se sauver. Quand tous les autres seront exterminés, ce groupe subsistera pour étude. A l'angle sud-ouest du *compound* se dresse le dôme du laboratoire où sont dirigées les expériences : métabolisme, psychologie, physiologie, écologie. Un cours d'eau traverse l'enceinte en diagonale. Du côté est se trouve une succession de collines herbeuses. Cinq bosquets distincts d'arbres serrés à feuilles en lame de couteau sont séparés par des plaques de dense savane. A l'abri sous les herbes sont les plantes à oxygène presque entièrement dissimulées, n'étaient les piquets photosynthétiques qui se dressent à trois ou quatre mètres de haut, à intervalles réguliers, ainsi que les corps respiratoires jaune citron, à hauteur de poitrine, qui donnent à la prairie une atmosphère douce et étourdissante à force de gaz exhalés. Les Mangeurs se déplacent dans les champs en troupeaux éparpillés et mordillent délicatement les corps respiratoires.

Tom Deux Rubans repère un troupeau près du cours d'eau et se dirige de ce côté. Il trébuche sur une plante à oxygène cachée dans l'herbe mais se rattrape adroitement et, saisissant l'orifice plissé du corps respiratoire, il inhale profondément. Son désespoir s'allège. Il approche des Mangeurs. Ils sont sphériques, massifs, lents à se mouvoir, couverts d'une épaisse et rude fourrure orangée. Leurs yeux grands comme des soucoupes sont proéminents, au-dessus des lèvres minces, à l'apparence caoutchouteuse. Les jambes sont minces et écailleuses comme celles des poulets et les bras courts sont serrés contre le corps. Ils le regardent avec une vague curiosité. « Bonjour, frères ! » les salue-t-il, cette fois, et il se demande pourquoi.

J'ai remarqué une chose insolite aujourd'hui. Peut-être ai-je tout simplement reniflé trop d'oxygène dans les champs ; peut-être étais-je victime d'une suggestion de Herndon ; ou encore était-ce le masochisme familial qui revenait en surface. Mais, tandis que j'observais les Mangeurs, il m'a semblé pour la première fois qu'ils se comportaient avec intelligence, qu'ils agissaient de façon ordonnée.

Je les ai suivis trois heures durant. Pendant tout ce temps ils

ont découvert une demi-douzaine de plantes à oxygène qui dépassaient. Chaque fois ils ont observé un rite stylisé avant de commencer à brouter. Ils ont :

formé un cercle irrégulier autour des plantes,

regardé en direction du soleil,

regardé leurs voisins de droite et de gauche dans le cercle,

émis des hennissements embrouillés, *seulement* après avoir fait ce qui précède.

regardé à nouveau vers le soleil,

approché et mangé.

Si ce n'était pas une prière en remerciement, une action de grâces, qu'était-ce donc ? Et s'ils sont assez développés sur le plan spirituel pour dire leurs grâces, ne sommes-nous pas en train de commettre ici un génocide ? Est-ce que les chimpanzés disent leurs grâces ? Seigneur, même les chimpanzés, nous ne les effacerions pas comme nous nettoyons les Mangeurs ! Bien sûr, les chimpanzés ne touchent pas aux cultures des hommes et il serait possible d'établir une forme de coexistence, tandis que les Mangeurs et les agriculteurs humains ne peuvent tout simplement pas vivre sur une même planète. Néanmoins il se pose une question d'ordre moral. L'entreprise de liquidation se fonde sur la prémisse que les Mangeurs sont à peu près au même niveau d'intelligence que les huîtres, ou à la rigueur les moutons. Nous gardons la conscience pure parce que notre poison est rapide, sans douleur, et parce qu'en outre les Mangeurs pleins de sollicitude se dissolvent en mourant, nous épargnant la tâche répugnante d'incinérer des millions de cadavres. Mais s'ils prient...

Je ne vais encore rien en dire aux autres. Il me faut davantage de preuves, nettes, objectives. Des films, des enregistrements, des cubes de notations. Alors on verra. Et si je démontre que nous exterminons des êtres intelligents ? Après tout, ma famille en sait un bout sur le génocide, puisqu'elle se trouvait du mauvais côté il y a à peine quelques siècles. Je doute de pouvoir arrêter ce qui se passe ici. A tout le moins pourrais-je me retirer de l'opération. Retourner sur la Terre et soulever l'indignation du public.

J'espère bien que tout ceci n'est que le fruit de mon imagination.

Je ne m'imagine rien du tout. Ils se réunissent en cercles; ils regardent le soleil ; ils hennissent et ils prient. Ce ne sont que des

boules de gélatine sur des pattes de poulet, mais ils rendent grâces de leur nourriture. Il me semble à présent que leurs grands yeux ronds me fixent d'un air réprobateur. Le troupeau domestiqué que nous avons ici sait ce qui se passe : que nous sommes venus des étoiles pour supprimer leur espèce, et qu'eux seuls seront épargnés. Ils n'ont aucun moyen de lutter ni même de nous traduire leur mécontentement, mais ils *savent*. Et ils nous haïssent. Seigneur, nous en avons tué deux millions depuis notre arrivée, et je suis de façon symbolique souillé de leur sang, et qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je peux faire ?

Il faut que je prenne beaucoup de précautions, sinon je finirai complètement drogué et le cerveau censuré à zéro.

Il ne faut pas que j'aie l'air d'un cinglé, d'un illuminé, d'un agitateur. Impossible de me dresser pour *accuser* ! J'ai besoin d'alliés. D'abord Herndon. Il a sûrement une idée de la vérité ; *c'est lui qui m'a incité* à la pressentir, le jour où nous avons semé nos granulés. Et je me figurais que ce n'était qu'une de ces méchancetés dont il est coutumier !

Je lui parlerai dès ce soir.

Il dit : « Je réfléchissais à ta suggestion. Au sujet des Mangeurs. Peut-être que nos études psychologiques n'ont pas été assez poussées. Je veux dire, si ce sont *vraiment* des êtres intelligents... »

Herndon cligne les paupières. C'est un homme de haute taille, avec une forte barbe, des pommettes saillantes, des cheveux noirs et lustrés. « Qui le prétend, Tom ? »

— « Toi-même. De l'autre côté de la Rivière Fourchue, tu m'as dit... »

— « Ce n'était qu'une hypothèse en l'air. Histoire de bavarder. »

— « Non. Je crois que c'était autre chose. Tu le croyais sincèrement. »

Herndon paraît mal à l'aise. « Tom, je ne vois pas où tu veux en venir, mais ne t'embarque pas. Si j'avais cru un seul instant que nous massacrions des créatures intelligentes, j'aurais bondi si vite me faire censurer l'esprit qu'il y en aurait eu des ondes de choc ! »

— « Alors pourquoi m'avoir posé cette question ? »

— « Paroles oiseuses. »

— « Pour t'amuser en collant à d'autres des sentiments de

culpabilité ? Tu es un beau salaud, Herndon. Et c'est du fond du cœur que je te l'affirme. »

— « Oh ! Tom, écoute. Si j'avais eu la moindre idée qu'une simple hypothèse te mettrait dans cet état... » Herndon secoue la tête. « Les Mangeurs ne sont pas des êtres intelligents. C'est évident. Autrement nous n'aurions pas reçu l'ordre de les liquider. »

— « C'est évident, » répète Tom Deux Rubans.

Ellen dit : « Non, je ne sais quelle mouche a piqué Tom. Mais j'ai la quasi-certitude qu'il a besoin de repos. Il n'y a qu'un an et demi qu'on a reconstitué sa personnalité et à l'époque il a souffert d'une dépression assez marquée. »

Michaelson consulta un tableau. « Il a refusé à trois reprises successives d'effectuer sa tournée de largage de granulés. En prétendant qu'il ne saurait prendre ce temps sur ses recherches. Que diable, nous sommes en mesure d'assurer son boulot, mais c'est l'idée qu'il esquive les corvées qui me tracasse. »

— « A quel genre de recherches se livre-t-il ? » s'enquit Nichols.

— « Rien de biologique, » répondit Julia. « Il passe tout son temps dans le *compound* avec les Mangeurs, mais je ne le vois jamais exécuter sur eux des expériences. Il se contente de les observer. »

— « Et de leur parler, » intervint Tchang.

— « Et de leur parler, oui, » confirma Julia.

— « Mais de quoi ? » demanda Nichols.

— « Qui sait ? »

Tous les yeux se portèrent sur Ellen. « C'est toi la plus proche de lui, » suggéra Michaelson. « Ne pourrais-tu lui changer les idées ? »

— « Il faudrait d'abord que je les connaisse, ses idées, » répliqua Ellen. « Il n'en dit mot. »

Tu sais que tu dois faire très attention, car ils sont plus nombreux que toi, et leur intérêt pour ta santé mentale pourrait être fatal. Ils se rendent déjà compte que tu es troublé et Ellen s'est mise à te sonder pour trouver l'origine de tes troubles. La nuit dernière, pendant que tu étais dans ses bras, elle t'a interrogé, indirectement, avec adresse, et tu savais bien ce qu'elle cherchait.

Quand les lunes se sont levées, elle t'a proposé une promenade dans l'enceinte, parmi les Mangeurs endormis. Tu as refusé, mais elle voit très bien que te voilà engagé vis-à-vis de ces créatures.

Tu as lancé des sondages de ton côté... avec subtilité, espères-tu. Et tu réalises que tu ne peux rien pour sauver les Mangeurs. Le processus est irréversible. C'est 1876 qui recommence ; ils sont les bisons, ils sont les Sioux, et il faut les exterminer, parce que le chemin de fer doit passer. Si tu racontes ici ce que tu penses, tes amis te calmeront, t'apaiseront et te censureront le cerveau, car ils ne voient pas ce que tu vois. Si tu regagnes la Terre pour semer l'agitation, on se moquera de toi et on te fera subir une autre reconstitution. Tu ne peux rien. Tu ne peux rien.

Tu es dans l'incapacité de les sauver, mais peut-être peux-tu recueillir des enregistrements.

Va dans la prairie. Vis parmi les Mangeurs ; deviens leur ami ; apprends leurs mœurs. Note tout cela, un compte rendu détaillé de leur culture, qu'au moins cela échappe au désastre. Tu connais les méthodes d'anthropologie en campagne. Ce qu'on a fait pour ton peuple dans les jours anciens, fais-le à présent pour les Mangeurs.

Il va trouver Michaelson. « Peux-tu te passer de moi pendant quelques semaines ? » demande-t-il.

— « Me passer de toi, Tom ? Que veux-tu dire ? »

— « J'ai à effectuer quelques études en campagne. J'aimerais quitter la base et travailler sur les Mangeurs en liberté. »

— « Ceux qui sont dans l'enceinte ne te suffisent pas ? »

— « C'est la dernière chance qu'on ait de les examiner à l'état sauvage, Mike. Il faut que j'y aille. »

— « Seul ou avec Ellen ? »

— « Seul. »

Michaelson hoche lentement la tête. « Entendu, Tom. Fais ce que tu veux. Vas-y. Je ne te retiens pas ici. »

Je danse sur la prairie sous le soleil vert doré. Autour de moi se rassemblent les Mangeurs. Je suis tout nu ; la sueur rend ma peau luisante ; mon cœur cogne. Je leur parle à l'aide de mes pieds et ils comprennent.

Ils comprennent.

Ils ont un langage composé de sons doux. Ils ont un dieu. Ils connaissent l'amour et la crainte et l'extase. Ils ont des rites. Ils ont des noms. Ils ont une histoire. Et je suis convaincu de tout cela.

Je danse dans l'herbe épaisse.

Comment les contacter ? Avec mes pieds, avec mes mains, avec mes grognements, avec ma sueur. Ils se rassemblent par centaines, par milliers, et je danse. Il ne faut pas que je m'arrête. Groupés autour de moi, ils émettent leurs sons. Je suis mené par des forces étranges. Si mon arrière-grand-père me voyait en ce moment ! Assis sur sa véranda du Wyoming, l'eau-de-feu en main, le cerveau en décomposition... vois-moi en ce moment, vieux de la vieille ! Vois la danse de Tom Deux Rubans ! Je parle à ces inconnus avec mes pieds sous un soleil dont la couleur n'est pas habituelle. Je danse. Je danse.

— « Ecoutez-moi, » je leur dis. « Je suis votre ami. Moi seul. Le seul en qui vous puissiez avoir confiance. Faites-moi confiance, parlez-moi, enseignez-moi. Permettez-moi de perpétuer vos mœurs car bientôt viendra la destruction. »

Je danse et le soleil monte et les Mangeurs murmurent.

Voilà le chef. Je danse dans sa direction, je recule, je reviens ; je m'incline, je désigne le soleil, j'imagine l'être qui vit dans cette boule de feu, j'imite les sons de ces créatures, je m'agenouille, je me redresse, je danse. C'est pour vous que danse Tom Deux Rubans.

C'est à des arts que mes ancêtres avaient oubliés que j'ai recours. Je sens la puissance m'envahir. Comme ils dansaient à l'époque des bisons, je danse à présent, de l'autre côté de la Rivière Fourchue.

Je danse et voici que les Mangeurs dansent à leur tour. Lents et incertains, ils s'approchent de moi, ils déplacent leur masse, lèvent une jambe après l'autre, se balancent. « Oui, c'est cela ! » je leur crie. « Dansez ! »

Nous dansons ensemble jusqu'à ce que le soleil atteigne sa hauteur de midi.

Maintenant leurs yeux ne m'accusent plus. J'y lis de la chaleur, une parenté. Je suis leur frère, le peau-rouge de la tribu qui danse avec eux. Ils ne me paraissent plus maladroits. Leurs mouvements ont une grâce étrange, un peu lourde. Ils dansent. Ils dansent. Ils cabriolent autour de moi. Plus près, plus près, plus près !

Pris d'une frénésie sacrée, nous nous agitons.

Et maintenant ils chantent, un hymne de joie confus. Ils lancent les bras en avant, ils desserrent leurs petites pattes. Ils déplacent leurs corps à l'unisson, pied gauche en avant, droit, gauche, droit. Dansez, mes frères, dansez, dansez, dansez ! Ils se pressent contre moi. Leur chair tremblote ; leur odeur est douce. Ils me poussent avec gentillesse vers une partie de la prairie où l'herbe est plus épaisse et n'a pas été foulée. Toujours dansant, nous cherchons les plantes à oxygène et nous en trouvons des touffes sous l'herbe, et ils font leur prière et les prennent dans leurs bras trop courts, séparant les corps respiratoires des poteaux photosynthétiques. Les plantes, prises d'angoisse, relâchent des flots d'oxygène. Mon esprit chavire. Je ris et je chante. Les Mangeurs grignotent les globes perforés jaune citron, mordillent aussi les tiges. Ils me présentent leurs plantes. Je comprends que c'est un rite religieux. Prends ce que nous te donnons, mange avec nous, unis-toi à nous. Je me penche et je porte à mes lèvres un globe jaune. Je n'y mords pas ; je le grignote comme eux, mes dents pèlent le fruit. Le jus me jaillit dans la bouche tandis que l'oxygène m'envahit les narines. Les Mangeurs chantent leur hymne. En cette occasion, je devrais être peint du haut en bas, avec la peinture de mes ancêtres, leurs plumes aussi, eux qui s'habillaient magnifiquement pour recevoir leur religion dans le costume qui aurait dû être le mien. Prends, mange, unis-toi. Le jus de la plante à oxygène coule dans mes veines. Je prends mes frères dans mes bras. Je chante et, quand ma voix quitte mes lèvres, elle dessine un arc brillant comme l'acier neuf, et je baisse le ton, alors l'arc se change en vieil argent. Les Mangeurs me serrent de près. L'odeur de leurs corps est pour moi d'un rouge incandescent. Leurs doux cris sont des bouffées de vapeur. Le soleil est très chaud ; ses rayons sont de minces traits hérissés de sons étouffés, près de la limite de ma perception auditive. L'herbe épaisse chantonne pour moi, en basse profonde et riche, et le vent lance des javelots de flamme dans la prairie. Je dévore une seconde plante à oxygène, puis une troisième. Mes frères rient et hurlent. Ils me parlent de leurs dieux, le dieu de la chaleur, le dieu de la nourriture, le dieu du plaisir, le dieu de la mort, le dieu du bien, le dieu du mal, et les autres. Ils me récitent les noms de leurs rois, et leurs voix me font l'effet de plaques de mousse verte sur l'écran net du ciel. Ils m'instruisent de leurs rites sacrés. Il faut que je m'en souvienne, car une fois disparu, cela ne reviendra plus. Je continue de danser, ils continuent de danser. La couleur des col-

lines se durcit, devient rude, comme un gaz abrasif. Prends, mange, unis-toi. Danse. Ils sont si doux !

J'entends le ronflement de l'hélicoptère, d'un coup.

Il plane très haut. Je suis incapable de reconnaître le pilote. « Non ! » je m'écrie. « Pas ici ! Pas ceux-là ! Ecoutez-moi ! Ici Tom Deux Rubans ! Ne m'entendez-vous pas ? Je procède à une étude en campagne ! Vous n'avez pas le droit... »

Ma voix trace des spirales de mousse bleue pointillée d'étincelles rouges. Elles s'élèvent à la dérive et la brise les dissipe.

Je crie, je hurle, je mugis. Je danse et je secoue les poings. Des flancs de l'hélicoptère se déplient les bras articulés des distributeurs de granulés. Les ailettes brillantes des déverseurs sortent et tournoient. Les grains neuro-toxiques pleuvent sur la prairie, chacune d'elles rayant le ciel d'un trait embrasé. Le son de l'appareil devient un tapis de haute laine qui s'étend jusqu'à l'horizon et ma voix aiguë s'y perd.

Les Mangeurs s'écartent lentement de moi pour chercher les granulés, ils grattent à la racine des herbes pour les trouver, toujours en dansant. Je bondis parmi eux, je leur tape dans les pattes pour leur faire lâcher les grains, je les jette dans le cours d'eau, je les broie. Les Mangeurs grondent contre moi. Ils se détournent pour chercher d'autres granulés. L'hélicoptère vire et s'éloigne, laissant un sillage de bruit dense et huileux. Mes frères gobent les granulés avec entrain.

Pas moyen de les en empêcher.

La joie les consume, ils chancellent et s'abattent, immobiles. De temps à autre un membre frémit ; puis cela cesse aussi. Ils commencent à se dissoudre. Ils sont des milliers à fondre, sur la prairie, à perdre leur forme sphérique pour ne plus ressembler à rien, à s'aplatir, à couler dans le sol. Les liens des molécules ne tiennent plus. C'est le crépuscule du protoplasme. Ils périssent. Ils disparaissent. Des heures durant je parcours la prairie. Par instants j'inhale de l'oxygène, puis je mange un globe jaune citron. Le couchant s'annonce par des carillons plombés. Des nuages noirs lancent des appels de trompette à l'est et le vent qui prend de la vitesse est un tourbillon charbonneux. Le silence s'établit. La nuit tombe. Je danse. Je suis seul.

L'hélicoptère revient. Ils te trouvent et tu ne résistes pas quand ils t'embarquent. Tu as dépassé le stade de l'amertume. Tu

expliques avec calme ce que tu as fait et ce que tu as appris, et pourquoi c'est mal d'exterminer ces gens. Tu décris la plante dont tu as mangé et ses effets sur tes sens, et tandis que tu parles de la fusion bénie de tes sensations, de la texture du vent et du bruit des nuages et du timbre de la lumière solaire, ils sourient en hochant la tête et te disent de ne pas t'en faire, que tout rentrera bientôt dans l'ordre, et ils te posent quelque chose de froid sur le bras, si froid que cela se situe presque dans l'ultraviolet où tu ne peux le voir, et il y a un tourbillon et un bourdonnement, et le désintoxicant pénètre dans ta veine et vite ton extase te quitte pour ne laisser que l'épuisement et la peine.

Il dit : « Nous n'apprenons jamais rien, n'est-ce pas ? Nous exportons toutes nos horreurs vers les étoiles. Balayez les Arméniens, effacez les Juifs, nettoyez les Tasmaniens, exterminez les Indiens, supprimez quiconque se dresse sur votre chemin, et puis venez ici et poursuivez les mêmes activités criminelles. Vous n'étiez pas avec moi dans la prairie. Vous n'avez pas dansé avec eux. Vous n'avez pas découvert la riche et complexe culture des Mangeurs. Laissez-moi vous expliquer leur organisation tribale. Elle est dense : sept degrés de rapports matrimoniaux pour commencer, et un facteur exogamique exigeant... »

Ellen dit d'une voix basse : « Tom, mon chéri, personne ne fera de mal aux Mangeurs. »

— « Et la religion, » poursuit-il. « Neuf dieux, dont chacun représente un aspect *du* dieu. Le bien et le mal adorés l'un et l'autre. Ils ont des hymnes, des prières, une théologie. Et nous, émissaires du dieu du mal... »

— « Nous ne les exterminons pas, » déclare Michaelson. « Tu refuses de le comprendre, Tom ? Ce n'est que dans ton imagination. Tu étais sous l'influence des drogues, mais à présent nous t'en lavons. Tu seras tout net dans un moment. Tu replaceras les choses dans leur juste perspective. »

— « L'imagination ? » fait-il d'un ton amer. « Un rêve de drogué ? J'étais debout dans la prairie et je vous ai vus larguer les granulés. Et je les ai observés pendant qu'ils mouraient et se désintégraient. Cela, je ne l'ai pas rêvé. »

— « Comment te persuader ? » demande Tchang d'un ton grave. « Comment te convaincre ? Veux-tu que nous survolions le

pays des Mangeurs avec toi pour te montrer combien de millions ils sont ? »

— « Mais combien de millions ont été détruits ? » rétorque-t-il.

Ils soutiennent qu'il est dans l'erreur. Ellen lui répète que personne n'a jamais eu l'intention de faire du tort aux Mangeurs. « Nous sommes une expédition scientifique, Tom. Nous ne sommes ici que pour les *étudier*. Ce serait une violation de tout ce à quoi nous croyons que de causer du mal à des formes de vie intelligente. »

— « Tu reconnais donc qu'ils sont intelligents ? »

— « Bien sûr. Cela n'a jamais été mis en doute. »

— « Alors pourquoi lâcher les granulés ? » proteste-t-il. « Pourquoi les massacrer ? »

— « Rien de tout cela n'est arrivé, Tom, » affirme Ellen, lui prenant la main entre ses paumes fraîches. « Crois-nous. Fais-nous confiance. »

Il reprend, amer : « Si tu veux que je te croie, pourquoi ne fais-tu pas ton boulot proprement ? Sors la machine à effacer les idées et vas-y. Ce n'est pas de simples *paroles* qui me feront écarter les preuves que j'ai vues de mes yeux. »

— « Tu étais tout le temps sous l'effet des drogues, » dit Michaelson.

— « Je n'ai jamais pris de drogues ! Sauf ce que j'ai mangé dans la prairie, quand je dansais... et c'était après avoir observé le massacre continu pendant des semaines et des semaines. Prétendrais-tu que c'est une illusion rétroactive ? »

— « Non, Tom, » intervient Schwartz. « Tu as toujours eu cette illusion. Elle fait partie de ton traitement, de ta reconstitution. Elle était programmée en toi quand tu es arrivé ici. »

— « Impossible, » réplique-t-il.

Ellen embrasse son front fiévreux. « Cela visait à te réconcilier avec l'humanité, vois-tu. Tu éprouvais toujours cet affreux ressentiment découlant de la dispersion de ton peuple au XIXe siècle. Tu étais incapable de pardonner à la civilisation industrielle d'avoir éparpillé les Sioux et tu étais terriblement chargé de haine. Ton thérapeute a pensé que, si on pouvait te faire participer à une extermination moderne imaginaire, si tu parvenais à y voir une opération indispensable, tu serais purgé de ta rancœur et capable de prendre ta place dans la société telle... »

Il la repousse avec violence. « Ne me raconte pas d'idioties !

Si tu avais la moindre idée de la thérapeutique de reconstitution, tu te rendrais compte qu'aucun thérapeute digne de ce nom ne serait aussi superficiel. Il n'existe pas de corrélations directes chez les reconstitués. Non, ne me touche pas. Va-t'en. Va-t'en. »

Il refuse de se laisser persuader que ce n'est qu'un rêve engendré par la drogue. Ce n'est pas imaginaire, se dit-il, et ce n'est pas une thérapeutique. Il se lève. Il sort. Ils ne le suivent pas. Il prend un hélicoptère et part à la recherche de ses frères.

Je danse de nouveau. Le soleil est bien plus brûlant aujourd'hui. Les Mangeurs sont plus nombreux. Aujourd'hui j'arbore mes peintures, je porte mes plumes. Mon corps brille de sueur. Ils dansent avec moi et ils sont possédés d'une frénésie que je ne leur connaissais pas. Nous piétinons la prairie foulée. Nous tendons les mains vers le soleil. Nous chantons, nous crions, nous pleurons. Nous danserons jusqu'à en tomber.

Ce n'est pas de l'imagination. Ces êtres sont réels, et ils sont intelligents, et ils sont condamnés. Cela, je le sais.

Nous dansons. Malgré la menace proche, nous dansons.

Mon arrière-grand-père vient danser avec nous. Il est réel, lui aussi. Il a le nez en bec d'oiseau de proie, pas comme le mien qui est épaté, et il porte sa coiffure de cérémonie, et ses muscles semblent des cordes sous sa peau brune. Il chante, il crie, il pleure.

D'autres membres de ma famille se joignent à nous.

Nous mangeons ensemble des plantes à oxygène. Nous étreignons les Mangeurs. Nous savons tous ce que c'est que d'être pourchassés.

Les nuages font de la musique et le vent prend une texture et la chaleur du soleil a sa couleur.

Nous dansons. Nous dansons. Nos membres ignorent la fatigue.

Le soleil grandit et emplit tout le ciel et je ne vois plus de Mangeurs, seulement mon propre peuple, les pères de mon père à travers les siècles, des milliers de peaux luisantes, des milliers de nez en bec d'aigle, et nous mangeons les plantes et nous trouvons des bâtons pointus que nous enfonçons dans notre chair, et le doux sang coule et sèche dans l'éclat du soleil, et nous dansons et dansons, et quelques-uns tombent d'épuisement, et nous dansons, et la prairie n'est qu'une mer de coiffures agitées, un océan de plumes, et nous dansons, et mon cœur fait un bruit de tonnerre

et mes genoux se changent en eau, et le feu du soleil m'engloutit, et je danse, et je tombe, et je danse, et je tombe, et je tombe, et je tombe.

Ils te retrouvent et te ramènent. Ils appliquent le tube froid sur ton bras pour extraire de tes veines la drogue de la plante à oxygène, puis ils te donnent un autre produit pour te forcer au repos. Tu te reposes et tu es très calme. Ellen t'embrasse et tu caresses sa fine peau, puis les autres entrent et ils te parlent, ils te disent des mots apaisants, mais tu ne les écoutes pas, car ce sont les réalités que tu recherches. Et c'est comme de tomber par de multiples trappes, tout en cherchant l'unique pièce dont le plancher ne pivote pas. Tout ce qui s'est passé sur cette planète, songes-tu, faisait partie du traitement conçu pour réconcilier un aborigène rancunier avec la conquête par l'homme blanc ; en réalité, il n'y a pas d'extermination en cours ici. Tu écartes ces affirmations et tu tombes plus bas, et tu te dis que ce doit être une thérapeutique appliquée à tes amis ; ils portent le fardeau accumulé de siècles de culpabilité et sont venus ici pour s'en décharger, et tu es ici pour les soulager de ce fardeau, pour absorber leurs péchés et leur accorder le pardon. Une fois de plus tu tombes plus bas, et tu vois que les Mangeurs ne sont que des animaux qui menacent l'écologie et qu'il faut les éliminer ; la culture que tu leur prêtais n'est qu'une hallucination née d'antiques remous de la conscience. Tu tentes d'éliminer tes objections à cette extermination indispensable, mais tu tombes encore plus bas, et tu découvres qu'il n'y a d'extermination que dans ta tête, désordonnée et dérangée par l'obsession du crime commis envers tes ancêtres, et tu te redresses parce que tu voudrais demander pardon à tes amis, à ces savants innocents que tu as traités de meurtriers. Et tu retombes toujours plus bas...

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Sundance.

J.G.

BALLARD

Les mille rêves de Stellavista

Entre les bayous immenses du Monde englouti *et le paysage scintillant de* La forêt de cristal, *Ballard, continuant d'investir les « espaces intérieurs » de son subconscient, a découvert Vermilion Sands. Lieu privilégié, Sunset Boulevard et Nice 1925, San Francisco et Saint-Paul-de-Vence, peuplé de stars, de fous, de sculpteurs de nuages, de compositeurs de musique électronique, de femmes merveilleuses et excentriques. La mer, près de Vermilion Sands, roule des vagues de sable où se fige le temps. Sur la plage de sable, près de l'écume de sable, Ballard vient au crépuscule pour voir naître des mirages.*

La plage, la jetée, le balcon...

Au bord du désert, de l'eau morte, de la jungle molle...

Ballard, à la frontière du conscient et de l'inconscient, de la réalité et du néant, se laisse fasciner, happer. Tout comme il s'en allait vers un tropique-brasier pour s'y dissoudre dans Le monde englouti, *ici, au 99 Stellavista, dans cette quatrième chronique de Vermilion Sands (1), seul dans l'âme d'une morte, dans une étrange maison vivante, il se laisse partir à la dérive.*

M. D.

---

(1) Voir *La dame aux albatros (Fiction* n° 171), *Les sculpteurs de nuages de Corail D (Fiction* n° 175), *La statue qui chantait (Galaxie* n° 56).

NUL ne vient plus à Vermilion Sands, à présent, et je crois que bien peu de gens en ont entendu parler mais, il y a dix ans, lorsque Fay et moi nous avons emménagé au 99 Stellavista, peu avant notre divorce, on se souvenait encore que les magnats du cinéma, les héritières délinquantes et les excentriques cosmopolites s'y ébattaient dans les années fabuleuses d'avant la Récession. A vrai dire, la plupart des villas abstraites et des faux palais étaient vides, leurs parcs en friche et leurs doubles piscines depuis longtemps à sec. Le quartier tout entier vieillissait comme une fête foraine abandonnée mais, pourtant, on comprenait que les géants venaient à peine de partir en percevant dans l'air une certaine bizarrerie, une certaine extravagance.

Je me rappelle le jour où, pour la première fois, nous avons descendu Stellavista dans la voiture de l'agent immobilier, et notre joie que nous ne pouvions dissimuler malgré notre façade de respectabilité bourgeoise. Je pense que Fay était aussi un peu impressionnée — deux ou trois célébrités vivaient toujours là, derrière leurs volets fermés — et nous étions sans doute les clients les plus faciles que le jeune agent ait vus depuis des mois.

C'est sans doute pourquoi il essaya, dès le départ, de nous vendre les maisons les plus insolites. Les cinq ou six premières étaient visiblement de vieux invendus que l'on montrait régulièrement dans l'espoir qu'un client tomberait dans le panneau ou que, perdant momentanément son sens critique, il achèterait immédiatement la première bicoque conventionnelle qu'on lui proposerait par la suite.

L'une d'elles, juste au croisement de Stellavista et de M, aurait réussi à ébranler un surréaliste de la vieille garde bourré d'héroïne. Abritée derrière un rideau de rhododendrons poussiéreux, elle était faite de six immenses sphères d'aluminium suspendues, comme les éléments d'un mobile, à un énorme davier de béton. La plus grande abritait le salon et les autres, d'importance décroissante et formant une spirale ascendante, les chambres et la cuisine. La plupart des plaques d'aluminium étaient trouées et la structure, un peu ternie, pendait entre les herbes qui avaient surgi dans les fissures de la cour et se dressaient comme autant de minuscules astronefs oubliés.

L'agent, qui s'appelait Stamers, nous avait laissés dans la voiture, sous les rhododendrons, pour courir vers l'entrée et mettre

le contact (inutile de préciser qu'à Vermilion Sands toutes les maisons sont psychotropiques). Avec un léger vrombissement, les sphères s'inclinèrent puis commencèrent à tourner sur elles-mêmes en effleurant les buissons.

Dans la voiture, Fay regardait, immobile, cette chose stupéfiante et belle, mais pour ma part, vaincu par la curiosité, je marchai jusqu'à l'entrée. A mon approche, la sphère principale ralentit et descendit vers moi, suivie par les autres.

Selon la brochure, la maison avait été construite huit ans auparavant pour servir de retraite de week-end à un ponte de la TV. Elle avait un pedigree important : deux starlettes de cinéma, un psychiatre, un styliste en automobiles et un compositeur ultrasonique, feu Dmitri Shochmann, célèbre fou qui avait invité une vingtaine d'amis à sa suicide-partie. Personne n'étant venu, il avait dû ajourner sa tentative.

Avec l'empreinte de valeurs aussi sûres imprimées dans ses circuits, la maison aurait dû se vendre en moins d'une semaine, même à Vermilion Sands ; mais elle était sur le marché depuis plusieurs mois, sinon des années, ce qui semblait indiquer que ses précédents occupants n'y avaient pas été particulièrement heureux.

La grande sphère s'arrêta en vacillant à deux mètres de moi et déplia sa rampe d'accès dans ma direction. Stamers se tenait sur le seuil, arborant un sourire engageant, mais la maison semblait nerveuse. Dès que je fis un pas en avant, l'entrée se retira brusquement comme effrayée, et la structure tout entière fut agitée d'un tremblement.

Il est toujours intéressant de voir comment une maison psychotropique s'adapte à de nouveaux locataires, surtout lorsqu'ils sont sur leurs gardes. Elle réagit de diverses façons, mêlant des réactions anciennes envers les émotions négatives à une possible hostilité à l'égard des locataires précédents, au souvenir traumatisant de la visite d'un huissier ou d'un cambrioleur, quoique les cambrioleurs, en général, se tiennent à distance respectueuse des maisons psychotropiques : le risque est trop grand. Un balcon peut s'inverser subitement, un couloir se rétrécir. La réaction initiale d'une maison PT est donc un indice plus sûr quant à son état réel que tout ce que le vendeur pourra vous raconter sur sa puissance en chevaux-vapeur et son élasticité.

Celle-ci était résolument sur la défensive. Lorsque je montai enfin dans l'entrée, Stamers se débattait désespérément avec le panneau de contrôle dissimulé dans un renfoncement du mur pour essayer de baisser le volume au maximum. Généralement, les agents immobiliers le règlent entre *moyen* et *fort* afin d'améliorer les réactions psychotropiques.

Il m'adressa un sourire crispé. « Les circuits sont un peu fatigués. Rien de sérieux, nous les remplacerons comme prévu dans le contrat. Plusieurs des occupants précédents étaient dans le spectacle ; leur conception de la plénitude de l'existence était par trop simpliste.

Je hochai la tête et passai sur la galerie qui entourait le salon. Oh ! c'était une belle pièce, certes, avec des murs de plastex opaque et un plafond de fluoglass blanc, mais il s'y était passé quelque chose de terrible. En réaction à ma présence, le plafond s'éleva légèrement et les murs devinrent moins opaques, mais je remarquai que de curieuses nodosités étaient en train de se former à certains endroits où la pièce avait subi de trop grandes tensions mal cicatrisées. Des déchirures cachées mais profondes déformèrent la sphère, et une alcôve se transforma en une sorte de bulle de chewing-gum.

Stamers me tapota le bras.

« Elle répond bien, n'est-ce pas, Mr Talbot ? » Il posa une main sur le mur, dont le plastex se boursoufla comme de la pâte dentifrice en ébullition pour former une sorte de banquette sur laquelle il s'assit. Instantanément, la matière épousa les contours de son corps, formant dossier et accoudoirs. « Asseyez-vous, Mr Talbot. Détendez-vous. Vous vous sentirez bientôt comme chez vous. »

Le siège m'entoura comme une immense main blanche et molle. Aussitôt, les murs et le plafond se calmèrent. Il était évident que la première tâche de Stamers consistait à faire asseoir ses clients pour éviter que leurs déambulations nerveuses ne causent des dégâts. Quelqu'un, ici, avait vécu en faisant les cent pas, dans l'angoisse.

« Evidemment, tout est sur mesures, » dit Stamers. « Les chaînes en vinyl de ce plastex ont pratiquement été constituées à la main, molécule par molécule. »

Je sentais que la pièce, autour de moi, se modifiait. Le plafond

se dilatait et se contractait selon un rythme régulier — réaction grotesque et exagérée à nos rythmes respiratoires. Mais, à ces mouvements venaient se superposer de violents spasmes transversaux, *feedback* de quelque trouble cardiaque.

Non seulement la maison avait peur de nous, mais elle était sérieusement malade. Quelqu'un, peut-être Dmitri Shochmann, débordant de culpabilité et de haine, avait dû s'infliger une épouvantable souffrance, et la maison revivait cette expérience traumatisante. J'allais demander à Stamers si la suicide-partie avait eu lieu ici lorsqu'il se leva en jetant des regards alarmés autour de lui.

Au même instant, mes oreilles se mirent à bourdonner. Mystérieusement, la pression atmosphérique augmentait dans le salon et des bouffées d'air fétide étaient violemment chassées vers la sortie.

Comme Stamers s'était levé, son siège se fondit dans le mur.

« Hum... Mr Talbot, allons donc faire un tour dans le jardin. Cela vous donnera... »

Il s'interrompit, visiblement effrayé. Le plafond n'était plus qu'à un mètre de nos têtes et il continuait à se contracter comme une immense vessie blanchâtre.

« ... décompression explosive, » lâcha automatiquement Stamers en me prenant par le bras. « Je n'y comprends rien, » marmonna-t-il tandis que nous courions vers la porte, poussés par un vent de plus en plus violent.

Je croyais savoir ce qui se passait ; Fay était fort occupée à examiner le panneau de contrôle tout en manipulant les réglages de volume.

Stamers se précipita. Nous fûmes presque aspirés dans le salon par la succion de l'air quand le plafond remonta brusquement. In extremis, Stamers coupa le contact.

Les yeux encore dilatés par la peur, il boutonna sa chemise en regardant Fay avec un petit hochement de tête. « Il s'en est fallu de peu, Mrs Talbot, vraiment de peu. » Il eut un petit rire hystérique.

Comme nous nous éloignions des sphères immobiles entre les herbes folles, il me dit : « C'est une belle propriété, vous savez. Elle a un pedigree remarquable pour une maison qui n'a que huit ans. Une aventure passionnante, une nouvelle dimension de l'habitat. »

— « Sans doute, mais peut-être n'est-ce pas la nôtre, » dis-je avec un faible sourire.

Nous venions à Vermilion Sands depuis deux ans. Je suis avocat et je m'étais installé à la Plage Rouge qui n'est qu'à une trentaine de kilomètres. Sans même parler de la poussière, du smog et des prix inflationnistes de la Plage Rouge, la principale raison qui me poussait à m'installer ici était qu'un nombre important de clients en puissance y moisissaient dans leurs vieilles demeures — stars oubliées, impresarios solitaires et tout le cortège de personnages litigieux par excellence que cela supposait. Une fois installé, je pourrais faire le tour des tables de bridge et des dîners, stimulant avec tact indignations légitimes, contestations d'héritage et ruptures de contrats.

Toutefois, tandis que nous faisions notre tour de Stellavista, je me demandais si nous trouverions quelque chose à notre goût. Il y eut successivement un ziggourat pseudo-assyrien (son dernier propriétaire souffrait de la danse de Saint Guy et l'édifice entier se trémoussait encore comme une tour de Pise en folie), puis un sous-marin converti (ici, c'était l'alcoolisme qui était en cause ; on *sentait* le désespoir et la décrépitude sourdre des murs humides et ténébreux).

Stamers finit par abandonner et nous ramena sur terre. Hélas, les propriétés plus conventionnelles ne valaient guère mieux. L'ennui, c'était que Vermilion Sands était composé en majeure partie de bâtiments construits dans le style psychotropique primitif ou primitif-fantastique, à une époque où les possibilités du nouveau matériau bioplastique étaient montées à la tête des architectes. C'était quelques années avant que l'on eût trouvé un compromis entre les structures sensibles à cent pour cent et les anciennes maisons rigides et dénuées de toute réaction. Les premières maisons PT étaient tellement couvertes de cellules sensibles réagissant au moindre changement d'humeur ou de position qu'on avait l'impression de vivre dans le cerveau de quelqu'un d'autre.

Malheureusement, les bioplastiques ont besoin d'exercice, sans quoi ils durcissent et se fendillent. Bien des gens pensent que leurs mémoires sont d'un raffinement inutile et d'une sensibilité exagérée. On connaît l'histoire du millionnaire d'origine plébéienne que le froid chassa de la demeure d'un million de dollars qu'il avait rachetée à une famille aristocratique. Les lieux s'étaient habi-

tués à l'humeur bruyante et coléreuse des précédents locataires et, en essayant de s'adapter aux façons courtoises du millionnaire, ils avaient réagi de façon discordante et parodique.

Mais les échos des habitants précédents n'ont pas toujours que des désavantages. Bien des maisons PT de prix raisonnable résonnent encore des rires d'une famille heureuse ou de la paisible harmonie d'un mariage réussi. Voilà ce que j'aurais voulu pour Fay et moi. Depuis un an, notre vie commune devenait plus terne, et une maison bien intégrée, pourvue de réflexes sains et positifs — disons ceux d'un directeur de banque prospère et de son épouse dévouée — pouvait faire des miracles pour nous rapprocher à nouveau.

Arrivés au bout de Stellavista je m'aperçus, en feuilletant la brochure, que les directeurs de banque de mœurs domestiques étaient plutôt rares à Vermilion Sands. Les pedigrees regorgeaient plutôt de pontes de la TV pourris d'ulcères et divorcés au moins quatre fois, à moins qu'ils ne fussent discrètement laissés en blanc.

Le 99 Stellavista se plaçait dans cette dernière catégorie. En remontant l'allée, je compulsai la brochure, mais elle ne donnait en tout et pour tout que le nom de sa première propriétaire : une certaine Miss Emma Slack, orientation psychique non précisée.

On voyait tout de suite que c'était une maison de femme : pareille à une énorme orchidée, elle déployait deux pétales de plastex blanc sur une plate-forme basse entourée d'une bande de gravier bleu ciel bordée de magnolias. Entre les deux pétales — le salon d'un côté et la chambre de l'autre — une vaste terrasse s'ordonnait autour d'une petite piscine en forme de cœur. Elle communiquait avec un bulbe central à trois niveaux, contenant l'appartement du chauffeur et une grande cuisine en duplex.

L'état des lieux paraissait bon. Tandis que nous nous garions, j'examinai les deux pétales de plastex immaculé ; les soudures semblaient être autant de veines végétales.

Toutefois, Stamers ne semblait pas pressé de mettre le contact. Un escalier de verre conduisait à la terrasse. Là, il nous montra les particularités les plus remarquables des lieux, sans se préoccuper du panneau de commande. J'en vins à me demander si la villa n'était pas en conversion statique : un grand nombre

de maisons PT sont figées en position stable à la fin de leur vie active, constituant ainsi des maisons statiques parfois fort agréables.

— « Pas mal, » dis-je en fixant l'eau d'un bleu évanescent tandis que Stamers accumulait les superlatifs. A travers le fond transparent de la piscine, je voyais la voiture en contrebas, pareille à une baleine assoupie au fond de l'océan. « Cela se rapproche de ce que nous cherchons. Si vous mettiez le contact ? »

Stamers fonça en direction de Fay. « Je suis certain que vous voudrez d'abord voir la cuisine, Mrs Talbot. Rien ne presse. Tenez, c'est par ici. »

La cuisine était fabuleuse, emplie de panneaux de commande étincelants et d'unités automatiques. Tout était encastré, stylisé, harmonieusement coloré. Des gadgets compliqués rentraient d'eux-mêmes dans les murs. J'estimai qu'il me faudrait bien deux jours pour réussir à cuire un œuf.

— « Une belle usine, » dis-je. Fay allait et venait d'un air extasié, passant la main sur les chromes. « On doit pouvoir y fabriquer de la pénicilline. » Je pointai la brochure du doigt. « Mais pourquoi la maison est-elle si bon marché ? Pour vingt-cinq mille, c'est un cadeau. »

Les yeux de Stamers étincelèrent. Son sourire signifiait que c'était *mon* jour béni, *ma* meilleure chance, l'occasion de *ma* vie. Il m'emmena voir la bibliothèque et la salle de jeux, me martelant dans la tête tous les mérites de la maison, sans compter les possibilités de crédit sur trente-cinq ans (l'argent comptant ne les intéressait manifestement pas) et la merveilleuse simplicité du jardin (en grande partie des plantes vivaces en polyuréthane flexible).

Apparemment convaincu que j'étais décidé à acheter, il mit enfin le contact.

A ce moment-là, je ne savais pas encore ce que c'était, mais je compris que la maison avait dû être le théâtre d'étranges événements. Emma Slack avait certainement une personnalité puissante et complexe. Comme je parcourais lentement le grand salon, dont les murs changeaient d'angle et s'écartaient sur mon passage, et dont les portes se dilataient à mon approche, je per-

çus les échos insolites des souvenirs incrustés dans la maison. Ce n'était rien de bien défini mais c'était quand même inquiétant, comme si quelqu'un m'épiait en permanence. Chaque pièce qui s'ajustait à mon pas tranquille semblait contenir la promesse d'une explosion passionnelle.

Je penchai la tête et j'eus l'impression d'entendre d'autres échos, délicats et féminins — une gracieuse pirouette reflétée dans le mouvement fluide d'une encoignure, un geste élégant revivant dans le lent déploiement d'une alcôve. Puis, soudain, l'humeur changeait et le vide inquiétant reprenait ses droits.

Fay me toucha le bras. « C'est étrange, Howard. »

— « Mais intéressant. N'oublie pas que tes propres réactions recouvriront les anciennes en l'espace de quelques jours. »

Elle secoua la tête. « Non, je ne pourrai pas supporter ça. Mr Stamers doit bien avoir quelque chose de *normal.* »

— « Voyons, chérie, n'oublie pas que nous sommes à Vermilion Sands. Tu n'y trouveras pas des normes de banlieue. Les gens qui vivaient ici étaient des individualistes. »

Je regardai Fay ; avec sa bouche et son menton enfantins, ses cheveux blonds et son nez mutin, elle semblait apeurée et perdue ; je compris qu'elle n'était qu'une simple ménagère qui se sentait déplacée dans la flore exotique de Vermilion Sands.

Je passai mon bras autour de son épaule. « D'accord, chérie, tu as raison. Cherchons une maison où nous pourrons nous détendre et être nous-mêmes. Comment annoncer cela à Stamers ? »

Curieusement, Stamers ne parut guère désappointé. Il ne protesta guère que pour la forme et coupa le contact.

— « Je comprends les sentiments de Mrs Talbot, » nous dit-il tandis que nous descendions les escaliers. « Certains de ces lieux ont trop de personnalité. Ce n'est pas facile de vivre avec une Gloria Tremayne. »

Je m'arrêtai net à deux marches du bas ; un frémissement parcourut mon esprit.

— « Gloria Tremayne ? L'unique propriétaire répertoriée était une certaine Miss Emma Slack. »

— « Oui, oui. Gloria Tremayne : Emma Slack, de son vrai nom. Ne dites pas que je vous l'ai appris, bien que tout le monde le sache ici. Nous préférons ne pas le divulguer. Si nous

prononcions son nom, les gens ne viendraient même plus jeter un coup d'œil. »

— « Gloria Tremayne, » répéta Fay, stupéfaite. « C'est bien la star de cinéma qui a tué son mari d'un coup de revolver ? C'était un célèbre architecte. Howard... tu ne t'es pas occupé de cette affaire ? »

Tandis que Fay continuait à bavarder, je regardais fixement la terrasse ensoleillée, et mon esprit remonta le temps, vers un des plus célèbres procès des dix dernières années, dont le déroulement et le verdict avaient marqué la fin d'une génération et mis en lumière l'irresponsabilité du monde d'avant la Récession. Gloria Tremayne avait été acquittée, mais chacun savait qu'elle avait tué de sang-froid son mari, l'architecte Miles Vanden Starr, pendant qu'il dormait. Seule l'éloquente plaidoirie de Daniel Hammett, son défenseur, assisté par un jeune homme du nom de Howard Talbot, l'avait sauvée.

— « Oui, » dis-je à Fay, « j'ai participé à sa défense. Il me semble qu'il y a des siècles de cela. Attends-moi dans la voiture, mon trésor. Je voudrais vérifier quelque chose. »

Avant qu'elle puisse me suivre, je remontai en courant sur la terrasse et refermai les lourdes portes de verre derrière moi. Les deux pétales blancs, inertes maintenant, s'élevaient vers le ciel de part et d'autre de la piscine. L'eau était immobile, bloc transparent de temps condensé dans lequel je vis un instant les images noyées de Fay et de Stamers assis dans la voiture, fragment embaumé de mon avenir, tandis que je songeais à Gloria Tremayne.

Au cours de son procès, dix ans plus tôt, je m'étais trouvé chaque jour, pendant trois semaines, à moins d'un mètre de Gloria Tremayne. Pas plus que les rares spectateurs qui eurent la chance de pouvoir entrer dans la salle du tribunal, je ne pourrai oublier son masque glacial et le regard impassible qu'elle dirigeait sur les témoins successifs — chauffeur, médecin légiste, voisins qui avaient entendu les coups de feu. Elle était comme une scintillante araignée cernée par ses victimes. Elle ne laissait jamais paraître la moindre émotion, la moindre réaction humaine. Tous démembraient sa toile, fil par fil, et elle demeurait assise en son centre, impassible, ne donnant pas la moindre chance à Hammett, satisfaite et fixée dans cette image d'elle-même (« Le

Visage de Glace ») qui, depuis quinze ans, était projetée dans le monde entier.

Les membres du jury étaient incapables de percer cette image énigmatique et ce fut peut-être ce qui la sauva. Je dois avouer que, au bout de deux semaines, j'avais perdu tout intérêt pour le déroulement du procès. J'aidais Hammett dans ses plaidoiries, ouvrant et fermant aux moments psychologiques sa valise de bois rouge (devenue le symbole de Hammett et très précieuse pour distraire l'attention des jurés). Mais mon attention était entièrement fixée sur Gloria Tremayne. J'essayais de percer son masque dans l'espoir d'entrevoir sa personnalité. Sans doute étais-je pareil à tous ces jeunes naïfs entichés d'un mythe fabriqué par un millier d'agents de publicité. Lorsqu'elle fut acquittée, il me sembla que le monde se remettait à tourner.

Que la justice eût été bafouée m'importait peu. Chose curieuse, Hammett la croyait innocente. Comme nombre d'avocats prospères, il avait basé sa carrière sur le principe de poursuivre le coupable et de défendre l'innocent ; ce qui lui donnait une proportion de succès suffisante pour lui assurer une réputation d'invulnérabilité. Lorsqu'il défendit Gloria Tremayne, les membres du barreau pensèrent que les largesses du studio étaient responsables de cette infraction à ses principes, mais c'était parfaitement inexact. Peut-être essayait-il, lui aussi, de se délivrer de sa propre image.

Je ne la revis bien entendu jamais. Dès que son nouveau film fut sorti, le studio la laissa tomber. On entendit reparler d'elle à propos d'une affaire de stupéfiants consécutive à un accident de la route, puis elle disparut dans les limbes des cures de désintoxication et des hôpitaux psychiatriques. Lorsqu'elle mourut, cinq ans plus tard, seuls de rares journaux lui consacrèrent plus de deux lignes.

Stamers klaxonna. Je retraversai lentement le salon et les chambres, scrutant le plancher immaculé, caressant les murs de plastex satiné, essayant de sentir de nouveau l'impact de la présence de Gloria Tremayne. Merveille, elle serait partout ici, mille échos distillés dans chaque matrice, dans chaque cellule sensitive ; chaque moment chargé d'émotions serait un reflet d'elle-même, intime comme personne, excepté son mari, ne l'aurait jamais connu. La Gloria Tremayne dont j'étais tombé amoureux n'existait

plus, mais cette maison était un temple frappé du sceau de son âme.

Au début, tout se passa bien. Fay protesta, bien sûr, mais je lui promis une étole de vison achetée grâce à l'économie réalisée sur l'achat de la maison. Je pris soin de laisser le volume à faible puissance pendant les premières semaines, afin d'éviter l'affrontement de deux volontés féminines. Un des principaux problèmes posés par les maisons psychotropiques est qu'au bout de quelques mois, il faut augmenter le volume si l'on veut garder la même image du précédent propriétaire, ce qui accroît la sensibilité des cellules mémorielles et leur taux de contamination. Parallèlement, le grossissement de l'assise psychique accentue les fondations émotives brutes et, au lieu d'avoir la fine fleur de la précédente présence, on commence à en goûter la lie. Afin de savourer le plus longtemps possible la quintessence de Gloria Tremayne, je me rationnais délibérément, baissant le volume lorsque je n'étais pas là et ne l'augmentant, le soir, que dans les pièces où je me trouvais.

Dès le début, je me mis à négliger Fay. Nous devions faire face aux habituels problèmes d'ajustement psychologique qui se présentent à un couple marié lorsqu'il emménage dans une maison nouvelle. Se déshabiller pour la première fois dans une nouvelle chambre à coucher, c'est un peu revivre sa nuit de noces. Mais j'étais entièrement immergé dans l'étrange et captivante personnalité de Gloria Tremayne, explorant les moindres alcôves, les plus petites niches en quête de nouveaux échos.

Souvent, le soir, assis dans la bibliothèque, je sentais sa présence dans le mouvement léger des murs, ou bien elle planait près de moi comme un succube familier, tandis que je rangeais mes livres. En buvant mon scotch, comme la nuit se refermait sur le bleu foncé de la piscine, j'analysais sa personnalité, variant délibérément mes états d'âme afin de susciter un large éventail de réactions. Les cellules mémorielles étaient parfaitement harmonisées, calmes et disciplinées, ne révélant pas la moindre faille de caractère. Lorsque je bondissais de mon fauteuil pour changer brusquement le stéréogramme, passant brusquement de Stravinsky à Stan Kenton ou au Modern Jazz Quartet, la pièce ajustait son humeur et son rythme sans le moindre effort.

Et pourtant combien de temps me fallut-il pour découvrir la

présence d'une autre personnalité, pour sentir de nouveau cette aura inquiétante que Fay et moi avions perçue dès que Stamers avait mis le contact ? Plusieurs semaines, sans doute. Au début, la maison réagissait encore à mon idéal. Tant que ma dévotion à l'esprit de Gloria Tremayne fut l'humeur dominante, la maison répondait en conséquence, ne récapitulant que les aspects les plus sereins du caractère de Gloria Tremayne.

Mais, bientôt, le miroir devait s'obscurcir.

Fay rompit l'enchantement. Elle se rendit rapidement compte qu'aux réactions initiales venaient s'en superposer d'autres, provenant d'une section du passé plus intime et, de son point de vue, plus dangereuse. Après avoir essayé de son mieux de s'en accommoder, elle fit plusieurs tentatives pour éliminer Gloria, en variant brusquement le réglage du volume et en mettant le maximum de basses — qui mettent en relief les réactions masculines — tout en coupant les aigus.

Un matin, je la surpris à genoux près du panneau de contrôle, fourrageant dans le tambour à mémoire avec un tournevis, apparemment dans le but de tout effacer.

Je lui ôtai l'outil, fermai le panneau et empochai la clef. « Chérie, la société de crédit pourrait nous attaquer si nous détruisions le pedigree de la maison. Sans lui, elle n'aurait plus de valeur. Qu'est-ce que tu fabriques ? »

Fay s'essuya les mains sur sa jupe et me regarda droit dans les yeux, en levant le menton.

— « J'essaie de remettre un peu d'ordre ici, Howard, et si possible de sauver mon mariage. Peut-être la solution est-elle quelque part là-dedans. »

Je l'entourai de mon bras, la ramenant doucement vers la cuisine. « Chérie, tu deviens trop sensible. Calme-toi, ne gâche pas tout. »

— « Gâcher quoi ? De quoi parles-tu, Howard ? N'ai-je pas le droit de garder mon mari pour moi ? J'en ai assez de le partager avec une névrosée homicide morte depuis cinq ans. C'est du vampirisme ! »

Elle avait touché juste. Déjà, les murs s'assombrissaient et reculaient devant nous. L'atmosphère devint lourde et électrisée comme par une journée d'orage.

— « Fay, tu sais bien que tu as tendance à exagérer... » Je

cherchai la cuisine, momentanément désorienté par la mouvante déformation du couloir. « Rends-toi compte de la chance que tu... »

Elle ne me laissa pas terminer. En cinq secondes, nous étions en pleine scène de ménage. Fay oublia toute modération — intentionnellement, je suppose, dans l'espoir d'endommager définitivement la maison, tandis que je me laissais stupidement aller à mes ressentiments inconscients. Elle sortit en tempêtant et alla se réfugier dans la chambre à coucher tandis que je cherchais asile dans le living méconnaissable où je me laissai tomber sur le sofa.

Au-dessus de moi, le plafond vibrait et se gondolait, prenant une teinte brique parcourue çà et là de veines écarlates allant d'un mur à l'autre. La pression de l'air augmentait, mais, plongé dans le puits noir de ma colère, je n'avais pas le courage d'aller ouvrir une fenêtre.

Je crois que c'est alors que je décelai la présence de Miles Vanden Starr. Les échos de la personnalité de Gloria Tremayne avaient entièrement disparu et, pour la première fois depuis que nous avions emménagé, je retrouvais mon état d'esprit normal. La colère et le ressentiment qui teintaient le salon étaient remarquablement persistants, bien plus qu'il n'eût été normal après notre querelle. Les murs continuèrent à palpiter et à se nouer pendant plus d'une demi-heure, alors que ma propre irritation s'était depuis longtemps évanouie et que j'examinais la pièce avec des yeux neufs.

Cette colère, qui portait l'empreinte d'une profonde frustration, était de toute évidence masculine. Sa source ne pouvait être que Vanden Starr, qui avait dessiné la maison pour Gloria Tremayne et y avait vécu en sa compagnie pendant plus d'une année avant de mourir. Pour avoir si profondément marqué la mémoire de la maison, il fallait que cette atmosphère d'hostilité aveugle et névrotique ait persisté pendant la majeure partie de ce temps.

Tandis que le ressentiment se dissolvait lentement, je compris que, pour le moment, Fay avait obtenu ce qu'elle désirait. L'aura sereine de Gloria Tremayne avait fortement pâli ; le motif féminin était toujours présent, dans une fréquence très aiguë, mais la présence de Vanden Starr était nettement prédominante. Cette tonalité nouvelle de la maison me rappela les photos projetées lors du procès, le montrant dans les années cinquante, en com-

pagnie de Le Corbusier et de Frank Lloyd Wright, ou bien inspectant, tel un dictateur maniaque, un groupe architectural à New York ou à Tokyo, le visage épaissi, visiblement thyroïdien ; puis, plus tard, à Vermilion Sands, dans les années soixante-dix, évoluant comme un requin parmi les poissons rouges et dorés de la colonie des gens de cinéma. Toutefois, il avait à son actif quelques brillantes réussites architecturales, et ses terribles mouvements d'humeur cachaient une puissance réelle.

Stimulée par notre algarade, la présence de Vanden Starr était descendue sur le 99 Stellavista comme un nuage d'orage. Je tentai d'abord de retrouver l'ambiance idyllique des débuts, mais elle semblait avoir bel et bien disparu, et mon dépit ne faisait qu'exaspérer la tourmente. Une caractéristique particulièrement regrettable des maisons psychotropiques est leur facteur de résonance. Des personnalités opposées stabilisent rapidement leurs relations, l'écho cédant inévitablement à la source nouvelle. Mais lorsque les personnalités ont une fréquence et une amplitude voisines, elles se renforcent mutuellement. Je ne me mis que trop vite à imiter le caractère de Vanden Starr, et mon exaspération croissante à l'égard de Fay ne faisait qu'éveiller davantage l'antagonisme de la maison.

Plus tard, je compris qu'en fait j'agissais avec Fay exactement comme Starr avait agi vis-à-vis de Gloria Tremayne. Pas à pas, je suivais le déroulement de leur tragédie, avec des conséquences qui n'étaient pas moins désastreuses.

Fay avait senti immédiatement le changement d'humeur de la maison. « Qu'est-il arrivé à notre hôtesse ? » me demanda-t-elle le lendemain soir pendant le dîner. « Notre beau fantôme semble te dédaigner. L'esprit serait-il inintéressé, bien que la chair soit faible ? »

— « Dieu seul le sait, » grommelai-je. « Je crois que tu as vraiment réussi à tout bousiller. » Je cherchai en vain un écho de Gloria Tremayne dans la salle à manger, mais elle avait disparu. Fay alla à la cuisine, et je regardais fixement mes hors-d'œuvre à moitié consommés lorsque je sentis un curieux frisson dans le mur placé derrière moi ; vif et rapide comme une flèche, il disparut dès que je me retournai. Je me concentrai en vain sur ce premier écho de Gloria depuis notre dispute. Plus tard dans la

soirée, lorsque j'allai rejoindre Fay que j'avais entendue pleurer, je le remarquai de nouveau.

Fay était dans la salle de bains. Je m'apprêtais à la rejoindre lorsque je perçus un écho d'angoisse féminine, éveillé par les larmes de Fay. De même que la mauvaise humeur de Vanden Starr suscitée par ma colère, il persista longtemps après la disparition de l'émotion qui était à son origine. Il s'estompait dans la chambre, mais j'en suivis la trace dans le couloir où il se diffusa vers le plafond pour y rester suspendu, immobile.

En revenant vers le salon, je me rendis compte que la maison m'observait comme un animal blessé.

Deux jours plus tard, survint l'attaque contre Fay.

Je venais de rentrer du bureau, et j'étais stupidement contrarié parce que Fay avait rangé sa voiture de mon côté du garage. Dans le vestibule, j'essayai de me débarrasser de cette colère enfantine, mais les cellules sensitives avaient déjà réagi à la sollicitation et se nourrissaient de ma haine et de mon irritation, la restituant jusqu'à assombrir les murs du vestibule qui furent agités d'un bouillonnement spasmodique.

Je lançai quelques injures gratuites à Fay, qui se trouvait dans le salon, puis je l'entendis pousser un cri. Une seconde plus tard, elle hurla : « Howard ! Vite ! »

Je courus vers le salon et me précipitai contre la porte, m'attendant à la voir céder ; mais elle demeura rigide, fixée à son cadre. La maison entière était contractée ; dehors la piscine était pareille à du plomb.

Fay cria de nouveau. J'empoignai la poignée du contrôle manuel et parvins à ouvrir la porte.

Fay, allongée sur un sofa au centre de la pièce, avait presque disparu, ensevelie sous le dais du plafond qui s'était abattu sur elle. Le plastex massif avait coulé sur son corps, formant une boule d'un mètre de diamètre.

Je soulevai la matière flasque et parvins à dégager Fay. Elle se jeta à mon cou et se mit à sangloter silencieusement.

— « Howard, cette maison est devenue folle. Je crois qu'elle essaie de me tuer ! »

— « Pour l'amour du ciel, Fay, ne sois pas stupide. Ce n'est qu'une accumulation anormale de cellules sensitives, sans doute déclenchée par ta respiration. » Je lui caressai l'épaule pour la

réconforter, me souvenant de l'enfant que j'avais épousée quelques années auparavant. Un sourire planait sur mes lèvres tandis que le plafond se retirait lentement et que les murs s'éclaircissaient.

— « Howard, nous devrions partir d'ici, » balbutia Fay. « Allons vivre dans une maison statique. Je sais bien que c'est terne, mais ça n'a pas tellement d'importance... »

— « C'est non seulement terne, mais c'est mortel. Ne t'inquiète pas, mon trésor, tu finiras par te plaire ici. »

Fay se dégagea brusquement. « Howard, je ne veux plus vivre dans cette maison. Tu es tellement bizarre ces derniers temps... je ne te reconnais plus. » Elle se remit à pleurer, puis désigna le plafond. « Te rends-tu compte que si je n'avais pas été allongée, il m'aurait tuée ? »

Je lissai de la main l'extrémité du sofa. « Oui, oui. Je vois même les marques de tes talons. » Je sentis la bile monter en moi, irrépressible. « Je croyais t'avoir dit de ne pas t'allonger ici. Ce n'est pas une plage, Fay. Tu sais que je déteste ça. »

De nouveau, les murs s'obscurcirent de façon menaçante.

Pourquoi Fay me mettait-elle si facilement en colère ? Etait-ce, comme je le croyais à l'époque, une rancune inconsciente qui me faisait réagir ainsi ou bien étais-je simplement le véhicule de l'antagonisme accumulé entre Vanden Starr et Gloria Tremayne, et qui se déchargeait maintenant à travers le couple infortuné qui les avait suivis au 99 Stellavista ? Peut-être est-ce pour me disculper que je fais cette seconde supposition, mais Fay et moi nous avions été assez heureux pendant nos cinq années de mariage, et je suis certain que mon penchant nostalgique pour Gloria Tremayne n'avait pu à lui seul me transformer à ce point.

Quoiqu'il en fût, Fay n'attendit pas une seconde attaque. Le surlendemain, en rentrant, je trouvai un message sur le mémophone de la cuisine, où elle me disait qu'elle ne pouvait plus supporter mes attaques constantes, ni la maison, et qu'elle retournait vivre chez sa sœur.

Ma première indignation passée, je ressentis, aussi triste que ce soit à dire, un immense soulagement. Je croyais fermement que Fay était responsable du réveil de Vanden Starr et de la disparition de Gloria Tremayne et que, elle partie, l'idylle recommencerait.

J'avais raison — mais en partie seulement. Gloria Tremayne

revint, certes, mais pas dans le rôle attendu. J'avais participé à sa défense devant les tribunaux, et j'aurais pu m'en douter.

Peu de jours après le départ de Fay, la maison se mit à vivre d'une existence propre. Ses souvenirs enregistrés se déchargeaient indépendamment de mon comportement. Souvent, en rentrant le soir, me réjouissant à l'avance de mon double scotch, je trouvais les émanations de Vanden Starr et de Gloria Tremayne en pleine activité, la noire et menaçante personnalité de Starr envahissant la quintessence ténue mais incroyablement tenace de sa femme, dont la résistance acharnée était tangiblement présente. Les murs du salon devenaient noirs et raides, accumulant une colère prête à éclater, tourbillon sinistre qui convergeait vers une petite zone de clarté cachée dans une alcôve comme pour détruire sa présence ; mais au dernier moment, la persona de Gloria s'esquivait avec légèreté, laissant le salon en proie à une colère convulsive.

Fay avait déclenché cette résistance héroïque, et je voyais Gloria Tremayne vivre le même enfer. J'observai attentivement sa personnalité assumer ce nouveau rôle, réglant le volume au maximum sans me soucier des dégâts que la maison risquait de s'infliger. Un soir, Stamers vint me voir et me proposa de faire réviser les circuits. De la route, il avait vu la maison se tordre et changer de couleur comme une pieuvre angoissée. Je le remerciai, usant d'un prétexte quelconque pour refuser. Plus tard, il me raconta que je l'avais mis dehors sans cérémonie. Il m'avait à peine reconnu : je parcourais la maison sombre et tumultueuse comme un forcené sorti d'une tragédie élisabéthaine, oublieux du monde et des convenances.

Bien que complètement envahi par la personnalité de Miles Vanden Starr, je finis par comprendre qu'il avait graduellement poussé à bout Gloria Tremayne. Je ne peux que faire des suppositions sur l'origine de cette implacable hostilité — peut-être était-il jaloux de son succès, peut-être l'avait-elle trompé. Lorsqu'elle avait réagi enfin et l'avait tué, je suis certain que ç'avait été un acte d'autodéfense.

Deux mois après son départ, Fay demanda le divorce. Je me précipitai comme un forcené sur le téléphone en lui demandant

de renoncer à sa demande, car la publicité qui en résulterait ne manquerait pas de couler mon nouveau bureau. Fay resta de pierre. Ce qui m'exaspéra le plus, c'est qu'elle paraissait plus heureuse que depuis des années. Comme j'insistais, elle m'expliqua qu'elle avait besoin de divorcer afin de se remarier et, insulte suprême, refusa de me dire le nom de mon remplaçant.

Lorsque j'eus raccroché, ma colère monta comme une fusée. Je partis tôt du bureau et fis la tournée des bars de la Plage Rouge, en me rapprochant peu à peu de Vermilion Sands. Je rentrai au 99 Stellavista comme les hordes d'Attila, écrasant les magnolias qui bordaient l'allée et ne logeant la voiture au garage qu'au troisième essai, après avoir démoli les portes automatiques.

Ensuite, je m'arrangeai pour coincer la clef dans la serrure, et je dus briser un panneau de verre pour entrer. Comme un fou, je montai les escaliers menant à la terrasse, jetai mon chapeau et mon pardessus dans la piscine, puis me précipitai dans le salon. A deux heures du matin, j'étais au bar en train de me confectionner un dernier cocktail. J'avais mis le dernier acte du *Crépuscule des Dieux* sur le stéréogramme. L'atmosphère commençait à se réchauffer.

Avant d'aller me coucher, j'entrai dans la chambre de Fay pour voir quels dommages je pourrais infliger à ses souvenirs. J'enfonçai une armoire à coups de pieds, piétinai le matelas et fis littéralement bleuir les murs par une salve d'épithètes bien choisies.

Peu après trois heures, après avoir renversé la moitié du whisky sur le lit, je sombrai dans le sommeil, tandis qu'autour de moi, la maison tournait comme une immense platine de pick-up.

Il ne devait guère être plus de quatre heures lorsque je fus réveillé par un silence inhabituel. J'étais étendu en travers du lit, tenant la bouteille vide d'une main et un mégot de cigare de l'autre. Les murs étaient d'une immobilité absolue, dépourvus de ces légers reflux qui font vibrer une maison psychotropique même lorsque ses occupants sont endormis.

La perspective normale de la chambre semblait altérée. Tout en scrutant la masse grise et enflée du plafond, je prêtai l'oreille, cherchant à déceler un bruit de pas à l'extérieur. Les parois du couloir commençaient à se rétracter, l'arcade de la porte s'élargissait comme pour admettre quelqu'un. Personne n'entra pourtant, mais la chambre se dilata comme pour accueillir une pré-

sence supplémentaire. Le plafond se ballonnait. Stupéfait, je gardai une immobilité totale, en observant une zone de pression qui se dirigeait brusquement vers le lit, suivie par le petit dôme qui s'était formé au plafond.

La zone de pression s'arrêta au pied du lit et parut hésiter quelques secondes. Mais, loin de se stabiliser, les murs se mirent à vibrer rapidement, agités d'étranges frémissements hésitants dont émanait une sensation de danger et d'indécision extrêmes.

Puis, brusquement, la chambre se calma. Une seconde plus tard, alors que je venais de me soulever sur mon coude, un spasme violent la secoua, tordant les murs et soulevant le lit du plancher. La maison entière se mit à trembler et à se tordre. Prise au centre de cette crise d'épilepsie, la chambre à coucher se contractait et se dilatait alternativement comme les ventricules d'un cœur agonisant. Le plancher faisait des embardées, le plafond montait et descendait dangereusement.

Je retrouvai mon équilibre sur le lit agité de convulsions. Lentement, la maison se calma et les murs retrouvèrent leur alignement. Je me levai en me demandant quelle terrible crise se reflétait dans ce grand mal psychotropique ; ma tête heurta violemment le plafond.

La chambre était plongée dans les ténèbres ; seuls trois pâles rayons de lune filtraient par les petits orifices d'aération pratiqués à la tête du lit, et qui se contractaient au fur et à mesure que les murs se resserraient. Posant mes mains contre le plafond, je pus éprouver la force de la pression qui le faisait descendre. Les bords des murs s'estompaient pour ne plus faire qu'un avec le plafond. La chambre prenait une forme sphérique.

La pression de l'air devenait intolérable. Je me précipitai vers les orifices d'aération ; ils se refermèrent autour de mes poings et l'air s'échappa en sifflant à travers mes doigts. Je pressai mon visage contre les ouvertures pour respirer avidement l'air frais de la nuit, essayant en vain d'écarter le plastex.

Le disjoncteur de secours se trouvait au-dessus de la porte. Je plongeai à travers la pièce, grimpant par-dessus le lit incliné à quarante-cinq degrés, mais le plastex avait entièrement recouvert l'appareil.

Tête baissée pour éviter le plafond, j'arrachai ma cravate et aspirai, la bouche ouverte, l'air agité de pulsations. Prisonnier de

la chambre, je suffoquais tandis qu'elle reproduisait les derniers soupirs de Vanden Starr, le spasme terrible, l'ultime réaction de son organisme après que la balle tirée par Gloria Tremayne eut traversé ses poumons.

Cherchant un canif dans ma poche, je trouvai mon briquet. Je l'allumai. La chambre était devenue une sphère grisâtre de trois mètres de diamètre, parcourue de veines grosses comme le bras qui formaient des nœuds énormes, écrasant les montants du lit.

Les tempes battantes, je levai le briquet et promenai la flamme sur le fluoverre opaque. Il se mit à grésiller et à bouillonner, puis vomit une flamme claire et se fendit en deux lèvres de feu.

Maintenant que le cocon était déchiré, je pouvais voir le couloir déformé se tordre vers la chambre, ainsi que les contours affaissés du plafond de la salle à manger. Glissant sur le plastex fondu, je levai les bras et m'agrippai pour monter dans le couloir. La maison semblait entièrement disloquée. Les murs étaient bombés, les bords des planchers étaient relevés, l'eau coulait à flots de la piscine inclinée sur ses fondations. Les marches de verre de l'escalier étaient brisées, laissant de terribles dents déchiquetées dans le mur.

Je courus vers la chambre de Fay, trouvai le disjoncteur, coupai le contact et activai l'alarme-incendie.

La maison vibra encore un peu mais, au bout d'un moment, elle se figea. Je me penchai contre le mur ébréché et baignai avec délices mon visage dans l'eau qui fusait de toutes parts.

Autour de moi, la maison se dressait comme une fleur torturée, ses pétales déchirés et froissés.

Debout du milieu du parterre dévasté, Stamers regardait la maison avec une expression où l'effroi se mêlait au respect et à la stupéfaction. Il était six heures passées et les trois voitures de police étaient reparties. Le lieutenant avait finalement avoué sa défaite : « Nom de Dieu, je ne peux quand même pas arrêter une maison pour tentative d'homicide, non ? » m'avait-il demandé avec une certaine agressivité. Cela m'avait fait rugir de rire, car mon hébétude initiale s'était muée en une gaieté quasi hystérique.

Stamers essayait en vain de comprendre.

— « Mais que diable faisiez-vous là-dedans ? » a-t-il demandé sans oser élever la voix.

— « Je dormais à poings fermés. Et ne craignez rien : j'ai coupé le contact. La maison ne peut pas vous entendre. »

Nous nous sommes avancés sur le gravier défoncé, vers le noir miroir d'eau qui recouvrait le gazon. Stamers secouait la tête avec pessimisme. La maison ressemblait à un cauchemar surréaliste ; toutes les perspectives étaient fausses, tous les angles déplacés.

— « Elle a dû avoir une crise de folie, » murmura Stamers. « A mon avis, ce qu'il lui faudrait, c'est un psychiatre. »

— « Là, vous avez raison. En fait, c'est exactement le rôle que j'ai joué : j'ai reconstitué la situation traumatisante originelle afin de libérer les éléments refoulés. »

— « Ne prenez pas cela à la plaisanterie. Elle a essayé de vous tuer. »

— « Ne soyez pas ridicule. Le vrai coupable, c'est Vanden Starr mais, comme le lieutenant l'a insinué, on ne peut pas arrêter un homme mort depuis dix ans. C'est le souvenir de sa mort qui a fini par jaillir de la mémoire de la maison et a tenté de me tuer. C'est peut-être Gloria Tremayne qui a appuyé sur la détente, mais c'était Starr qui a dirigé l'arme contre lui-même. Vous pouvez me croire — j'ai joué son rôle pendant deux mois. Ce qui me tourmente, c'est que si Fay n'avait pas eu assez de bon sens pour me quitter, elle aurait peut-être fini par être hypnotisée par la persona de Gloria Tremayne, jusqu'à *me* tuer et, sans doute, mourir à son tour. »

A la grande surprise de Stamers, je décidai de rester au 99 Stellavista. Sans tenir compte du fait que je n'aurais pas eu de quoi acheter autre chose, la maison contenait pour moi des souvenirs que je ne voulais pas abandonner. Gloria Tremayne était toujours présente, et j'étais certain que Vanden Starr avait définitivement disparu. La cuisine et les unités de service fonctionnaient encore et, mis à part leurs formes tourmentées, la plupart des pièces étaient habitables. De plus, j'avais besoin de repos et, pour cela, rien ne vaut une maison statique.

Evidemment, dans sa forme présente, le 99 Stellavista ne pouvait guère être considéré comme une maison statique typique. Les chambres déformées et les couloirs tordus avaient autant de personnalité que n'importe quelle maison psychotropique.

La centrale PT fonctionne toujours et, un jour, je remettrai le contact. Pourtant, je crains que les violents spasmes qui ont

secoué la maison n'aient endommagé la personnalité de Gloria Tremayne et que les murs et plafonds torturés ne reflètent les dissociations contre nature de son esprit définitivement altéré. Ce sera peut-être une expérience délirante ; mais, même déformée, la maison dégage un charme subtil et captivant, comme le sourire ambigu d'une femme belle et folle.

Souvent, j'ouvre le panneau de commande pour regarder le tambour à mémoire. La personnalité de Gloria, quelle qu'elle soit, est à l'intérieur. Comme il serait simple de l'effacer. Mais je ne peux m'y résoudre.

Un jour, pourtant, quoi qu'il arrive, je sais qu'il faudra que je remette le contact.

Traduit par Frank Straschitz.
Titre original : The thousand dreams of Stellavista.

WALTER M. MILLER

La sentinelle

Walter M. Miller n'est pas, à proprement parler, un inconnu puisque deux de ses œuvres ont paru en France : Un cantique pour Leibowitz *et* Humanité provisoire *dans la collection Présence du Futur, ce qui représente la presque totalité de ses parutions aux Etats-Unis, un seul recueil de nouvelles :* The view from the stars, *restant à traduire. En effet, Walter Miller est loin d'être un écrivain prolifique. Il a écrit une cinquantaine de récits dans tous les magazines de science-fiction et ce score ne semble pas devoir s'améliorer, car il a pratiquement cessé d'écrire depuis 1957, sauf pour procéder à des révisions.*

*La carrière de Walter Miller débuta en 1950 dans l'*American Mercury *mais sa première nouvelle publiée dans un magazine de science-fiction parut un an plus tard. Il s'agit de* The Izzard and the membrane (Astounding, *mai 51*), *histoire de politique-fiction sans grand intérêt. Il fallut attendre 1952 pour voir paraître un chef-d'œuvre :*

Command performance, *splendide portrait de la rencontre entre deux télépathes et de ses tragiques conséquences. Dans cette nouvelle, Walter Miller fait ressentir mieux que tout autre l'intense solitude de l'être supérieur mais « différent ». Cette histoire reçut ce que nous appellerons une traduction, pour ne pas être méchant, dans le numéro 15 de* Galaxie *ancienne série, sous le titre de* Légitime défense.

Quelques années plus tard, Miller recueillit une consécration méritée : la convention de Cleveland (1955) octroya la plus haute récompense de la SF, le Hugo, à sa novelette The darfsteller, *traduite en français dans* Humanité provisoire *où elle prenait le nom de* L'intrus. *C'est un récit plutôt banal qui conte les mésaventures du dernier des acteurs dans un monde où la profession théâtrale est peu à peu envahie par les robots ; notons en passant que les deux autres nouvelles du recueil, qui n'ont reçu aucun prix, sont d'un niveau supérieur à cet* Intrus.

Enfin la gloire l'attendait en 1960 avec Un cantique pour Leibowitz, *long roman qui remporta non seulement un Hugo à la convention de Seattle, mais encore fut l'objet d'un véritable déluge de critiques enthousiastes de la part de magazines comme* Life, *qui écrivirent même que* Un cantique pour Leibowitz *« n'était pas de la science-fiction », compliment suprême pour de tels journaux et signe certain du succès d'un livre ; on l'a bien vu dans le cas des* Chroniques martiennes *de Ray Bradbury et du* Meilleur des mondes *de Aldous Huxley.*

Vous vous souvenez sans doute de l'histoire : après un holocauste atomique ayant plongé le monde dans la barbarie, ce sont les ministres de la religion qui gardent les dernières reliques d'une science oubliée. Walter Miller, qui est catholique, a écrit là un des rares livres où la religion tienne le premier rôle et nous ne voyons que Un cas de conscience *de James Blish et la trilogie du* Silence de la Terre *de C.S. Lewis pour lui être comparé. Malgré le thème, qui n'est pas fait pour plaire à tout le monde, Miller se montre ici tellement convaincant, tellement maître d'un étonnant don d'écrivain, que l'antipapiste le plus endurci ne peut que lire et admirer.*

*La nouvelle que vous allez lire est parue dans le numéro d'*Astounding *de mars 54 ; un autre récit du même auteur exploite un thème similaire :* Dumb waiter *(*Astounding, *avril 52). C'est tout le problème de l'attitude de la créature envers son créateur que Walter Miller exploite ici. Il s'agit d'une gigantesque machine de guerre robot qui, parce qu'elle est endommagée, retourne ses moyens de destruction contre ses constructeurs. Derrière ce prétexte, on voit se profiler d'autres thèmes plus graves : celui de la bienveillance, cher à Arthur C. Clarke, des futures machines pensantes ; celui des rapports entre le fils et le père et, plus encore peut-être pour Walter Miller le croyant, celui de l'ingratitude des hommes envers leur Dieu... De toute manière, il n'est pas besoin d'interpréter ce récit pour l'apprécier. Il se suffit largement à lui-même et, en le lisant, on pense à* Fulfilment *de A.E. van Vogt (*Authentic, *décembre 56), mais aussi à* Unité de combat *de Keith Laumer (*Fiction *n° 127), qui s'est certainement inspiré de la nouvelle de Miller pour écrire la sienne.*

M. T.

Il avait anéanti l'ennemi et il était fatigué. La nuit régnait. Installé sur le flanc escarpé de la montagne, farouche, glacé, blessé, il était immobile sous le ciel noir, attentif au sol qui s'étendait à ses pieds. Seules ses oreilles en forme de coupes pivotaient lentement, scrutant la surface, scrutant le ciel. Le silence était maître de l'étendue privée d'air. Rien ne bougeait hormis la débile créature qui griffait les parois de la grotte. Heureusement que rien ne remuait. Il détestait le bruit et le mouvement. C'était dans sa nature. Et pour la chose dans la grotte, il ne pouvait rien faire avant l'aube. Elle murmurait :

— « *Venez à mon secours! Etes-vous tous morts? Vous ne m'entendez donc pas? Ici Sawyer. Sawyer appelle. Sawyer appelle n'importe qui. N'importe qui...* »

Les murmures étaient irréguliers, sans cohérence. Il en faisait abstraction, refusant d'écouter. Le froid gagnait. Le soleil avait disparu et, depuis deux cent cinquante heures, l'obscurité était presque totale, brisée seulement par la lueur pâle du globe céleste qui ne fournissait pas de nourriture et le scintillement des étoiles qui lui permettaient de mesurer l'écoulement du temps.

Blessé, à son poste sur le flanc escarpé de la montagne, il attendait l'ennemi. Les ennemis avaient attaqué le monde, surgis du non-monde en fin d'après-midi. Ils avaient attaqué avec audace, sans manœuvres défensives ni barrage offensif. Il les avait détruits aisément — d'abord le gros ennemi qui avançait lourdement en grondant sur ses roues, ensuite les petits ennemis qui avaient précipitamment jailli de la carcasse éventrée. Il les avait abattus les uns après les autres. Tous sauf celui qui s'était traîné jusqu'à la grotte et s'était caché au-delà de la faille, dans le tunnel.

Il attendait que la chose sorte. De son poste d'observation, il pouvait surveiller le terrain à des kilomètres à la ronde, les cratères, les éperons rocheux, les crevasses, la plaine de poussière nue qui s'étirait à l'ouest et la silhouette carrée du saint lieu, près de la tour qui était le milieu du monde. La grotte s'ouvrait au pied d'une falaise au sud-est, à moins d'un kilomètre de l'escarpement. Ses petits éjecteurs en couvraient l'entrée et toute retraite était coupée derrière l'ultime ennemi.

Il supportait le marmonnement de la chose haïe comme il supportait la souffrance de ses plaies — patiemment, attendant le moment de rémission. La souffrance était présente depuis bien des levers de soleil et ses blessures n'étaient toujours pas réparées. Elles émoussaient certains de ses sens et paralysaient

quelques-uns de ses activateurs. Il ne pouvait plus suivre l'intermittent rayon d'énergie qui lui aurait fait traverser en toute sécurité le non-monde et l'aurait conduit au lieu de la création. Il ne pouvait plus répercuter les pulsations qui différenciaient l'ennemi du médicateur. A présent, il n'y avait plus que l'ennemi.

« Colonel Aubrey, c'est Sawyer qui appelle. Répondez-moi ! Je suis pris au piège dans une cache de réserves. Je crois que les autres sont morts. Il nous a canardés dès que nous sommes arrivés à proximité. Sawyer à Aubrey, Sawyer à Aubrey. Répondez-moi ! Il ne me reste plus qu'une bouteille d'oxygène. Vous m'entendez ? Répondez, mon colonel ! »

Des vibrations dans la roche, rien de plus — juste un irritant détail venant troubler la stase bénie du monde que gardait la sentinelle. Tous les ennemis étaient détruits à l'exception de cette trace qui s'attardait encore dans la grotte. Mais elle était neutralisée et ne se mouvait pas.

Une sombre colère l'habitait à cause de ses blessures. Il était dans l'incapacité d'interrompre l'émission des signaux d'alerte que continuaient de lui transmettre ses membres endommagés, mais il ne pouvait faire ce que ces appels lancinants le pressaient de faire. Immobile sur l'escarpement, il souffrait et il haïssait.

Il haïssait la nuit car, la nuit, il n'y avait pas de nourriture. Chaque jour, il dévorait le soleil et se gorgeait de force en prévision de la longue, de l'interminable veille nocturne mais, quand venait l'aube, il était à nouveau débile et la faim était en lui une passion sauvage et déchirante. Aussi était-il bon que la paix régnât pendant la nuit : il pouvait de la sorte se préserver et protéger ses entrailles du froid. Si le froid traversait les couches isolantes, des récepteurs thermiques lanceraient alors leurs signaux d'alarme et la torture s'intensifierait. Multiple était la souffrance. Et, sauf à la bataille, il n'existait pas de plaisir sinon de dévorer le soleil.

Défendre le saint lieu, rétablir la stase sur le monde, tuer l'ennemi — telles étaient les joies de la bataille. Il les connaissait.

Et il connaissait la nature du monde. Il connaissait chaque pouce de terrain jusqu'au périmètre douloureux au-delà duquel il ne pouvait se mouvoir. Et il avait appris à connaître la physionomie externe du semi-monde qui s'étendait derrière cette frontière en l'explorant par l'intermédiaire de ses sens à longue distance. Le monde, le semi-monde et le non-monde extérieurs constituaient l'univers.

« A l'aide ! A l'aide ! Ici le capitaine John Harbin Sawyer, du corps d'autocybernétique, section instruction-programmation, détaché auprès de l'expédition d'assistance lunaire n° 16. Y a-t-il encore quelqu'un en vie sur la Lune ? Ecoutez... Ecoutez-moi ! Je suis malade. Je suis enfermé depuis je ne sais quand dans mon scaphandre. C'est une infection. Savez-vous ce que c'est que de ne pas pouvoir quitter sa combinaison pendant des jours et des jours ? Je suis malade. Venez me tirer de là ! »

Les ennemis habitaient le non-monde. S'ils franchissaient la limite extérieure, il devait les tuer. C'était là une vérité de base qu'il connaissait depuis le jour de sa création. Seuls les médicateurs pouvaient aller et venir impunément sur toute la surface du sol mais, maintenant, ils ne venaient plus. Et il était incapable, en raison de ses blessures, de les appeler et de les reconnaître.

Il connaissait sa propre nature. Il l'avait apprise par introspection en étudiant ses détériorations et par exploration interne. Lui seul possédait l' « être ». Tout le reste ressortissait à l'extérieur. Il connaissait ses fonctions, ses talents, ses limitations. Il écoutait le sol avec ses pieds. Il en balayait la surface à l'aide de ses yeux multiples. Il auscultait le ciel grâce à une sonde clignotante. Il percevait sous le sol de faibles séismes et des bruits incohérents. En surface, il voyait la faible luminosité des étoiles, la déperdition de chaleur montant du sol froid et les pulsations réfléchies de la tour. Dans le ciel, il ne distinguait que les étoiles et n'entendait que les fréquences de l'écho renvoyé par le globe diffus de la Terre. L'ancienne douleur le rongeait et il attendait l'aube.

Au bout d'une heure, la chose dans la cave commença à ramper. Il perçut les faibles crissements qui se propageaient à travers la roche et les écouta en abaissant un capteur plus sensible. Le dernier des ennemis se traînait lentement vers l'ouverture de la grotte. La sentinelle braqua un petit éjecteur sur la faille noire qui béait au pied de la falaise baignée de clair de Terre. Une gerbe éblouissante de traceurs fusa et il les vit ricocher autour de l'entrée de la grotte, tels de brillants et silencieux éclairs zébrant le paysage sans air.

« Laisse-moi, espèce de monstre immonde et répugnant ! Ignoble léviathan ! Je suis Sawyer. Tu ne te rappelles pas ? Il y a dix ans, j'étais un de tes instructeurs. Ha ! ha ! Tu étais un bleu

sous mes ordres... Rien qu'un autocyber idiot... avec la puissance de feu d'un régiment. Laisse-moi sortir ! Laisse-moi sortir ! »

La trace ennemie glissa à nouveau vers l'entrée de la grotte et, derechef, une rafale silencieuse gicla, obligeant le fragment hostile à reculer. La roche se remit à vibrer...

« Je suis ton ami. La guerre est finie. Elle est finie depuis des mois... des mois terrestres. Comprends-tu, Grincheux ? Grincheux... c'était comme ça qu'on t'appelait à tes débuts. Avant qu'on t'apprenne à tuer. Contrôle de feu autocybernétique mobile... Alors quoi, fiston, on ne reconnaît plus son père ? »

Ces vibrations étaient urticantes. Sous le coup d'une rage subite, la sentinelle pivota sur elle-même avec grâce en dépit de sa masse. Moteurs grondants, elle quitta son poste, gravit la crête et, l'ayant atteinte, fit à nouveau demi-tour pour se laisser descendre lourdement le long de la pente. Elle franchit à vitesse de charge l'étendue plate de la plaine et freina à une cinquantaine de mètres de l'excavation. Des geysers de poussière jaillirent autour de ses chenilles et retombèrent comme des jets d'eau dans la nuit privée d'air. Elle se remit à l'écoute. Dans la grotte, c'était le silence.

Enfin, au bout d'un moment, les vibrations chevrotantes reprirent :

« Va-t-en, fiston. Laisse papa crever de faim en paix. »

L'engin pointa le petit éjecteur au centre de l'ouverture obscure et lâcha deux cents projectiles traceurs. Puis il attendit. Rien ne bougeait plus à l'intérieur de la caverne. Il songea à jeter une grenade radiante mais son arsenal s'épuisait rapidement. Il écouta encore quelque temps, attentif. Il était cinq fois plus grand que la minuscule chose de chair qui se tapissait dans l'antre. Enfin, il s'éloigna et, rebroussant chemin, alla reprendre sa faction sur le piton rocheux. Des mouvements lointains au-delà des frontières du semi-monde frémissaient faiblement au seuil de sa conscience, mais trop distants pour l'incommoder.

La chose dans la grotte recommença de grincer.

« Ma combinaison est perforée. Vous m'entendez ? Perforée ! Un fragment de rocher l'a déchirée. La fuite est faible mais une pastille-emplâtre ne tiendra pas. Mon scaphandre ! Sawyer appelle Aubrey. Sawyer appelle Aubrey. Module lunaire 16 appelle contrôle de base. Message terminé. Il faut respecter les procédures de contact, n'est-ce pas ? Ha ! ha ! ha ! Il m'a tiré dessus ! Ma combinaison est perforée. Au secours ! »

La chose émit des bruits plaintifs avant de reprendre :

« *D'accord, c'est seulement ma jambe. Je vais pomper de l'eau dans ma botte et la faire geler. Voilà... je vais perdre ma jambe. Prenez donc votre temps, tonnerre de bon sang !* » Les sons plaintifs recommencèrent.

L'engin se réinstalla sur le flanc du piton. Ses activateurs abaissèrent leur niveau de fonctionnement, le plongeant dans un état de léthargie que hantait une souffrance rongeante. Patiemment, il attendait l'aube.

Les mouvements s'amplifiaient au sud, titillant la lisière du semi-monde. Finalement, ils devinrent irritants. Sans bruit, une foreuse émergea des entrailles de l'engin, fouilla profondément la roche et se rétracta. Un capteur sensible s'enfonça dans le trou et la sentinelle écouta avec attention.

Un vrombissement assourdi se mêlait aux sonorités plaintives venant de la grotte. L'engin compara ce bourdonnement à ses enregistrements mémoriels. Il se rappela avoir entendu des vrombissements analogues. Ces bruits étaient produits par un engin qui se déplaçait en roulant, très loin en direction du sud. La sentinelle essaya d'envoyer les impulsions signifiant : « Etes-vous un ami ou un ennemi ? » mais l'organe émetteur ne fonctionnait pas. Donc, c'était un ennemi. Mais il était encore hors de portée des armes dont l'engin disposait pour le moment.

Fureur diffuse, soif de bataille... Il s'agitait avec impatience, sans cesser cependant de surveiller la grotte. Soudain, un autre canal sensitif réagit en réponse à des vibrations identiques à celles qui émanaient de l'anfractuosité mais, cette fois, ces vibrations se propageaient en surface à travers le vide sur la bande des ondes longues.

— « *Voiture de reconnaissance Q.G. à module lunaire 16. Veuillez appeler. Terminé.* »

Silence.

La sentinelle attendait la réponse de la grotte car elle savait que les unités ennemies échangeaient souvent des vibrations entre elles. Mais cette réponse ne venait pas. Peut-être l'énergie des ondes longues ne pouvait-elle pas pénétrer dans la caverne et parvenir jusqu'à la chose qui y était blottie.

« *Module 16, ici Aubrey. Que diable vous est-il arrivé ? Est-ce que vous me recevez ? Terminé.* »

La sentinelle écoutait, rigide. Le vrombissement s'interrompit quand l'ennemi s'arrêta, puis reprit au bout d'un moment.

L'engin activa une oreille émissaire vingt kilomètres au sud-ouest et lui ordonna de se mettre à l'écoute pour lui transmettre les modalités du bourdonnement. Deux prises de son lui permirent de déterminer de façon précise la position et la vitesse de l'ennemi. Celui-ci remontait vers le nord à la périphérie du semi-monde. A la colère diffuse succéda une flambée de rage. Les moteurs de la sentinelle se mirent à tourner à plein régime. Elle se préparait à la bataille.

« *Aubrey à module 16. Je présume que votre émetteur est en panne. Si vous m'entendez, écoutez-moi : nous nous dirigeons vers le nord. Nous nous arrêterons à sept kilomètres en deçà de la limite du rayon d'action des magnapultes et nous lancerons dans la zone Double Rouge une fusée autocyber dont l'ogive sera équipée d'un transcripteur radio-sonar. Si vous avez un sismographe en état de marche, le transcripteur agira comme relais. Terminé.* »

Cessant de prêter attention aux trains de vibrations, l'engin vérifia sa panoplie. Il introspecta ses réserves d'énergie et testa ses activateurs d'armements. Il appela un œil émissaire qui sortit du saint lieu en rampant comme un crabe et prit position douze minutes plus tard à proximité de l'entrée de la grotte. Si le vestige ennemi tentait une sortie, l'œil émissaire à l'affût le signalerait et une grenade lancée par catapulte à longue portée détruirait la chose de chair.

Le bourdonnement qui ébranlait le sol s'accentuait. Tout étant prêt pour le combat, l'engin se laissa glisser au bas du promontoire et s'éloigna en grondant vers le sud à sa vitesse-croisière. Il passa devant la carcasse éventrée du module dont les tracteurs avaient capoté. L'explosion du missile magnapulté avait ouvert le véhicule de charge en deux. Les débris des équipements de plusieurs ennemis bipèdes étaient disséminés aux alentours, minuscules épaves éparpillées dans la pâleur du clair de Terre. Sans s'en soucier, Grincheux fonçait implacablement en direction du sud.

Une lueur déchira soudain l'obscurité devant lui, puis une étincelle flamboyante décrivit une parabole dans le ciel. Grincheux stoppa et en analysa la trajectoire. Une fusée... Elle achèverait sa course quelque part dans la moitié est de la zone Double Rouge et il n'avait pas le temps de se préparer à la détruire en vol. Il

attendit. Et il conclut que le projectile exploserait sans causer de dommages dans un secteur dépourvu d'importance vitale.

Quelques secondes s'écoulèrent. Le missile atteignit l'apogée de sa courbe, s'immobilisa et amorça sa descente. Il disparut derrière une croupe rocheuse. Nulle explosion ne suivit l'atterrissage et aucune activité ne se manifesta dans la zone d'impact. Grincheux donna mission à une oreille émissaire de rallier le site pour écouter et il poursuivit sa marche vers le périmètre douloureux.

Les vibrations sur ondes longues reprirent :

« Aubrey à module 16. Nous venons de lancer le relais sismoradio dans Double Rouge. Si vous vous trouvez à moins de cinq milles de lui, vous devriez pouvoir l'entendre. »

L'oreille émissaire à l'écoute du sol près de la tour enregistra presque immédiatement la réponse provenant de la grotte :

— *« Oh ! merci... Il... il... il... Merci, mon Dieu ! »*

Simultanément, les mêmes trains d'ondes longues se remirent à rayonner à partir du point d'impact du missile. Grincheux s'arrêta à nouveau, dérouté, tenté d'assouvir sa colère en lâchant une bombe magnapultée sur le point d'impact. Mais l'oreille émissaire ne signalait aucune activité physique de ce côté. C'était au sud que se trouvait l'origine de ces perturbations secondaires. En éliminant au préalable l'ennemi principal, on pourrait éliminer ensuite celles-ci. Grincheux reprit sa marche en direction du sud, s'interrompant de temps en temps pour écouter les vibrations dépourvues de sens qu'émettait l'ennemi.

— *« Aubrey à module 16. Je vous reçois faible. Qui êtes-vous ? »*

— *« Aubrey ! Une voix... une voix réelle... à moins que je ne sois en train de devenir timbré ! »*

— *« Aubrey à 16, Aubrey à 16. Cessez de débiter des idioties et identifiez-vous. Que se passe-t-il ? Avez-vous immobilisé Grincheux ? »*

Un soupir étranglé fut la seule réponse.

« Aubrey à 16. Reprenez votre sang-froid. Ecoutez-moi, Sawyer. Je sais que c'est vous. Maintenant, ressaisissez-vous, bon sang ! Qu'est-il arrivé ? »

— *« Morts... Ils sont tous morts. Sauf moi. »*

— « ARRÊTEZ DE RIRE COMME UN IDIOT ! »

Après une pause prolongée, la voix presque inaudible de Sawyer s'éleva :

— « *O.K. Je suis maître de moi. C'est vraiment vous, Aubrey... ?* »

— « *Oui, je ne suis pas une hallucination. Nous sommes en train de patrouiller la zone Rouge. Rendez-moi compte de la situation. Il y a je ne sais combien de jours que nous essayons de vous appeler.* »

— « *Grincheux nous a laissés nous enfoncer de quinze kilomètres à l'intérieur de la zone Double Rouge, puis il nous a balancé une bombe magnapultée.* »

— « *Votre identificateur ne fonctionnait pas ?* »

— « *Si, c'est le sien qui était en panne. Après avoir fait sauter le véhicule, il s'est lancé à la poursuite des survivants. Il... il... Est-ce que vous avez déjà vu un char Sherman pourchasser une souris, mon colonel ?* »

— « *Pas de ça, Sawyer ! Gloussez encore une fois comme ça et je vous écorche vif !* »

— « *Venez me délivrer ! Ma jambe ! Venez me cherchez !* »

— « *On tâchera. Comment la situation se présente-t-elle ?* »

— « *Mon scaphandre a une petite déchirure. J'ai dû pomper de l'eau dans ma botte et la faire geler. Maintenant, ma jambe est morte. Je ne pourrai pas tenir le coup très longtemps.* »

— « *La situation, Sawyer ! La situation ! Vos petits tracas personnels ne m'intéressent pas.* »

Les vibrations continuaient mais Grincheux les filtra provisoirement et, coupant ses moteurs, écouta les mouvements lointains de l'ennemi au sud. Le périmètre douloureux commençait au pied de la colline sur laquelle il se tenait. Il recevait encore les faibles et lancinants signaux d'avertissement émanant de la tour qui se dressait trente kilomètres derrière lui, au centre du monde. Il était en communion avec elle. S'il s'aventurait au-delà de la ligne de démarcation, la communion se déphaserait, il y aurait une souffrance aveuglante et une détonation.

Les ennemis, qui avaient ralenti l'allure, progressaient vers le nord à travers le semi-monde. Si son stock de roquettes n'avait pas été épuisé, Grincheux aurait pu aisément les anéantir en bloc. La portée de la magnapulte était limitée à vingt-cinq kilomètres. Ses petits éjecteurs étaient susceptibles d'atteindre l'adversaire mais leur degré de précision était presque nul à cette distance. Il faudrait donc attendre que les ennemis soient plus près.

Planté au sommet de la colline, Grincheux s'abandonna à une fureur sauvage.

« Voyons, Sawyer... si l'identificateur de Grincheux est hors d'état, pourquoi n'a-t-il pas déjà tiré sur mon véhicule de reconnaissance ? »

— *« C'est ce qui nous a mis dedans, nous aussi, mon colonel. Nous avons pénétré dans la zone Rouge et il ne s'est rien passé. Ou il est à court de projectiles à longue portée ou il devient prudent. Les deux, probablement. »*

— *« Mmm... En ce cas il vaudrait mieux que nous fassions halte et imaginions quelque chose. »*

— *« Il n'y a qu'une chose à faire, mon colonel : ordonner à la base de lancer un missile téléguidé. »*

— *« Pour détruire Grincheux ? Vous perdez la tête, Sawyer ! S'il saute, c'est tout le secteur de prospection qui explose... parce qu'il ne faut pas qu'il tombe dans les mains de l'ennemi ! Vous le savez très bien. »*

— *« Vous parlez si je m'en moque ! »*

— *« Ne hurlez pas comme ça, Sawyer ! Ces mines sont ce qu'il y a de plus précieux sur la Lune. Nous ne pouvons pas nous permettre de les sacrifier. C'est bien pour ça qu'on a placé Grincheux en sentinelle. Si elles sautent, je passerai en cour martiale avant que les débris soient tous retombés. »*

La réponse fut un grondement entrecoupé de sanglots :

— *« Huit heures d'oxygène ! C'est tout ce qui me reste... huit heures d'oxygène, vous entendez ? »*

L'ennemi s'était immobilisé à vingt-huit kilomètres au sud de la colline de Grincheux — et à trois mille mètres seulement de la portée limite de la magnapulte.

Une flambée de haine sanguinaire... L'engin frustré se balançait avec des mouvements décousus en une sorte de danse monstrueuse, broyant les petits rochers sous ses chenilles, et la poussière tombait en pluie dans la vallée. A un moment donné, il chargea droit en direction du périmètre douloureux et ne rebroussa chemin que lorsque la souffrance fut devenue insupportable. Il revint en haut de la colline. Sa réserve d'énergie avait encore fondu et il sentait le poids de la fatigue.

Il analysa. Il élabora un plan.

Remettant ses moteurs en marche, il fit lentement le tour

du promontoire et se laissa glisser avec majesté le long du flanc septentrional de la colline. Il couvrit à plein régime quelque huit cents mètres dans la plaine, puis, réduisant sa vitesse, il se coula à l'intérieur d'une crevasse où il avait dissimulé des batteries de secours. Elles avaient été rechargées avant le précédent coucher de soleil. Il progressa à reculons et adapta à son capot les câbles d'alimentation.

Tout en absorbant voracement l'énergie, il écoutait de temps en temps, mais l'ennemi conservait l'immobilité. Grincheux allait avoir besoin de toute cette énergie jusqu'au dernier erg pour exécuter son plan. Il vida entièrement le stock de secours. Demain, quand les ennemis auraient disparu, il halerait le chariot jusqu'aux générateurs centraux pour recharger les batteries lorsque le soleil se lèverait. Il avait installé plusieurs caches à des endroits stratégiques sur toute l'étendue de son domaine, afin de n'être jamais pris au dépourvu et d'être toujours capable d'agir pendant la longue nuit lunaire. Et, méthodiquement, il rechargeait ses batteries à intervalles réguliers.

Le bruit de l'ennemi était toujours là :

— *« Je ne sais vraiment pas ce que je peux faire pour vous, Sawyer. Il est impossible de prendre le risque de détruire Grincheux et il n'y a pas d'autre équipe autocyber. Je vais être forcé de réclamer de nouveaux effectifs à la Terre. Je ne peux pas envoyer d'hommes dans la zone Double Rouge si Grincheux a piqué un accès de folie meurtrière. »*

— *« Je vous en prie, mon colonel... »*

— *« Ecoutez-moi, Sawyer... l'autocybernéticien, c'est vous, n'est-ce pas ? Vous avez participé à l'instruction de Grincheux. Ne pouvez-vous pas trouver un moyen de le mettre hors d'état de nuire sans faire sauter le secteur miné ? »*

Le silence s'éternisa. Ayant refait son plein d'énergie, Grincheux sortit de la crevasse et avança de quelques mètres vers l'ouest. Quand il eut ainsi une bande de terrain plat entre lui et la colline, il s'arrêta. Le périmètre douloureux commençait huit cents mètres plus loin. L'engin activa plusieurs oreilles émissaires pour déterminer les coordonnées de l'ennemi avec le maximum de précision. Les unes après les autres, elles firent leur rapport.

« Alors, Sawyer ? »

— *« Ma jambe... je souffre le martyre ! »*

— *« Vous n'avez aucune idée ? »*

— « *Si, mais à quoi bon ? Je ne vivrai pas assez longtemps pour en profiter.* »

— « *Dites toujours.* »

— « *Démolissez ses réserves d'énergie de secours et faites-le cavaler toute la nuit jusqu'à ce qu'il soit complètement déchargé.* »

— « *Combien de temps faudra-t-il pour qu'il soit à plat ?* »

— « *Des heures... après que vous aurez découvert et fait sauter toutes ses batteries de réserve.* »

Grincheux analysa les rapports transmis par les oreilles émissaires et calcula la position exacte de l'ennemi. Le véhicule de reconnaissance se trouvait à deux mille sept cents mètres de la limite maximale de la magnapulte — en fonction de la conception que la création avait eue du maximum. Mais la création était imparfaite, même à l'intérieur.

La sentinelle fixa un projectile au bras de la magnapulte mais, contrairement à ce qu'avait prévu la création, elle le laissa verrouillé au porte-charge. Ce serait douloureux mais, de cette façon, le missile resterait fixe pendant les premières microsecondes suivant la fermeture du circuit, durant lesquelles le champ magnétique n'aurait pas encore atteint son intensité optima. Grincheux ne libérerait la charge que lorsque ce champ magnétique aurait acquis toute sa force. Ainsi la poussée énergétique au départ serait-elle légèrement accrue. Grincheux avait imaginé cette méthode tout seul : il transcendait la création.

— « *Si vous n'avez pas une autre idée, Sawyer...* »

Les vibrations hurlèrent :

— « SI, J'EN AI UNE AUTRE ! *Ordonnez qu'on lui balance un missile télécommandé ! Vous ne comprenez donc pas, Aubrey ? Grincheux a tué huit de vos hommes !* »

— « *C'est vous qui lui avez appris comment faire, Sawyer.* »

Il y eut un long, un inquiétant silence. Là-bas, sur la plaine au nord de la colline, Grincheux régla la hausse de la magnapulte, connecta la commande de mise à feu à un gyroscope et se prépara à charger. La création avait calculé la portée maximale de l'arme quand elle était stable.

Les vibrations de la chose tapie dans la grotte retentirent : « *Il... il... il...* »

Grincheux mit ses moteurs en route et agrippa les longerons directionnels ; puis il fonça droit sur la colline. Il gagnait de la

vitesse à mesure qu'il avançait, et la mort était dans sa gueule. Les moteurs poussés à fond piaulaient. Tel un taureau impétueux, il se ruait vers le sud.

Il avait sa célérité maximale quand il atteignit la base de la colline. Il en gravit le flanc. Quand la magnapulte décrivit un arc de cercle correcteur pour contrebalancer le changement d'altitude, le gyroscope ferma le circuit.

Dans un jaillissement d'énergie libérée, le champ de force se referma sur le missile comme un poing, l'arracha au plateau porte-charge et le projeta sur l'ennemi. Grincheux stoppa au sommet de la colline.

— « *Je suis navré, Sawyer, mais il n'y a rien...* »

Un claquement sourd et la voix de l'ennemi se tut. Une lueur fulgurante embrasa l'horizon au sud et s'éteignit.

— « *Il... il... il...* » gémit la chose terrée dans la grotte.

Grincheux attendit.

VRRRRRAOUHM... L'onde de choc ébranla les roches.

Cinq oreilles émissaires occupant des positions différentes retransmirent la déflagration qu'elles avaient enregistrée. L'engin analysa leurs rapports. L'explosion avait eu lieu à moins de cinquante mètres du véhicule de reconnaissance ennemi. Satisfait, Grincheux fit paresseusement le tour de l'éminence et repartit en direction du nord, vers le centre du monde. Tout allait bien.

« *Aubrey, nous sommes coupés,* » grogna la chose dans la grotte. « *Rappelez-moi, espèce de lâche... rappelez-moi. Je veux être sûr que vous m'entendez.* »

Grincheux enregistra distraitement les sons incohérents en provenance de la caverne, étudia le bruit et le réémit sur la fréquence des ondes longues : « *Aubrey, nous sommes coupés. Rappelez-moi, espèce de lâche... rappelez-moi. Je veux être sûr que vous m'entendez.* »

Le sismographe capta le bruit porté par les ondes longues et le réinjecta sous forme de vibrations dans la roche.

La chose hurla dans la grotte. Grincheux enregistra son cri et le réémit plusieurs fois.

« *Aubrey... Où êtes-vous, Aubrey ?* AUBREY... *ne m'abandonnez pas ! Ne me laissez pas tomber !* »

La chose tapie dans la grotte s'était tue.

La nuit était paisible. Les étoiles flamboyaient sans trêve dans

les ténèbres et la lueur fantomatique et pâle du croissant de Terre caressait le sol crevassé. Rien ne bougeait. Il était bon que rien ne bougeât. Le saint lieu se dressait sereinement sur le monde privé d'air. C'était la stase bénie.

La chose ne s'agita qu'une seule fois dans la caverne. Si lentement que le bruit était presque imperceptible, elle rampa jusqu'à l'ouverture et s'immobilisa, contemplant le monstre d'acier qui montait la garde sur le piton.

Son soupir affaibli se propagea dans la roche.

« C'est moi qui t'ai fabriqué, tu ne comprends pas ? Je suis un homme. C'est moi qui t'ai fabriqué... »

La chose émergea de la caverne. Une de ses jambes était inerte. Elle se traîna sous le clair de Terre et se retourna comme pour voir le pâle croissant qui luisait dans le ciel. La fureur envahit Grincheux. La gueule noire d'un lance-grenades s'abaissa.

Le son incohérent reprit :

« C'est moi qui t'ai fabriqué... »

L'engin haïssait le bruit et le mouvement. Il était dans sa nature de les haïr. Le lance-grenades aboya furieusement. Et la stase bénie régna jusqu'à la fin de la nuit.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : I made you.

PIERRE

MARLSON

Vengeance de Cloriane

Certains lecteurs nous ont écrit en nous accusant de vouloir délaisser, à l'occasion de notre nouvelle formule, les jeunes auteurs français. La publication de la nouvelle de Pierre Marlson sera le plus sûr démenti à une telle allégation. Cet ingénieur de 34 ans signe ici, en effet, son premier texte publié — et un autre est retenu par nous pour un proche avenir. Anthologie permanente de la SF américaine d'hier et d'aujourd'hui, Fiction *continuera aussi — rôle qui nous semble indispensable — d'être le tremplin des Français débutants.*

P. H.

CETTE nuit-là, le vent murmurait doucement sous les arbres. Tout au long de la journée, une mollesse avant-coureuse de printemps avait pesé sur mes épaules, mais avec la tombée de la nuit l'air avait retrouvé les épingles et ciseaux du froid. Pourtant, la brise avait gardé sa légèreté et les branches dénudées s'agitaient à peine plus qu'en un craquement de gel.

Il y avait trois jours que j'aimais Larry, quatre que j'avais fait sa connaissance, et il venait de mourir. Les autres, ses camarades, l'avaient battu à mort. Je frissonnai de rage et de lassitude. Malgré ma pelisse, le froid me pénétrait jusqu'au tréfonds. Je ne voulais pas affronter les gens de la base avant d'avoir recouvré mon calme.

A l'orée du bois, devant l'immense plaine glacée, sous la faible lueur des étoiles de ce monde étranger, je cessai de marcher. J'étreignis le fût lisse d'un arbre et pressai mon front à la dure écorce. La douleur me mettait aux lèvres un goût de fiel. De secs et déchirants sanglots me secouèrent, les larmes ruisselèrent sur mon visage. Ma peine n'en fut pas soulagée.

J'avais rencontré trois jours auparavant l'un des deux ou trois seuls êtres de la galaxie avec lesquels je puisse être appareillée, et on me l'avait tué. Je l'aimais comme on m'avait dit possible d'aimer son complément sexuel. J'avais découvert que l'imagination la plus exaltée ne pouvait concevoir qu'un pâle reflet de cet amour. Une heure auparavant, ma vie venait de prendre un sens. Les interminables délices étaient devant nous, Larry et moi. Je vivais dans un nuage bienheureux. Maintenant, mon amour était anéanti ; et détruit à jamais mon bien-aimé. Je sombrai dans un abîme de détresse.

Une semaine auparavant, mon père m'avait annoncé la destination de ma prochaine mission.

— « Ma petite Cloriane, je t'envoie inspecter un poste atomique expérimental sur l'hémisphère boréal d'une planète du secteur nord 3 010. Le rendement est mauvais. Le Conseil Central demande un rapport détaillé. » Il me regarda un instant en silence. Son regard bleu me fixait malicieusement au milieu de ses traits burinés à l'expression affectueuse. « La Terre est peuplée d'humains. De beaux spécimens, paraît-il. Peut-être trouveras-tu là ton sexopartenaire. Nous serions ravis, ta mère et moi, de voir naître de petits-enfants. »

Les hommes de la Terre sont d'un abord très froid. Le major Shaffee, chef de la base expérimentale atomique Lima Tango 006,

implantée au Canadalaska (c'est le nom d'un continent de la planète) fut très sec dans son accueil. Les six individus présents, outre Larry et le major, dans la salle de contrôle où j'avais été introduite me regardaient d'un air plutôt indigné. C'était visible, ils n'aimaient guère les contrôleurs du Conseil Central. Seul entre tous, Larry m'adressa un sourire cordial en serrant la main que je lui tendais. Il proposa de me conduire à mon appartement.

Tout de suite mon cœur accéléra son rythme. Cet homme possédait mon signe. J'avais immédiatement reconnu la petite virgule au coin droit de sa bouche.

Mon père avait raison : les terrestres sont très grands, bien découplés et également très beaux. Larry était de taille supérieure à la moyenne de ses collègues, un mètre quatre-vingt-cinq environ. Aucun des hommes que j'ai rencontrés sur la base ne mesure d'ailleurs moins d'un mètre soixante-cinq. C'est dire que Larry regardait de haut mon mètre trente-cinq personnel. Son visage était d'une admirable régularité. L'intelligence et la vitalité brillaient dans ses yeux noirs. Sa peau au teint coloré était d'une extrême finesse. Il semblait enfin joindre curieusement une grande timidité à son évidente affabilité.

Il énuméra en me les montrant les commodités de mon petit logement et s'enquit :

— « Combien de temps comptez-vous demeurer parmi nous, madame ou mademoiselle ? » (Le major m'avait seulement présentée comme le « Contrôleur Sernlitz ».)

— « Environ trois semaines, » répondis-je. « Larry, » continuai-je, « pourquoi vos camarades ont-ils une attitude si froide à mon égard ? Peuvent-ils reprocher un fait précis aux Enquêteurs, Contrôleurs et Rapporteurs Centraux ? » Et, répondant à sa seconde question et lui montrant mes mains vierges d'anneau : « Je ne suis pas mariée. D'autre part, mon prénom est Cloriane et tous mes amis me nomment ainsi. J'aimerais vous compter parmi eux. »

Je désirais, bien sûr, cette amitié ou plutôt cet amour au-delà de tout. Aussi épiai-je anxieusement l'effet de mes paroles sur le visage de mon compagnon. Cette demande sembla encore plus augmenter son trouble.

— « Nous n'avons, ici sur Lima Tango, jamais eu affaire à aucun de vos collègues. Pardonnez ma franchise, mais vous avez dans nos services une réputation d'enquiquineurs supérieurement organisés. D'autre part, je ne sais s'il en est ainsi sur votre monde d'origine, mais ici les hommes ont un complexe de supériorité vis-

à-vis de la femme. Il n'est donc pas étonnant que mes camarades vous aient accueillie avec raideur. »

— « Me trompè-je ou bien avez-vous, personnellement, une opinion différente à mon égard ? »

Larry sembla, à cette question, vouloir rentrer sous terre. Affrontant cependant mon regard après quelques secondes, il répondit bravement :

— « C'est vrai. Je vous ai de suite trouvée très sympathique. »

Les « atomes crochus » chers à nos plaisanteries existaient peut-être, après tout. Cet homme avait mon signe et je le trouvai de plus en plus charmant.

Nous conversâmes un moment à bâtons rompus. J'appris qu'il y avait à la base une ou deux boîtes de nuit agréables et Larry, payant visiblement d'audace, proposa de m'y accompagner le soir même. J'acceptai. J'étais aux anges.

La soirée fut délicieuse. Nous avons bu pas mal. Je me sentais très enjouée. Je crois que j'étais un peu grise. Larry me raccompagna à ma porte et je lui tendis spontanément les lèvres. Notre baiser fut passionné. Je l'invitai à entrer. Il avait mon signe. Je l'aimais. Je devins tout naturellement sa femme.

Larry était un amant extraordinaire et je plongeai avec lui dans une félicité merveilleuse. J'effectuais dans la journée mes activités de contrôle dans une sorte d'état second, baignant dans une brume grisante. Aux moments où je retrouvais Larry, cette brume se changeait en une furieuse bourrasque amoureuse dont le paroxysme nocturne nous laissait pantelants et ravis. Dieux, que l'amour était donc bon, entre sexopartenaires !

Nos plans d'avenir s'étaient d'eux-mêmes, semble-t-il, mis au point, Larry était sans famille et électronicien confirmé. Sa place était donc toute trouvée au sein du service de contrôle. Il me demanda simplement, pour une raison que, me dit-il, il m'expliquerait plus tard, de garder secrète notre liaison jusqu'au jour où, ma mission achevée, nous pourrions quitter sa planète et nous marier officiellement sur Garth, la mienne, siège du Contrôle Central des activités galactiques.

Le soir du quatrième jour après notre rencontre, j'avais rendez-vous avec Larry dans le hall du mess des techniciens. Je me hâtai, ayant un léger retard, et trouvai pourtant la pièce vide. Des murmures confus et des bruits indéfinissables me parvinrent d'un ves-

tiaire situé à droite de l'entrée. Je pénétrai dans le petit couloir desservant ce local. Ce corridor était sombre, mais le vestiaire brillamment illuminé. Le spectacle que j'y aperçus me cloua au sol.

Deux hommes immobilisaient Larry aux épaules, tandis que deux autres le martelaient de coups de poing. Ayant l'impression de vivre un cauchemar, je vis le sang couler sur le beau visage de mon dieu personnel, les arcades sourcilières ouvertes, les yeux fermés, toute cette face aimée ravagée par les coups. De livides éclats de dents paraissaient entre les lèvres tuméfiées et fendues. D'informes membres de phrases murmurés sur un ton coléreux entre des souffles rauques accompagnaient chaque coup. Je saisis au passage :

— « Tiens, sale nègre ! »

— « Alors, comme ça, on couche avec les blanches ? »

J'étais impuissante à intervenir contre ces brutes, n'étant pas armée. Je courus, dévalant les couloirs, jusqu'au bureau du commandant Shaffee. Haletante, je pénétrai sans frapper. Il était présent et leva dans ma direction un regard courroucé en grommelant :

— « Qu'est-ce qui... ? »

Je lui coupai la parole.

— « Commandant, » fis-je d'une voix blanche, hachée par ma respiration entrecoupée, « quatre hommes sont en train d'assommer Larry Jensen dans le vestiaire des serveurs, au mess des techniciens. Il faut intervenir d'urgence. »

L'officier eut un sourire chargé d'un indicible mépris.

— « Vos petits agissements avec un nègre ont été découverts, je le constate, » laissa-t-il tomber d'un ton écrasant. « Je regrette. Les questions raciales ne sont pas de mon ressort. Au reste, aucun policier ne se mêle ici d'un viol perpétré par un noir. »

— « Quelle est cette histoire de nègre ? » demandai-je. « Et qui Larry peut-il bien avoir violé ? »

Il me fixa d'un air abasourdi. « Mais vous, bien sûr ! N'êtes-vous pas blanche et ne vous êtes-vous pas commise en sa compagnie ? »

— « Commandant, j'ignore le sens que vous donnez aux termes « nègre » et « viol ». Larry et moi devons nous marier dès la fin de mon séjour ici. Voulez-vous donner des ordres pour que l'on se porte immédiatement au secours de mon fiancé ? »

La figure de mon vis-à-vis se ferma. A ma stupéfaction et d'un ton officiel, il prononça ces mots incroyables :

— « Si vous pensiez vraiment épouser ce moricaud, vous devriez être enfermée. De toute façon, je regrette, il m'est absolument impossible d'intervenir. »

Avisant le ceinturon du commandant, supportant son étui à revolver et pendu au mur de droite à une patère, je m'emparai de l'ensemble, sortis l'arme et m'assurai en un clin d'œil qu'elle était chargée. Le major, se levant, contourna son bureau et marcha vers moi.

« Je vous donne l'ordre formel de me remettre cette arme. »

— « Commandant, je regrette de vous le dire : si vous faites un pas de plus, je vous brûle la cervelle. »

L'homme dut lire la détermination sur mon visage. Il se figea sur place. J'arrachai d'un coup sec le câble de la sonovidéo et, tâtonnant sans cesser de le viser, dégageai la clé de la serrure. Enfermant le commandant, je quittai la pièce et me remis, pistolet au poing, à courir dans les couloirs en direction du vestiaire tragique.

Lorsque j'arrivai, les agresseurs s'étaient enfuis et Larry était mort. Le spectacle de cette pauvre dépouille qui, quelques heures plus tôt, pressait sur mes seins sa belle tête brune était épouvantable. Je quittai la base comme une folle et me mis à errer dans la campagne.

A appuyer si fort ma tête sur le tronc de l'arbre que j'enlaçai, j'avais meurtri mon front. La stupeur douloureuse relâchait un peu l'étreinte dans laquelle elle me tenait depuis la découverte de mon amour lâchement martyrisé. Le froid et la détente nerveuse me faisaient maintenant claquer des dents. Le curieux et proche satellite unique de cette planète avait paru. Sa lueur métallique rendait encore plus piquante l'atmosphère environnante.

Je repris à pas lents le chemin de la base.

Le commandant devait avoir placé, pour guetter mon retour, des piquets de garde à toutes les entrées. Dès que je franchis le seuil, deux militaires me mirent la main à l'épaule et me conduisirent dans le bureau de Shaffee. A quoi bon résister ? Ma vie était finie maintenant ! Je me laissai conduire sans même protester.

Le major avait retrouvé toute sa superbe.

— « Je vous arrête, Contrôleur, » dit-il d'une voix clairon-

nante, « pour insubordination et tentative de meurtre sur la personne du commandant de cette base. Le Conseil Central n'a aucun pouvoir pour vous permettre d'échapper à notre juridiction. Le conseil de guerre se réunira demain pour vous juger. Je prononcerai moi-même le réquisitoire et demanderai une peine sévère. »

Il marqua une pause, me contemplant d'un œil lourd sous les paupières à demi fermées, puis ajouta : « Je dois vous avertir qu'à partir de cet instant où vous êtes officiellement accusée d'un crime, tout ce que vous pourrez dire est susceptible d'être retenu contre vous. Vous avez la faculté de consulter votre avocat. Il est nommé d'office. C'est le lieutenant Moro. Désirez-vous le voir ? »

— « Je désire protester contre l'assassinat, approuvé par vous, de mon fiancé Larry Jensen. J'ajoute, et retenez cela contre moi si vous le voulez : vous n'êtes vous-même qu'un vulgaire meurtrier ! »

Je crus la conversation terminée et que j'allais sans plus d'explication être menée en cellule. Le commandant ne bougeait toujours pas. Il continuait à me fixer. La colère et la perplexité se disputaient les traits épais de son visage. Finalement, il demanda:

— « Pourquoi diable avez-vous pris à cœur, au point d'attaquer le commandant de cette base, le lynchage d'un nègre avec lequel, je le concède, vous vous étiez sans aucun doute donné du bon temps, mais enfin... ? »

— « Je comprends maintenant, » répondis-je, « que l'intolérance règne sur votre monde et que la couleur de la peau crée chez vous des groupes séparés. Sachez que je méprise profondément de tels sentiments, barbares autant que stupides. Sachez également que, si le contrôle galactique a son siège sur ma planète natale, ce n'est pas un hasard. Il existe chez les humains des groupes au nombre d'une centaine de milliers, séparés non par la couleur de la peau mais par des signes cutanés différents situés sur le visage. Les enfants n'héritent jamais le signe de leurs parents. Nos coutumes veulent que nous épousions un individu seulement s'il est doté du signe semblable au nôtre. La probabilité est extrêmement réduite que nous le rencontrions sur Garth. C'est pourquoi nous voyageons dans la galaxie et remplissons la tâche de contrôleurs des activités humaines. Nous pouvons ainsi plus facilement rencontrer notre conjoint possible, appelé sexopartenaire. Il se trouve que Larry Jensen, tout « nègre » qu'il fût à vos yeux, possédait *mon* signe et que nous nous aimions. »

— « J'avais entendu parler de cette coutume ridicule relative

au mariage dans votre peuple, » répondit le commandant. « J'avais pris cela pour une plaisanterie. Je vous plains de trouver méprisable nos habitudes... » (il accéntua le mot) « raciales, alors que vous-mêmes vous soumettez à des règles aussi aberrantes. »

Bien entendu, il ignorait, comme chacun en dehors des membres de mon peuple et des très hauts dignitaires galactiques, l'impossibilité absolue où nous sommes de nous accoupler avec d'autres que ceux de notre signe. Je n'en parlai évidemment pas et, tournant les talons entre mes deux gardes du corps, je signifiai qu'à mon sens cet entretien avait assez duré.

J'étais prisonnière (on m'avait ramenée à mon appartement dont la porte avait été dotée d'une sentinelle) depuis quelques heures et je venais de m'endormir, bercée par mon désespoir, lorsque les quatre hommes se firent ouvrir la porte. Le grand rouquin frisé se présenta comme étant le lieutenant Moro, chargé de ma défense et par conséquent autorisé à me visiter. Je frémis en le reconnaissant. C'était un de ceux qui maintenaient Larry pendant que les autres le frappaient. Je l'avais clairement aperçu à ce moment-là. A n'en pas douter, ses trois compagnons étaient les complices du crime. Ils prièrent la sentinelle de se retirer et de refermer la porte. Le soldat eut à leur adresse un clin d'œil complice.

Je compris très vite où ils voulaient en venir. Sous les regards goguenards de leurs compagnons, deux d'entre eux saisirent, l'un mes jambes, l'autre mes bras, et me maintinrent immobilisée. Moro et le dernier sbire m'arrachèrent à tour de rôle mes vêtements. Puis ils me traînèrent jusqu'à mon lit. Moro s'approcha en débouclant sa ceinture.

— « Alors, salope, fille à négros, on aime ça, hein ? Eh bien, on va t'en donner, ma putain ! »

J'avais parfaitement conscience de l'inéluctabilité de mon sort une fois que j'aurais subi leur assaut. Mais à aucun moment je n'eus la tentation de les avertir. Au reste, ils n'eussent sans doute accordé à ma mise en garde aucune attention.

Je subis successivement le contact de chacun des quatre, sans jamais cesser de fixer dans les yeux mon tortionnaire du moment. Mon esprit semblait détaché de mon corps, brûlant d'un éclair bleu de haine pure. Je ne tentai même pas de freiner ou dissimuler la réponse que l'exultation physique fit donner par mon corps aux agissements très habiles du troisième. Le dernier d'entre eux venait à peine d'exhaler en un râle répugnant le signe de sa

satisfaction lorsque la porte s'ouvrit avec violence. Le major Shaffee entra dans la pièce.

— « Sortez, » hurla-t-il d'une voix curieusement haute.

Les quatre hommes, la tête basse, quittèrent la chambre. Le chef de la base allait les suivre sans me regarder lorsque je le retins.

— « Je désire vous entretenir un moment en particulier, major, » dis-je d'une voix égale.

Son regard se posa alors sur ma personne et ne la quitta plus.

La porte refermée, je me levai, nue, et lui fis face. A vingt-cinq ans, je suis très consciente de ma beauté. J'ai les jambes les plus longues, la poitrine la plus ferme et le ventre le plus plat de toute ma cité. J'étais d'ailleurs encore vierge il y a à peine quelques jours.

— « Couvrez-vous, » me dit Shaffee d'un ton rogue en montrant du doigt mon placard à vêtements ouvert. « Je déplore ce qui vient d'arriver, » ajouta-t-il d'un air gauche. Je sentis que je le troublais. Il ne pouvait visiblement pas détacher son regard de mon corps.

Au lieu de lui obéir, je marchai à sa rencontre, plaçai mes bras autour de son cou et me pressai contre lui. Je le sentis se raidir mais je vis son regard vaciller.

— « Allons, major, » fis-je, « je laisse tomber le masque. Oui, Larry était noir et cela m'amusait d'avoir une liaison avec lui. Oui, je me moque qu'il soit mort, mais j'ai aimé vous mener en bateau à son sujet. Je ne regrette pas du tout, moi, ce qui vient de se passer ici entre vos subordonnés et moi-même. J'ajouterai enfin... » (là, je lui coulai entre les cils un regard langoureux) « que je vous désire depuis le jour où je suis arrivée ici et vous ai vu pour la première fois. Vos grands airs m'ont confirmée dans ce désir. »

Voilà, général, ce que j'ai fait. Le major Shaffee n'a pas su résister à l'appel de ses sens. Il a cédé, me nommant sa délicieuse poupée et autres ridicules mignardises et signant ainsi son arrêt de mort. Il n'était évidemment plus question de mon procès !

Dans le moment qui suivit notre étreinte, toujours guidée comme de l'extérieur par l'implacable et clairvoyant incendie de ma rancune, je demandai au commandant une faveur. Je désirais qu'il convoquât en ma présence, dans son bureau, les quatre auteurs du récent viol. Il accepta, je ne sais par l'effet de quelle momentanée aliénation mentale.

— « Toi alors, » me dit-il, encore éperdu de mon récent abandon, « je n'ai jamais vu semblable énergumène. Surtout aussi charmant. Tu veux sans doute que je les sermonne sur la grave responsabilité encourue par eux à ton égard ? »

— « Vous verrez bien, » répondis-je simplement.

Et c'est ainsi que je me retrouvai en compagnie de mes cinq vermines dans le bureau du major. Je demandai à Shaffee de verrouiller la porte.

Alors je leur appris la vérité sur Garth. Sans rien dissimuler, je leur dis comment, lorsque voici de cela plus de cinq siècles il est apparu nécessaire de confier à une planète le soin de coordonner l'activité humaine et de centraliser pour cela les informations, Garth a été choisie. Je leur dis comment, lors de la colonisation de la planète, un micro-organisme, un tréponème, connu vulgairement et de façon inexacte sous le nom de « virus de Garth », avait contaminé la population. Je dis comment cet organisme vivait en symbiose dans le corps humain et provoquait, dans l'acte sexuel, la mort des deux partenaires lorsque ceux-ci ne portaient pas au visage un signe semblable, jamais le même de parents à enfants.

Au début, ils refusèrent de me croire et Shaffee dit qu'il connaissait maintenant mon goût pour le canular. Sans tenir compte de leur interruption, je continuai :

— « Le cycle de reproduction très complexe de ce symbiote est la cause du phénomène. Nos savants ont une parfaite connaissance du mécanisme de cet inconvénient qui tient à un détail cyclique, jusqu'alors non observé, du chromosome humain. Le remède est simple. Il suffit de s'accoupler uniquement avec quelqu'un de signe semblable. Le désir de procréer et aussi la jouissance sexuelle étant un impératif pour toute population, qui, mieux que les habitants de Garth et plus volontiers, pouvait se charger d'un travail d'inspection galactique ? »

A ce point de mon exposé, ils riaient franchement et Shaffee expliquait à quel point je pouvais avoir l'imagination fertile. Je continuai :

— « Ainsi, depuis cinq cents ans, nous sommes contrôleurs et inspecteurs centraux et découvrons nos sexopartenaires. Le secret absolu sur notre particularité est la seule condition mise à l'origine par le gouvernement de ma planète, et maintenue depuis, à l'exécution de ce service. Il importe de ne pas décourager nos

conjoints éventuels d'une union que la peur de notre symbiote, au demeurant inoffensif, pourrait éloigner de notre amour. »

J'espérai à partir de là que l'intensité de ma voix leur ferait comprendre que je ne plaisantais pas. Je guettai d'autre part sur les visages le premier symptôme du mal. J'achevai :

« Pour moi, je le sais, je vais mourir. Tout m'indiffère, hors la satisfaction que j'attends de contempler bientôt votre agonie. »

Je me tus et les regardai fixement tour à tour. Je vis l'amusement faire place sur leurs traits au doute, à la stupeur, enfin à la crainte. Alors, tout à coup, Moro se leva en portant les mains à sa tête et, le visage déformé par un rictus atroce, tournoyant sur lui-même, il poussa le premier hurlement. Les autres, encore incrédules, le regardaient se tordre sur le sol, se relever, se jeter de nouveau à terre, tous les muscles tétanisés, puis, tendu en forme d'arc, la tête touchant les talons, les lèvres et les joues racornies laissant apparaître les gencives sur les dents crochetées, hurler encore, hurler toujours.

Je vis ainsi mes cinq tortionnaires entrer tour à tour dans cette danse de damnés. Croyez-moi, général, la mort est pour la femme, d'après nos traditions, lente et indolore, mais il est juste d'apprendre à nos enfants mâles qu'ils risquent une mort atroce en ne suivant pas notre loi génétique.

Cette agonie dura deux heures. Les locaux de ces bases atomiques sont construits solidement. Les gardes alertés par le bruit ne parvinrent pas à enfoncer la porte. C'est moi qui ouvris lorsque tout fut fini. A la cent vingt-cinquième minute, je vis la masse rose et jaune qui tendait toujours plus l'abdomen du major Shaffee crever le péritoine et se répandre au-dehors. Le dernier cri s'éteignit alors. Les yeux parvenus hors des paupières et jaillis de la cavité orbitale cessèrent de s'agiter.

Je vais mourir, général, mais je puis mourir. Les hurlements des quatre auteurs du crime et ceux du major Shaffee qui le leur a permis vont rire en moi pour l'éternité.

Ce rapport possède, en marge, une inscription manuscrite de la main du général Grifith, président de la commission d'enquête :

A l'attention de Ron Sernlitz, mon vieil ami :

Votre petite Cloriane s'est éteinte doucement seize jours après ces funestes événements. Je souffre du fait que vous soyez arrivé trop tard pour l'assister. Je ne l'ai pas quittée. Jusqu'à la fin.

FREDERICK

BLAND

La quinzième bourrasque de mars

La science-fiction anglaise contemporaine raffole des cataclysmes, au point qu'on a pu dire que toutes les fins du monde possibles à la suite de catastrophes naturelles ont été abordées par elle. Fin du monde par la glaciation (The world in winter *de John Christopher,* The ice schooner *de Michael Moorcock*), *par l'inondation* (The drowned world *de J.G. Ballard,* The tide went out *de Charles Eric Maine*), *par la sécheresse* (The drought *de J.G. Ballard*) *et par la mort de la végétation* (The death of grass *de John Christopher*), *par les pluies* (After the rain *de John Bowen*) *et par les vents* (Stormwind *de J.G. Ballard*) *: la liste pourrait sans peine être complétée... C'est précisément à une fin du monde par les vents que nous fait assister Frederick Bland, dont la nationalité britannique, au vu d'un tel sujet, ne peut faire aucun doute !*

P. H.

TOUT commença pour John Drake quand il vit s'envoler ses tapis. Ils n'avaient aucune valeur : ce n'étaient que pièces et morceaux qu'il avait achetés au hasard des ventes publiques, et la plupart d'entre eux étaient effrangés parce qu'il avait négligé de les ourler.

Il n'y avait rien qu'il pût faire pour les empêcher de s'envoler. Il avait oublié de les lester avec des poids : c'était la cause de tout le drame. En tout cas, il avait déjà fort à faire pour retrouver son équilibre et éviter d'être projeté lui-même dans la rivière : le vent s'était brusquement levé alors qu'il était au bord de l'eau, occupé à vider des immondices dans la boîte à ordures installée à l'intention des navigants derrière les bureaux de la Sécurité Fluviale.

Ses oreilles avaient enregistré une sorte d'explosion au moment même où il ramenait sa poubelle de plastique rouge en traversant le terrain libre entre les bureaux et la cale sèche — où se trouvait la vedette dont la coque était à repeindre. Immédiatement après, la bourrasque de vent déferla sur lui et, du coin de l'œil, il perçut un mouvement rougeâtre sur sa gauche, du côté de son bateau : c'était la première de ses carpettes qui s'envolait sur l'eau ! Au total, six tapis agrémentaient le plancher de son salon, se juxtaposant très exactement, comme dans un puzzle de grandes dimensions.

Il lui fallut un certain temps pour que son cerveau transmette à ses jambes l'ordre de courir et de sauver du désastre les cinq autres éléments du puzzle avant qu'ils soient emportés par-dessus bord. La seconde bourrasque survint avant l'exécution de l'ordre. Et John eut instantanément de tels soucis qu'il fut incapable de penser à autre chose. Cette fois, c'était une sérieuse rafale — non plus le petit exercice de mise en train qui l'avait précédée. Elle lui arracha la poubelle vide qu'il avait sous le bras et emporta en même temps les cinq autres tapis, qu'il avait laissé sécher sur le pont de son bateau. Et elle faillit emporter John lui-même !

Sous la pression du vent, John dut reculer de quelques pas en arrière ; il fut aussi légèrement déporté vers la gauche. En arrière et vers la gauche : cela signifiait en fait une chute de dix pieds au fond de la cale sèche — la marée était basse et la cale n'avait pas conservé d'eau pour amortir le choc... elle n'offrait pour l'accueillir que d'énormes barrots de chêne quadrillant le fond cimenté. John n'eut pas le loisir de s'intéresser au décor, ni même de se demander s'il y avait encore un bateau dans

la cale. Il n'eut que le temps d'hésiter entre deux menaces : se voir les reins brisés sur un barrot de chêne ou la poitrine transpercée par une quelconque ferraille sur le pont dudit bateau. De fait, le débat en question ne l'occupa qu'une fraction de seconde : en même temps il se demanda si les filins d'amarrage de son propre bateau allaient tenir le coup.

En fin de compte, il eut le loisir de concentrer toute son attention sur la question essentielle de la résistance de ses filins ; le vent le cloua contre un des gros pieux de bois plantés le long de la cale. Il avait baissé la tête pour protéger son visage du vent : elle heurta violemment le pieu et résonna douloureusement. Il dut fermer les yeux. Le choc était pénible, sans doute, mais ç'aurait pu être pire : John avait remarqué au passage la proximité d'un peuplier (c'était même le plus grand arbre qu'on pût voir sur cette rive de la Tamise) et s'était souvenu que les gros peupliers sont dangereux entre tous — n'en fait-on pas des cercueils ?

Si la première bourrasque de mars qui venait de le secouer l'avait obligé à fermer les yeux, ses oreilles étaient restées ouvertes. John avait parfois joué avec ces mots, dont les prolongements le ravissaient : « un grondement furieux », mais il déchantait, maintenant qu'il en faisait l'expérience.

Puis, d'un seul coup, aussi brusquement qu'elle s'était manifestée, la bourrasque s'apaisa. John, soudain libéré de la force qui l'appliquait contre le pieu, glissa jusqu'à terre. Ahuri, il ressentit une grande faiblesse et une immédiate envie de s'assoupir. Les amarres avaient-elles tenu ? L'angoisse le tint éveillé et l'incita à ouvrir les yeux.

Il hésitait à regarder par-dessus son épaule en direction de son bateau. Pourtant, tournant la tête, il se rendit compte que tous les autres étaient restés à leur place ; leur alignement était quelque peu rompu, mais tous étaient là. Il tourna encore un peu plus la tête : oui, tous, même l'*Aotearoa* ! Cette appellation maorie, importée en droite ligne de Nouvelle-Zélande, avait été donnée au bateau de John par son premier propriétaire, celui qui avait transformé ce canot de sauvetage en une demeure flottante extrêmement confortable...

De toute façon, il était préférable d'examiner les choses de près. Il s'élança le long des passerelles, sauta d'un ponton à un autre...

— « J'ai bien cru que nous allions faire un petit voyage gra-

tuit jusqu'à la Tour de Londres, » cria Mr Macdonald, propriétaire du *Valencia*, au moment où John passait en courant près de lui. John fit mine de ne rien entendre et poursuivit son chemin : quand on commençait à discuter le coup avec Mr Macdonald, on ne pouvait plus s'en sortir.

En suivant les pontons, il remarqua au passage les dégâts causés par la bourrasque, assez peu importants d'ailleurs si l'on songeait à sa brusquerie et à sa violence. La bâche du *Dorinda* avait été arrachée. Sur le *Patricia*, ex-péniche de débarquement reconvertie à la fin de la guerre, les vitres de deux fenêtres avaient été brisées.

John était obligé de franchir le *Reine Christine* et le *Dorinda* pour atteindre son bateau. Un des filins qui amarrait le *Reine Christine* au ponton avait lâché. « Si le second avait cédé, j'étais bon, moi aussi, avec les deux autres, » pensa-t-il. Il vérifia la solidité du seul filin qui retenait les trois embarcations : elle lui parut suffisante. Il décida donc d'aller jeter un coup d'œil sur son bateau avant de se préoccuper de réparer le filin brisé. Le *Reine Christine* et le *Dorinda* n'étaient que des embarcations de plaisance : on ne voyait apparaître leur propriétaire que le dimanche.

Les filins de l'*Aotearoa* ne portaient aucune trace de fatigue et le bateau lui-même ne semblait pas avoir souffert de la bourrasque. Dans une certaine mesure, il était protégé par les embarcations mouillées en amont.

John descendit dans la cale. Pas de débris de vaisselle. Tout semblait en ordre, sauf, bien entendu, le plancher du salon, qui faisait extrêmement nu... John remonta sur le pont et regarda pensivement vers l'aval. Pas trace de ses tapis. Allait-il emprunter un canot et se lancer à leur poursuite ? Il repoussa immédiatement cette idée. Ses tapis devaient être quelque part dans l'eau, à moins qu'ils n'aient volé jusqu'à l'île, dont la présence au milieu du fleuve créait un courant qui relevait le niveau de l'aire de mouillage. D'ailleurs, si les tapis étaient dans l'eau, il n'était pas prouvé qu'ils soient encore à la surface.

Beth lui trouverait bien d'autres tapis. Elle avait une grande famille, une collection d'oncles et tantes qui habitaient tous de vieilles maisons, avec de vastes greniers pleins de vieux tapis et de tas d'autres choses. John avait voulu astiquer son salon : il avait battu ses tapis et les avait mis dehors pour les aérer en prévision de la visite que Beth lui faisait tous les dimanches matin. Ainsi auraient-ils eu le temps de se promener ensemble le long

de la Tamise avant de rentrer chez elle, où elle préparerait comme chaque semaine le souper dominical pour trois : son père et eux deux. Si par malheur Beth jugeait le bateau sale ou en désordre, elle se mettait à l'astiquer sans rien vouloir entendre des protestations de John, qui l'invitait à tout laisser tomber. Or John considérait que Beth travaillait suffisamment dans ce magasin de confections pour dames, et qu'en outre elle tenait le ménage de son père : il s'arrangeait donc pour que tout soit impeccable dès le samedi soir pour que Beth n'ait pas à s'y mettre le lendemain.

John passa à nouveau sur le *Reine Christine* : il noua les deux bouts du filin arraché par la bourrasque. Il vérifia les amarres du *Dorinda*, revint encore examiner les cordages retenant son propre bateau, puis redescendit pour faire la sieste jusqu'à la fin de l'après-midi.

Il s'éveilla en sursaut et regarda sa montre : cinq heures et demie. Il n'avait plus que dix minutes pour se préparer et se mettre en route pour la gare, où il devait retrouver Beth dans une heure : tous les samedis soir, ils allaient tous deux au spectacle, quelque part dans le West End.

Ce samedi-là était, en outre, une sorte d'anniversaire. Deux ans plus tôt, John et Beth avaient lié connaissance dans une réunion dansante. Pour le premier spectacle auquel elle avait été invitée, Beth avait fixé son choix sur une opérette américaine. Ce spectacle leur avait beaucoup plu : comme il était toujours à l'affiche, ils y retournaient pour la troisième fois. La première occasion d'y retourner avait été, bien entendu, le premier anniversaire — le dernier samedi de mars de l'année précédente.

La première fois, John avait offert sa place à Beth, puisque c'était leur première sortie en tête à tête : et il avait pris des fauteuils d'orchestre. Il ne renouvellerait pas cette folie : des troisièmes galeries — cinq fois moins cher — seraient bien suffisantes. Mais, auparavant, ils dîneraient à Soho dans un petit restaurant qu'ils avaient découvert et où ils se considéraient comme chez eux.

John sortit son complet de la penderie et examina sa chemise blanche qui était restée posée sur la chaise où il l'avait posée le mercredi précédent. Il l'avait laissée là, sans la faire laver, en pensant qu'il la remettrait ce soir. Réflexion faite, il se dit que le col n'en était pas suffisamment propre : il alla en prendre une autre dans son placard.

Ensuite, il entreprit de brosser ses chaussures. D'habitude, il

gardait cette opération pour la fin, ce qui l'obligeait à se relaver les mains. Pour une fois, il fit un plan méthodique : il cira ses chaussures, se lava, se rasa, puis revêtit son linge propre — ce qui constituait une suite logique d'opérations... Quelques minutes avant six heures, il était prêt, son imperméable sur le dos. Il pouvait descendre à terre.

Un instant il eut l'idée de mettre la radio pour prendre le bulletin d'informations : mais il la chassa aussitôt, se disant qu'il risquait d'y prendre intérêt et de se trouver ensuite dans l'obligation de se rendre à la gare au pas de course. La soirée était douce et il avait bien l'intention de goûter tranquillement le plaisir de la promenade le long du chemin de halage, puis dans les allées du jardin public.

En traversant le *Reine Christine*, il aperçut Ted Ingham, qui vivait sur le *Patricia*, cette péniche de débarquement transformée dont deux fenêtres avaient été brisées par la bourrasque. Ted habitait seul à bord depuis que ses parents avaient ouvert une pension de famille sur la côte. « Tiens ! Je venais justement vous voir, » fit Ted.

— « Ce n'est pas le moment, mon petit. Je vais à la gare : j'ai rendez-vous avec Beth. »

Bien qu'ils aient le même âge, vingt-trois ans, il semblait tout à fait normal à John d'appeler Ted « mon petit ». John avait un visage assez dur, alors que la seule description que l'on pût donner du charmant Ted à la chevelure blonde, c'est qu'il avait l'air d'un bébé. De fait, à tous égards, John avait dix ans de plus que Ted, sauf pour l'état civil.

« Je me serais préoccupé de fermer vos fenêtres si j'avais senti une menace de pluie... Vos appareils ont-ils enregistré cette bourrasque ? » Ted était assistant météorologiste et travaillait à l'observatoire situé dans le parc, de l'autre côté de la Tamise.

— « Bien entendu. C'est d'ailleurs de cela que je veux vous parler. »

— « Je n'ai pas le temps, mon vieux. Je suis navré. »

— « Mais il faut absolument que j'en parle à quelqu'un, et vous... » La voix de Ted hésitait.

John sauta sur le ponton. « Je n'ai que cinq minutes à vous accorder. Si vous pouvez résumer votre affaire en cinq minutes, je vous prête l'oreille... Mais pas plus longtemps ! »

— « Je ne sais pas si je pourrai... »

— « Pas une minute de plus. Vous savez ce que c'est. Je ne

peux pas faire attendre Beth à la gare, après une journée de travail dans cette boutique, alors que j'ai fait la sieste tout l'après-midi. Montons à bord du *Patricia* : nous allons balayer le verre brisé et pendant ce temps-là vous me raconterez votre histoire. »

Ted se rendit compte qu'il faudrait bien se suffire de ce compromis : il commença donc son récit sans attendre davantage. « Quand la bourrasque passa la première fois cet après-midi, j'étais seul de garde. Mon chef va assister au match de football tous les samedis après-midi. Il est censé être en permanence à son poste, mais... Quoi qu'il en soit, dès la fin de la bourrasque, je me suis précipité sur l'anémographe... »

— « C'est l'appareil qui enregistre la vitesse du vent ? »

— « Exactement : ce n'est pas le terme technique, mais... »

— « Peu m'importe le langage des spécialistes... »

— « L'anémographe — je vous l'ai déjà expliqué — enregistre une mesure à la minute, comme la plupart de nos instruments. Si le vent est régulier, ou s'il est nul, nous obtenons ainsi une ligne droite horizontale : mais si le vent souffle par rafales, nous enregistrons de fortes variations. Il n'y a pas eu un souffle de vent de toute la journée, à l'exception de cette rafale à 14 h 30. De sorte que notre graphique fait apparaître une ligne absolument droite, sauf un enregistrement proche de la division 60 et un autre près de la division 70, ces deux pointes se situant à l'heure de la bourrasque. »

— « Ça m'a paru durer plus de deux minutes ! »

— « En réalité, cela a dû durer moins de deux minutes. J'ai examiné les autres instruments et j'ai également remarqué, sur l'enregistreur de pression barométrique, deux notations anormales, très inférieures à la moyenne de la journée. C'est sans aucun doute en relation avec le coup de vent. »

— « Parfait... Mais je ne vois pas ce qui vous tracasse. » John esquissa un mouvement vers la sortie.

— « Je n'ai pas fini, John ! Mes soucis ont commencé quand je me suis mis à classer mes graphiques. Sachez que nous plaçons tous les graphiques de la journée dans un dossier que nous gardons sous la main pendant un jour ou deux. Par la suite, l'un de nous est chargé de trier les graphiques et les regrouper par catégorie : tous les graphiques de vent pour mars, tous ceux concernant l'ensoleillement, tous les graphiques relatifs aux chutes de pluie, etc. Avant de partir pour son match de football, le chef me donna tous les graphiques de la semaine dernière jusqu'à mardi,

avec mission de les trier et de les classer dans les dossiers mensuels. C'est ainsi que je me rendis compte de ce qui se passait : la répétition de ces bourrasques est inquiétante... » Ted se tut. Il avait un air tragique : la réaction de John ne se fit pas attendre.

— « Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'avez-vous découvert ? »

— « Ces bourrasques vont se renouveler, John. Celle de cet après-midi était la cinquième de ce mois. Mes calculs m'ont prouvé qu'il y en aura quinze en tout. »

— « Fort bien. Vous estimez donc que vous avez accompli une grande découverte et vous déclarez d'une façon solennelle que le vent va continuer à souffler. Je ne vois pas... »

— « Mais si mes calculs sont justes, John, demain, ce sera pire... »

— « Ted, il faut vous dépêcher : je ne vous accorde plus que deux minutes ! »

— « Eh bien, voilà. Le dossier de mardi était au sommet de la pile ; et le graphique des vents était au début du dossier. Or on trouve sur ce graphique, à 8 h 05 du matin, deux indications de bourrasque et, sur le graphique des pressions, deux indications correspondantes... »

— « Ce qui signifie que mardi il y a déjà eu un coup de vent bref et violent : mais je ne comprends toujours pas... »

— « J'ai examiné les autres dossiers quotidiens au fur et à mesure du tri. Il y eut un autre coup de vent le mercredi à deux heures et demie de l'après-midi. Et encore un autre à 4 h 20 hier matin. »

— « Rien d'autre ? » demanda John, prenant son mal en patience.

— « Mais si... La première bourrasque observée en mars se produisit le samedi 4, à 5 h 30 du matin. Vous vous souvenez : la nuit où vos fusibles ont sauté. » Ted avait sorti de sa poche une feuille de papier où il avait noté des dates et des heures.

— « Je me souviens parfaitement qu'il y a trois semaines mes fusibles ont sauté. Mais j'ignore absolument si l'incident s'est produit à 5 h 30 du matin. J'ai l'impression que vous arrangez tant soit peu les faits pour qu'ils cadrent avec votre théorie ! »

— « Mais ce n'est pas une théorie ! Ce ne sont que des constatations indiscutables... C'est pourquoi vous me voyez épouvanté.

Des constatations indiscutables... » Il sortit une autre feuille de sa poche intérieure. « Tous les chiffres, je les ai inscrits là... »

— « Pure coïncidence. Rien d'autre. Vous êtes en train d'essayer... Après tout, il est assez normal que le vent soit fort à cette époque de l'année. »

— « Oui, d'accord. Mais ce qui n'est pas normal, ce sont ces bourrasques très violentes qui se lèvent selon une progression régulière, chaque intervalle entre deux coups de vent représentant exactement la moitié de l'intervalle précédent. Si l'on divise ainsi par deux, indéfiniment... » Ted était extrêmement nerveux, tandis que John conservait son calme coutumier — aussi placide qu'un fumeur de pipe figurant sur la publicité d'une nouvelle marque de tabac.

— « Mais si l'on continue à diviser par deux, Ted, on arrive à... »

— « Après-demain matin, à 0 h 36, soufflera la quinzième bourrasque. A partir de cet instant, le vent devrait continuer à souffler sans interruption... »

— « Temps moyen de Greenwich, bien entendu... »

— « Je ne plaisante pas, John. Je parle très sérieusement. Mes heures s'entendent : heure d'été en Grande-Bretagne. »

— « Qu'est-ce que ce papier que vous tenez à la main ? Il m'aidera peut-être à comprendre. Je comprends toujours mieux quand c'est écrit. »

— « Regardez d'abord cela... Voilà comment j'ai découvert la chose. J'ai calculé le temps vrai entre les bourrasques successives. Je l'ai d'abord fait à cinq minutes près. Puis j'ai converti les jours et les heures en minutes. Tout de suite j'avais vu que les intervalles se réduisaient de moitié : je pris donc une autre feuille de papier et j'y traçai trois colonnes. Dans la première colonne, en partant du bas, j'inscrivis 2, 4, 8, 16, etc. Dans la seconde colonne, je convertis en heures et en jours les chiffres de la première colonne exprimant des minutes. Enfin, dans la troisième colonne j'inscrivis l'horaire correspondant en prenant comme origine aujourd'hui 14 h 30 et en prolongeant mes calculs aussi bien vers le passé que vers l'avenir. Et voilà le résultat... » Ted tendit à John son tableau calligraphié. « Et ça colle, mon vieux ! Ça colle parfaitement avec les notations déjà enregistrées ! »

John se rendit compte qu'il serait en retard à son rendez-vous à la gare. Tant pis : Beth l'attendrait. « Donc, à supposer que

vous ayez raison, la prochaine bourrasque se produirait demain matin de bonne heure ? Les gens vont être réveillés en fanfare ! Pour un dimanche, ils seront furieux ! »

— « Je suis dans le vrai, John. Je suis sûr d'avoir raison... »

— « Vous n'avez pas fait remonter vos calculs jusqu'en février ? »

— « Les dossiers de février sont sous clé... D'ailleurs je ne les ai pas cherchés. Je veux dire, si... »

— « Je vous comprends, mon petit. Qu'est-ce qu'en a dit votre chef ? Tout d'abord, était-il revenu de son match de football quand vous êtes parti ? »

— « Oui, il était là. Il m'a raconté tout le match... » Puis Ted se souvint de la question posée par John. « Moi, je n'ai rien dit. Je ne l'ai pas prévenu. »

— « Vous ne l'avez pas prévenu ? Mais... »

— « C'est cela que je voulais vous dire, John... »

— « Eh bien, je crois que ça n'a aucune importance. »

Ted respira. « Vraiment ? Vous en êtes sûr ? »

— « Je pense que ça n'a aucune importance. » Le ton de John était formel. « Bien d'autres types, dans d'autres observatoires, seront arrivés à la même conclusion. Alors... Ted, si vous avez raison, ça aboutit à quoi ? Un vent permanent, s'il s'installe, aurait quelles conséquences ? Vos bouquins, qu'en disent-ils ? »

— « Pas grand-chose. Mais quelqu'un qui aurait séjourné sur le continent antarctique pourrait vous l'expliquer. Ça, je le sais. Et je sais aussi que nos régions, nos villes en particulier, ne sont ni prévues ni équipées pour subir des vents d'une telle violence. »

— « Surtout pas le genre d'habitation où nous vivons, l'un comme l'autre ! En fin de compte, ce serait l'écroulement général ? »

— « Eh, oui... J'en ai grand-peur... » fit Ted, profondément abattu.

— « Avez-vous réfléchi à ce que vous alliez faire ? » En prononçant ces mots, l'imagination de John prenait les devants : instantanément, il décida de sa conduite. Et sa décision fut celle-ci : il passerait la nuit au domicile de Beth. Inutile de faire d'autres projets avant de savoir si la sixième bourrasque soufflerait réellement le lendemain matin. Il aurait tout le temps de faire des plans après cette bourrasque : jusque-là, il n'était pas absolument

sûr qu'il y ait quelque chose à prévoir. Parvenu à cette conclusion péremptoire, John élimina provisoirement cette préoccupation.

— « Non, » fit Ted. « Je ne sais vraiment pas ce que je vais faire. » Ce qui signifiait en clair : donnez-moi donc votre avis.

— « A votre place, j'irais à Brighton passer le week-end. Vous êtes en congé demain, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondit Ted. Il était soulagé. C'était exactement ce qu'il désirait : rejoindre sa famille.

— « Vos parents auront besoin de vous demain, si quelque chose se passe. Puis-je conserver votre tableau ? » John présenta à Ted le papier couvert de calculs. « Vous aurez vite fait d'en établir un autre, puisque vous avez tout en tête. Et maintenant, excusez-moi : je devrais être déjà arrivé à la gare ! Ted, mon vieux, vous savez que Beth ressemble plutôt à une furie quand je la fais attendre ! »

— « Ne croyez-vous pas que je devrais prévenir... »

— « Qui ? Qui, croyez-vous, accorderait le moindre crédit à ce que pourrait raconter un assistant-météorologiste ? Moi-même, je ne vous croirai qu'à partir de demain matin... » Il jeta un coup d'œil sur le tableau. « ... Qu'à partir de demain matin, 7 h 34... Ne vous faites donc pas de mauvais sang, Ted. Ou bien c'est vrai, et les gens compétents sont parfaitement au courant. Ou bien ce n'est pas vrai, et alors... De toute façon, c'est inutile d'inquiéter les gens, n'est-ce pas ? A votre place, je jetterais quelques affaires dans une valise et j'irais prendre mon train pour Brighton pour rejoindre mes vieux parents. Mettez votre père dans la confidence, si vous voulez : mais ne répandez pas la nouvelle. Si vous étiez capable d'être prêt en cinq minutes, je vous attendrais : nous irions ensemble à la gare. » John fit cette proposition, parce que l'idée lui était venue de retourner lui-même à l'*Aotearoa* pour se munir lui aussi d'une petite valise. « Je peux vous indiquer un petit restaurant, Buckingham Palace Road, tout près de Victoria Station, où vous dînerez correctement pour 5 shillings 6 pence, en commençant par des spaghetti à la bolognaise... Ne restez pas ici cette nuit : partez dès que possible... Dans cinq minutes, je viens frapper à celle de vos vitres qui est encore intacte. Si vous êtes prêt, nous irons à la gare ensemble. Sinon... »

John savait d'avance que Ted ne serait pas prêt. Il lui faudrait plus d'une demi-heure pour choisir ce qu'il mettrait dans sa vali-

se, puis un bon quart d'heure pour décider s'il dînerait ou non avant de prendre le train.

Par contre, John savait déjà ce qu'il emporterait : un pyjama, un vieux pantalon de flanelle grise, trois chandails, du linge de rechange, trois paires de chaussettes, sa brosse à dents, son tube de pâte dentifrice, son rasoir électrique, une trousse de secours d'urgence, une lampe électrique de poche, son appareil de photo et sa collection de diapositives, avec la visionneuse à pile. Cette collection était son plus précieux trésor : elle figurait en tête de la liste des objets à sauver au cas où par malheur l'*Aotearoa* viendrait à sombrer.

Le seul objet à propos duquel John eut une hésitation fut le rasoir électrique. Si la bourrasque se produisait, le courant serait coupé. Jusqu'alors son esprit avait refusé d'admettre que le lendemain pouvait être son dernier jour. Mais, en considérant son rasoir, cette pensée revint le hanter. Pour parer à toute éventualité, il décida donc qu'il se réveillerait tôt le lendemain et qu'il se raserait avant l'heure prévue pour la sixième bourrasque.

Il frappa au carreau du *Patricia* en passant. Ted lui fit signe qu'il n'était pas prêt ; il lui souhaita bonne chance et s'éloigna du mouillage, mais, lorsqu'il fut à quelque distance sur le chemin de halage, il se retourna pour lancer un dernier regard en direction de l'*Aotearoa*. Puis il se hâta vers la gare. Il savait que Beth, après lui avoir assené quelques remarques acerbes, lui infligerait le régime du silence, qui se prolongerait jusqu'à l'instant précis où ils seraient assis l'un en face de l'autre à la table du restaurant.

John se leva une heure avant le moment prévu pour la sixième bourrasque. Il avait passé la nuit sur un divan, dans l'arrière-cuisine. Le père de Beth était épicier. Le rez-de-chaussée de la petite maison était occupé par la boutique, la cuisine et cette arrière-cuisine, les chambres se trouvant au premier étage. John avait prévenu qu'il les réveillerait de bonne heure le lendemain ; mais, comme il ne leur avait pas expliqué pourquoi, ils n'y avaient pas pris garde.

Il avait bien dormi. Ted, sous le toit de la pension de famille de ses parents, ne pouvait en dire autant. Le premier soin de John, avant même de s'habiller, fut de faire du thé. Bonne tactique : c'était la meilleure manière de s'assurer du réveil de Beth

et de son père. Pour plus de sûreté encore, et pour faciliter les choses, il versa dans la tasse du bonhomme une bonne rasade de rhum, d'une bouteille qu'il dénicha dans le buffet de la cuisine. Quand Beth était enfant, son père appelait le rhum « le médicament pour la toux qui le rendait capable d'affronter une journée d'hiver » : mais cet euphémisme ne trompait plus personne et Beth savait bien qu'il y avait en permanence une bouteille de rhum à sa place attitrée, au fond du buffet. Après leur avoir servi le thé, John se lava dans l'arrière-cuisine, enfila son vieux pantalon de flanelle grise et deux des chandails dont il s'était muni.

Beth, après avoir bu son thé, réagit comme prévu : elle était de celles qui, une fois éveillées, ne traînent pas au lit. Le ciel était couvert, la matinée était triste ; mais en moins d'un quart d'heure Beth était déjà à la cuisine, en train de faire frire les œufs et le bacon. Elle fit remarquer : « Il est si tôt qu'à dix heures du matin nous serons de nouveau affamés. » Une fois restauré, John entreprit de se raser ; et à 7 h 25, en dépit des protestations de Beth, il coupa le courant au compteur.

Le vieil homme était resté au lit. A vrai dire, il n'était pas tellement vieux, mais John s'était habitué à le considérer comme tel. Il était de petite taille — pas beaucoup plus de 1 m 52, et très maigre. John disait en plaisantant qu'ils étaient si menus l'un et l'autre qu'il pourrait prendre Beth sous le bras droit et son père sous le bras gauche pour aller se promener. Il en eut presque l'occasion cette fois-ci, lorsqu'il décida à 7 h 30 de descendre le bonhomme à la cave — cette cave étant normalement utilisée pour entreposer les denrées, avant de les mettre en vente à l'épicerie.

John n'avait toujours pas révélé à Beth le motif de ses agissements bizarres — bizarres car John n'était pas de ceux qui se lèvent tôt. Il se contentait de répéter, d'une façon qui avait pour effet de la mettre en fureur : « Vous allez bien voir... » Lorsqu'il déclara qu'il était grand-temps que son père se lève, Beth le suivit au premier étage.

— « Ecoutez, John ! Laissez-le tranquille ! Qu'avez-vous donc en tête ? C'est le seul matin où il puisse se reposer ! En semaine, il doit ouvrir la boutique à huit heures et demie. Ce n'est pas parce que vous êtes vous-même debout, tout feu tout flamme, qu'il faut secouer ce pauvre homme... »

— « Ce matin, exceptionnellement, il le faut ! » John sortit de

la cuisine et monta l'escalier, lui jetant par-dessus son épaule : « Et vous, mettez votre manteau ! »

Beth n'en tint aucun compte et monta derrière lui. « J'en ai assez de vos manières ! J'en ai assez ! Ecoutez-moi, John Drake ! » Ses protestations n'empêchèrent pas ledit John de saisir dans une seule brassée le bonhomme, ses draps et ses couvertures. Le vieux, maintenant bien réveillé, regardait la scène avec ses petits yeux bleus perçants, apparaissant juste au niveau des couvertures. « Ça suffit, John Drake ! Arrêtez ! La plaisanterie a assez duré ! Surtout pour un dimanche matin ! Jamais je ne... » Elle ne put achever : John Drake, ayant soulevé son père, descendait l'escalier. Beth ne put que le suivre, se demandant si elle n'allait pas appeler les voisins à l'aide.

En franchissant la porte située en haut des marches de l'escalier de la cave, John décrocha de sa main libre une brassée de vieux vêtements suspendus à une patère derrière le battant. Quand il eut déposé le bonhomme sur une caisse contenant des conserves de haricots au lard en demi-boîtes, il lança un vieil imperméable à Beth, qui l'avait suivi en se demandant comment les choses allaient finir.

— « Mettez ce manteau. Ça ne va durer que cinq minutes, mais il ne fait pas chaud ici. »

Le bonhomme arrangea les couvertures autour de lui : il semblait résigné à attendre. Beth se tourna vers lui : « Père, pourquoi ne lui demandez-vous pas des explications ? »

— « Chut ! Ecoutez ! » fit John, qui avait consulté sa montre. Il était 7 h 34.

Rien. Trente secondes s'écoulèrent, John épiant chacune d'elles sur le cadran de sa montre. Toujours rien.

« Je ne comprends pas, » fit-il. « Ted m'avait pourtant convaincu. »

Quant à Beth, elle avait pris sa voix pointue pour demander : « Qu'est-ce que vous attendiez donc ? Que le toit nous tombe sur la tête ? »

John répondit simplement : « Oui. » Ce qui eut pour effet, une fois encore, de lui clore le bec. Et John continuait à fixer le cadran de sa montre avec la fixité d'un serpent prêt à se jeter sur sa proie. C'est alors que le vacarme commença ; et John se souvint qu'il n'avait pas pris la radio depuis vingt-quatre heures. Sa montre avançait d'une minute. Il n'avait jamais voulu la faire

régler — cette légère avance lui permettant de ne pas manquer ses trains.

Ils éprouvèrent une sorte de déclenchement au niveau du tympan et reconnurent les premiers hurlements de la bourrasque. Ils avaient l'impression que leurs oreilles étaient bouchées par du coton, et malgré cela ils perçurent un éclatement et un fracas de verre brisé. « Ça y est : c'est la vitrine de la boutique. Je suis sûr que c'est ma vitrine ! » Ce furent les premiers mots que prononça le bonhomme ce matin-là : mais Beth et John ne les entendirent pas. Ils n'essayaient même pas de parler, sachant que leur voix ne pouvait dominer la sarabande.

Dans cette cave, ils se sentaient en sécurité. Au rez-de-chaussée, une pile de boîtes s'effondra : ils devinaient, plutôt qu'ils n'entendaient vraiment, les coups sourds, les *boum* au-dessus de leur tête. Leur ouïe avait été meurtrie, mais ils n'avaient subi aucun autre dommage corporel. Après que le vent se fut apaisé de lui-même, ils demeurèrent tous les trois assis à leur place, silencieux, un peu éberlués, attendant que leurs oreilles se débouchent. Une fois, une seule fois auparavant, John avait éprouvé cette même sensation et, en attendant que son ouïe redevienne normale, il s'efforçait de se rappeler quand et où.

Il pensa aux jets qui passaient à faible altitude au-dessus de l'*Aotearoa* en allant atterrir au London Airport. Il pensa à un avion pris dans une poche d'air. Il pensa au métro, sur Piccadilly Line, au moment où il surgit à l'air libre, à proximité de Barons Court. Rien de cela n'était exactement semblable à cet assourdissement prolongé qui paralysait son sens auditif à la suite du vacarme initial.

« Rock around the clock » : ce rythme se mit soudain à danser dans sa tête. Alors il se souvint. Quatre ans plus tôt, il avait fait un voyage en Australie, où ses parents avaient émigré dès la fin de la guerre. Le rock and roll commençait alors sa carrière frénétique. John avait assisté à un concert donné par Bill Haley et ses Comets au Boxing Studium de Sydney. Après quoi, il s'était promené dans les terrains vagues, du côté du port, pour profiter du bel après-midi ensoleillé. Il avait encore dans les oreilles cette sensation d'assourdissement, due au hurlement de douze mille teenagers australiens. Mais cette fois-ci c'était le vent.

Aussi ponctuel que le plus ponctuel des express des British Railways, la sixième bourrasque s'était levée à 7 h 34, ce dimanche 27 mars. Elle arracha les toits des maisons, des églises, des écoles.

Elle déracina les arbres. Elle dévasta les piles de journaux soigneusement édifiées aux portes des marchands et éparpilla les nouvelles aux quatre coins des villes sans l'assistance des colporteurs habituels. Un cargo qui entrait à ce moment-là dans le port de Londres fut projeté contre Tower Bridge avec une telle violence que l'un des demi-tabliers du pont fut définitivement mis hors d'usage.

A 1 h 34 du matin à New York — ce qui correspond à 7 h 34 à Londres, heure d'été — le vent abattit le mât de télévision et une partie de son embase au sommet de l'Empire State Building. Et à Washington il fit l'effet de trois cents George Washington dans les cerisiers plantés le long du Potomac.

Trois minutes plus tard, le département de la Défense, ayant attendu confirmation des prévisions des calculateurs électroniques des services de la Météorologie fédérale, publièrent un communiqué selon lequel un exercice de défense anti-aérienne et anti-atomique aurait lieu ce même jour, de 9 h 45 à 19 h — heure standard pour la zone est, ajustée pour la zone centrale, celle des Montagnes Rocheuses et celle de la zone du Pacifique. Ce communiqué fut également diffusé à toutes les bases militaires U.S. à travers le monde, à toutes les ambassades U.S., à tous les consulats, à toutes les missions d'assistance économique, partout où pouvaient se trouver des fonctionnaires militaires ou civils des Etats-Unis.

A 16 h 24 à Sydney — correspondant à 7 h 34 à Londres — la bourrasque provoqua la plus grande lame de fond qui ait jamais balayé Bondi Beach : les foules denses qui y prenaient un bain de soleil en cet après-midi dominical furent durement éprouvées. Le Harbour Bridge tint le coup : il devait encore rester en place pendant seize heures — c'est-à-dire jusqu'à la dixième bourrasque.

— « Si l'on se fie à cet horaire, la prochaine bourrasque doit souffler à 16 h 06 cet après-midi. » John se bornait à répéter mot pour mot ce que Ted lui avait enseigné la veille avant qu'il prenne son train.

— « Que faisons-nous, papa ? » demanda Beth.

— « Je sais ce que je vais faire, » répondit le vieux. « Je vais d'abord aller voir là-haut quelle est la situation. » Il resserra les couvertures autour de lui et se dirigea vers l'escalier. Arrivé en

haut des marches, il actionna l'interrupteur à plusieurs reprises, sans succès. « Pas d'électricité : voilà malheureusement quelque chose de net ! » déclara-t-il par-dessus son épaule à Beth et à John qui attendaient derrière lui dans l'escalier.

— « Oh ! pardon, Mr Moore ! C'est moi qui ai coupé le courant au compteur ! » fit John. « Je l'ai fait par précaution. De toutes façons, il serait préférable d'examiner d'abord l'état des fils, pour s'assurer qu'il ne peut y avoir de court-circuit. »

Beth profita de l'occasion pour précéder son père.

— « Papa, laisse-moi aller devant. Je vais te chercher des souliers : il faut que tu te chausses avant de circuler dans la maison. Il doit y avoir du verre brisé un peu partout... »

— « Ne t'inquiète pas : voilà une paire de vieilles godasses. Elles n'ont pas de lacets, mais tant pis : je vais les enfiler en attendant de retrouver mes pantoufles, qui sont restées dans ma chambre. » Il attira à lui les chaussures et y glissa les pieds.

Il émergea dans la cuisine sous cet accoutrement bizarre : draps et couvertures serrés autour de ses épaules comme un châle de triple épaisseur et chaussures bâillant autour de ses pieds nus. Il eut un regard circulaire et remarqua aussitôt dans le plâtre du plafond une fissure qui allait d'un angle à l'autre. Il se retourna vers Beth et John qui à leur tour émergeaient de l'escalier.

— « Après tout ce raffut, je m'attendais à pire ! »

— « Regarde : toute la suie de la cheminée est tombée, » fit Beth. C'était la ménagère consciencieuse qui parlait.

— « Ce sera vite nettoyé... »

— « C'est vous qui le dites : ce n'est pas vous qui ferez le travail. »

John pensait à des choses plus importantes.

— « Il faut s'assurer que le vent n'a pas répandu des cendres ou des escarbilles. » Dans la cheminée, il y avait en effet un feu continu de charbon, retenu par une grille. « A la suite de cette bourrasque, il va y avoir des incendies. »

— « Je ne vois pas de fumée. » Le père de Beth se dirigea vers le magasin. « Voyons ce qui se passe par là. »

— « Je vais devant, » annonça John, qui atteignit la porte le premier. « Faites attention au verre brisé. »

La vitrine avait explosé : les débris jonchaient le magasin, ainsi que les boîtes de conserve et les flacons que le vent avait

fait basculer du haut des étagères. La confiture de fraises se mêlait à la sauce tomate. L'huile d'olive et le vinaigre composaient un assaisonnement qui n'allait pas tarder à traverser le plancher et à goutter dans la cave.

— « Je ne veux pas voir ça ! » Le bonhomme était soudain devenu un vieillard — et non plus seulement le quinquagénaire que les jeunes de l'âge de John traitaient abusivement de vieux. Il repartit vers la cuisine. Là, il rejeta les couvertures et s'installa dans un fauteuil, devant le feu. Il frissonnait en dépit de la bonne chaleur. Il appela : « John... Et vous dites que ça va recommencer ? »

Le regard de Beth se riva à celui du jeune homme, le suppliant de ne rien confirmer — bien qu'un instant auparavant, dans la cave, il ait clairement tout expliqué. « J'en ai peur... » John avait son plan. S'il voulait l'appliquer, il fallait qu'il les décide à partir. Sans doute auraient-ils à affronter la prochaine bourrasque (la septième) en terrain découvert : mais ils avaient des chances de pouvoir atteindre les grottes avant la huitième.

— « John, je vous en prie... » fit Beth.

— « Je veux tout savoir, Beth ! » La voix de son père s'était raffermie. Il ne tremblait plus. « Quelles sont vos intentions, John ? Je pense que vous ne seriez pas venu passer la nuit ici si vous n'aviez pas une idée derrière la tête. »

— « J'ai besoin du camion. Je crois connaître un lieu parfaitement sûr : mais, pour nous y rendre, il faut utiliser le camion. »

— « Nous allons faire ce que vous déciderez, John. Je vais m'habiller. » En quelques mots, il venait de désigner John comme chef de famille. Pour monter au premier étage, il lui fallait passer à nouveau par la porte vitrée ouvrant sur le magasin : il y passa, mais en baissant les yeux pour ne pas voir sa boutique ravagée. Il eut un geste pour retourner chercher les couvertures qu'il avait oubliées, mais John les saisit avant lui et déclara : « Nous allons en avoir besoin. »

— « J'espère que vous êtes content, John Drake ! » Les yeux de Beth étaient noyés de larmes de rage. « Comment avez-vous eu le cœur... ? »

D'expérience, John savait que, s'il la laissait démarrer, Beth était capable de discourir pendant une vingtaine de minutes. Il prit le parti d'ignorer ses protestations. « Il nous faut rassembler des provisions pour pouvoir vivre à trois pendant une semaine : beurre, biscuits de seigle, saumon en boîte, jambon. N'oubliez pas

l'ouvre-boîte. Il me semble avoir vu à la cave une boîte de soupe à la tomate. Il faut aussi emporter un réchaud à alcool, un bidon de combustible... et des allumettes. Je vais m'assurer que le camion est en état de marche. »

— « Si vous croyez que vous allez me parler sur ce ton après ce que vous venez de faire ! Ça ne se passera pas comme cela ! »

— « Je ne vous parle pas, Beth. Je vous donne des ordres ! » Il se baissa et réussit à l'embrasser avant qu'elle ait pu détourner son visage. « Je m'en vais voir le camion. » En sortant par la porte de derrière, il prit les clés du véhicule, accrochées à un clou. Il savait que Beth aurait une minute d'hésitation et qu'ensuite elle exécuterait ses instructions.

Les portes du garage avaient été arrachées : mais le camion était absolument intact. John mit le contact. Il eut une émotion en tirant sur le démarreur : mais le moteur répondit au quart de tour. John fit une prière muette pour que le Ciel leur permette d'atteindre les grottes.

Il vida le camion de tous les cartons vides qui l'encombraient, puis fit le tour du garage, notant rapidement le matériel à emporter : le cric, une trousse d'outils et surtout un jerrican d'essence. Lors de la crise de Suez, Mr Moore s'était trouvé pendant une semaine entière dans l'impossibilité d'effectuer ses livraisons par suite de la pénurie d'essence. Depuis, il avait toujours une petite réserve. Tous les six mois, il utilisait l'essence contenue dans le jerrican, mais la remplaçait aussitôt. Il ne voulait absolument pas laisser une seconde fois ses clients dans l'embarras.

John revint à la maison pour constater que Beth, après avoir versé quelques larmes de fureur et de dépit, exécutait ses instructions.

« Des couvertures, des bougies, des allumettes. Et aussi le ravitaillement. Le réchaud à alcool, un matelas, une casserole. Du potage en sachets. Pourquoi pas un second petit matelas ? » John récitait la liste de ce qu'ils devaient emporter. « Des aiguilles, une bouillotte... Vous ne vendiez pas par hasard des semences, Mr Moore ? »

Le bonhomme, qui avait revêtu son complet des dimanches, aidait à transporter les denrées au camion, mais il se refusait toujours à pénétrer dans la boutique. « Pas de semences. Pourquoi ? »

— « N'importe qui penserait que nous nous embarquons pour une île déserte. » Ce fut Beth qui répondit ainsi : John était

prêt à ajouter que c'était à peu près le cas, mais il sut se taire à temps. Il continua seulement à pointer silencieusement les objets qu'il posait en bon ordre à côté du camion.

Finalement Beth s'arrêta. « Je ne vois rien d'autre à embarquer, John. Nous avons d'ailleurs de quoi remplir notre véhicule. Je vais préparer du café. »

De fait, John n'avait pas épuisé sa liste : chaque fois qu'il y inscrivait un objet, deux autres se présentaient à sa pensée... Pourtant il comprit que Beth réagissait avec bon sens : il cessa de transporter au garage le magasin entier et entreprit de charger le camion. Puis il s'arrêta cinq minutes pour boire le café.

— « Que va devenir la boutique ? » John avait attendu la dernière minute pour poser la question. Le bonhomme avait eu tout le temps de s'habituer à son infortune et de dominer sa première impression. Peut-être allait-il maintenant refuser de suivre John dans l'exécution de son plan ? Si le bonhomme refusait, Beth resterait avec lui : John le savait d'avance.

— « C'est mort ! » fit-il.

— « Oh! papa, ne dites pas cela... Nous pourrons bientôt... »

John lui coupa la parole dès qu'il le put. Il ne pouvait pas permettre à Beth, avec sa manie de tout nettoyer, de commencer à remettre en état le magasin. « J'ai trouvé du papier goudronné dans le garage pour boucher la vitrine, » annonça-t-il.

— « Laissez tomber. C'est mort ! » La voix du vieux était altérée : John pensa qu'il avait été rendre visite à « son médicament pour la toux ».

— « N'y a-t-il rien d'autre que vous voudriez emporter plus spécialement ? » demanda John, qui avait déjà mis en sûreté sa boîte de diapositives derrière le siège avant.

— « Non. Tout est foutu. »

— « Et vous, Beth ? »

— « Le nécessaire est fait. » Elle n'avait pas encore reçu de lettre de John : elle n'avait de lui que deux cartes de vœux de Noël et deux cartes d'anniversaire. Ces cartes étaient déjà dans son sac à main et elle portait sur elle son dernier cadeau — un chandail vert foncé — qui allait parfaitement avec son pantalon en tartan écossais vert et noir.

— « Bon. Alors... on part ? » C'était assurément une question qui lui brûlait les lèvres. John se dit qu'en ce moment solennel un petit speech n'aurait pas été de trop. Malheureusement le bonhomme n'était certainement pas d'humeur à l'entreprendre. Quant

à Beth, elle était apparemment trop émue pour articuler une seule phrase.

Qui ne dit mot consent. John bondit pour aller mettre le camion en marche, laissant Beth et son père le suivre au moment où ils le jugeraient opportun. Il songea qu'ils avaient probablement le désir de jeter un dernier coup d'œil sur la maison avant de s'éloigner : de fait, ils étaient dans le garage avant même qu'il eût pu lancer le moteur. John remarqua le soin particulier avec lequel Beth ferma à double tour la porte de la maison donnant sur la cour et mit la clé dans son sac : il eut le tact de ne pas lui rappeler qu'il y avait dans la vitrine, de l'autre côté, un trou par lequel trois hommes pouvaient passer de front...

En s'installant à côté de lui dans la cabine du camion, Beth, reconnaissant sans doute qu'elle s'était montrée un peu dure, se pencha vers John et l'embrassa sur la joue. « Je suis heureuse que vous soyez venu et que vous vous soyez occupé de nous comme vous l'avez fait. »

Ils demeurèrent silencieux tous les trois, tandis que John manœuvrait le camion ; il remarqua seulement : « Il faut se méfier des débris de verre. »

Quand ils franchirent le pont sur la Tamise, John jeta instinctivement un coup d'œil vers l'aval, en direction du mouillage. Le grand peuplier était un repère visible : John aperçut, en l'espace d'un éclair, quelques bateaux encore à leur place. La distance était cependant telle qu'il ne put les identifier : son regard ne portait d'ailleurs pas jusqu'au quai au charbon, à hauteur duquel le *Reine Christine* et le *Dorinda* avaient été drossés, tandis qu'une eau limoneuse envahissait le salon de l'*Aotearoa.*

Partout, les équipes de la Défense Civile étaient passées à l'action. D'ores et déjà la plupart des grandes routes avaient été rendues au trafic, dans la région de Londres et à l'intérieur de la ville. Le verre brisé remplissait les caniveaux. Des arbres arrachés et des voitures retournées gênaient parfois la circulation, mais John ne rencontra pas de difficulté sérieuse jusqu'à Hyde Park Corner.

La tentation était grande de faire un détour pour voir où en étaient les monuments les plus célèbres de la capitale, pour voir en particulier si Nelson était toujours sur son piédestal à Trafalgar Square (il y était), ou si Shakespeare récitait encore des sonnets à Leicester Square (il continuait à les réciter, mais couché sur le dos parmi les débris de vitre et d'ardoise, devant

la porte du cinéma qui affichait en exclusivité *Richard III*, de Laurence Olivier). John eut la volonté de poursuivre son itinéraire sans désemparer, et les autres n'insistèrent pas. Le bonhomme n'avait prononcé qu'un mot depuis le départ : il avait répondu « oui » lorsque John s'était enquis de savoir s'il était à son aise.

John prit à gauche, en direction du nord, par la chaussée est de Hyde Park. Il n'était pas venu dans ce quartier depuis plusieurs mois et il fut surpris de constater les nombreuses améliorations apportées à cette voie depuis son précédent passage.

En quittant le Park, ils remarquèrent les promeneurs du dimanche commençant à se rassembler autour des premiers orateurs publics à proximité de Speakers' Corner, non loin de Marble Arch. John se demanda quel pouvait être ce jour-là le ton de leurs homélies. Les prophètes de malheur auraient le vent en poupe. Ils pourraient adjurer avec conviction : « Prépare-toi à affronter ton Dieu ! » Les Africains ne manqueraient pas d'évoquer le « Souffle de la Vengeance » — sans se douter que la même bourrasque était passée sur l'Afrique : de fait les nouvelles en provenance du Commonwealth, de l'Europe et de l'Amérique étaient assez abondantes et sensationnelles pour que les éditions spéciales en oublient le reste du monde. Parmi les explications proposées, les unes incriminaient une explosion atomique russe dans la zone arctique, d'autres imaginaient une semonce de la part d'habitants d'autres planètes. Pour certains, l'été pourri de l'année précédente expliquait tout. Plus sagement, certains journaux conseillaient : « Prenez vos précautions ! »

— « J'ai faim ! » Le bonhomme avait enfin rompu le silence. Sa faim n'était d'ailleurs pas imprévisible : depuis son réveil, il n'avait dans le corps que du thé au rhum, du rhum sans thé et du café. Et ils roulaient depuis près de deux heures quand il se décida à prononcer ces trois mots. Ils se trouvaient sur l'autoroute du nord, déjà loin des faubourgs de Londres : John s'était arrêté au premier poste d'essence ouvert. Il aurait été stupide d'utiliser dès maintenant le jerrican de secours.

— « J'ai préparé des sandwiches que nous pourrons manger en route. Où allons-nous, John ? » John avait si fermement pris la situation en main que jusqu'alors ni Beth ni son père n'avaient songé à lui demander où il les emmenait.

— « Nous n'allons pas manger des sandwiches si nous avons encore la possibilité de faire un vrai repas. Je vous dirai où nous

allons lorsque nous serons assis tous les trois autour d'une table. » Personne n'ignorait que John évitait de parler en conduisant. Il ne tarda pas à pénétrer dans la cour d'un hôtel assez coquet. De luxueuses voitures occupaient le parking.

— « Nous n'allons quand même pas déjeuner là ? » s'étonna Beth.

— « Pourquoi pas ? Ils servent bien à déjeuner, non ? »

— « Regardez toutes ces voitures. Ne voyez-vous pas comment vous êtes habillé ? Et moi, qui suis en pantalon... Papa est le seul qui soit vêtu assez correctement pour pénétrer dans cet établissement. »

— « Nous allons bien nous faire servir. Vous allez voir... »

— « Cela ne me fera aucun plaisir, John. Si j'entre dans un restaurant aussi chic que celui-là, je tiens à être convenablement habillée. »

— « Elle a raison, mon petit. Nous ferons un déjeuner beaucoup plus agréable dans un petit bistrot. »

Par tempérament, John était obstiné : mais cette fois, il céda. « Bon, bon... D'accord. Du moment que vous admettez que je ne peux pas me contenter de vos seuls sandwiches... »

Un kilomètre plus loin ils aperçurent un autre restaurant, cette fois à la convenance de Beth. Ils déjeunèrent d'un rôti de bœuf et d'une tarte aux pommes. John fit remarquer à cette occasion que personne ne savait faire le pudding du Yorkshire aussi bien que sa mère. A plusieurs reprises il avait essayé d'apprendre la recette à Beth, mais sans aucun succès.

Pendant qu'ils attendaient, John leur expliqua où il les emmenait. « Quand j'étais enfant, nous jouions dans ces grottes. Elles sont à peu près à un kilomètre et demi du village où nous habitions. Papa était charpentier : il gagne évidemment beaucoup plus d'argent en construisant maintenant des maisons en Australie. Je vous ai déjà raconté tout cela...

» Pendant que Ted me racontait tout ce qui, selon lui, ne tarderait pas à arriver, j'essayais d'imaginer quel serait l'endroit le plus sûr. Je pense qu'il est tout à fait normal de revenir alors à son enfance... N'êtes-vous pas de mon avis ? C'est ainsi que j'ai été amené à penser aux grottes. L'ensemble des grottes a trois entrées : si l'une d'elles est bloquée par des chutes de pierres, il en reste deux autres. Qu'en pensez-vous ? »

Jusque-là, il avait été très sûr de lui : mais maintenant il souhaitait vivement recevoir leur approbation.

— « Cela me paraît être le meilleur refuge possible. » Le bonhomme avait réellement abdiqué tous ses pouvoirs entre les mains de John.

— « Mais si les trois issues sont bloquées ? » demanda Beth.

— « On va d'abord aller là, Beth, n'est-ce pas ? N'oubliez pas qu'une autre bourrasque est prévue à 16 h 06. Il va bien falloir qu'on s'en tire... »

Dès la fin du repas, ils regagnèrent le camion. John poussa le moteur à fond. La vitesse-limite autorisée pour ce genre de véhicule était de 50 kilomètres-heure : mais John pensait que la police avait ce jour-là d'autres chats à fouetter.

La preuve lui en fut donnée alors qu'ils traversaient Newark, peu après 15 h 30. Les voitures de police, équipées de haut-parleurs, circulaient dans les rues déjà vides. « Rentrez chez vous avant 16 heures. Une nouvelle bourrasque est attendue à 16 h 06. Les lieux les plus sûrs sont les caves. A défaut de cave, poussez une table solide contre votre cheminée et installez-vous dessous. Fermez vos rideaux pour vous protéger des débris des vitres soufflées par la tornade. »

Ils dépassèrent une voiture de police au pied du château et le dramatique message les suivit un moment, comme s'il avait été lancé du haut des remparts qui dominent la Trent. En virant à gauche pour passer le pont, John annonça : « Il faut maintenant nous préoccuper de trouver un abri : et sans tarder, car nous n'avons plus guère de temps devant nous. »

Dix minutes plus tard, Beth s'écriait : « John, ici ! John ! » Elle désignait un hangar pour avions désaffecté et utilisé comme grange.

— « Exactement ce qu'il nous faut, Beth. » John avait oublié les nombreux aérodromes de campagne créés dans ce pays parfaitement plat au cours de la dernière guerre.

— « La grille est par ici, » dit le bonhomme. « Je descends vous ouvrir. »

John commençait à se soucier du moral de Mr Moore, qui restait très silencieux. Il fut heureux de voir le brave homme se proposer de lui-même. A vrai dire, il n'aurait pas été mécontent qu'il lui offre de prendre le volant pour lui permettre de se détendre. Mais la bourrasque allait elle-même se charger de lui procurer le délassement qu'il souhaitait. Selon le dicton : « Un changement de préoccupation vaut un vrai repos »... Sans doute prononça-t-il ces derniers mots à mi-voix, car Beth lui demanda ce qu'il disait.

— « Rien. » Il manœuvra et vint s'arrêter face à la grille. Mr Moore sauta rapidement à terre et se dirigea vers le hangar. Le déjeuner lui avait fait du bien : John pensa que le bonhomme n'avait ce matin cet air misérable que parce qu'il mourait de faim.

John franchit la grille et conduisit son camion dans l'enclos. Il arriva au hangar avant Mr Moore, si bien que Beth lui fit cette remarque :

— « Vous auriez bien pu attendre mon père ! » Mais il fit comme s'il n'avait rien entendu. Il avait sauté à son tour à bas du véhicule et examinait le moyen de pénétrer dans le hangar. Il y avait deux petites portes prises dans les grandes, mais elles étaient fermées par des cadenas. John chercha autour de lui un outil pour forcer l'un d'eux. En vain. Il alla jusqu'au camion et rapporta la tige du cric : mais elle cassa net au premier essai. Il examina à nouveau la situation. Le cadenas était la partie la plus résistante de l'ensemble. John retourna au camion : il ouvrit la trousse à outils. Dans une gaine de plastique se trouvait un très gros tournevis. Grâce à cet instrument, il réussit à dévisser le moraillon que bloquait le cadenas.

John alluma les phares et fit pénétrer le camion dans le hangar, dont il fit le tour de façon à identifier le matériel qui s'y trouvait. Des balles de paille, un gros tas de paille en vrac, deux tracteurs, une charrue, des rouleaux de papier goudronné, des cordes... Une grande partie du hangar était vide. John arrêta son camion dans l'angle le plus éloigné, à proximité des rouleaux de papier goudronné. Puis il consulta sa montre. Il lui restait quinze minutes avant l'attaque du vent. John reconnut qu'il avait perdu beaucoup de temps avec ce cadenas. Pour subir la bourrasque, le meilleur endroit était ce coin dégagé, où il avait mis le camion.

— « Ça va très bien là, Mr Moore. Maintenant, il faut me donner un coup de main — et Beth aussi — pour dérouler un de ces rouleaux de papier goudronné et le placer derrière le camion de façon à ce que nous n'ayons plus qu'à l'étendre par-dessus la voiture. Je vais utiliser ces cordes pour immobiliser le camion. »

Il n'était pas sûr que cette précaution soit nécessaire : pourtant il assura, avec une corde doublée, les essieux à des anneaux d'acier fixés aux poutres métalliques formant la carcasse du hangar.

Pendant qu'il menait à bien cette opération, Beth et son père avaient déployé le papier goudronné derrière le camion. Après s'être débarrassé de son mieux du cambouis qu'il avait sur les mains, John les aida à draper ce papier sur l'arrière du camion. Le moteur était dirigé vers un angle, à peu de distance du mur, ce qui semblait être la meilleure position imaginable. John pria Beth et son père de reprendre leurs places dans la cabine.

— « Et vous, John ? Que faites-vous ? » demanda Beth. « Si vous avez l'intention de... »

John consulta sa montre : encore 7 minutes. « Je n'ai pas le temps de discuter avec vous, Beth. Montez et asseyez-vous. » Ce fut son père qui la poussa à l'intérieur de la cabine.

John ferma la porte sur eux. Beth baissa la vitre. « Non, fermez votre fenêtre. Il faut, autant que possible, éviter que la paille pénètre à l'intérieur. Mais ayez la gentillesse de me prêter votre écharpe, Beth : elle peut me rendre service. »

Beth lui tendit son carré de soie. « Soyez prudent, mon chéri. »

— « Levez votre vitre, Beth, je vous en prie. »

— « Bonne chance. »

— « Vous aussi, mon petit. »

Après quoi John continua à dérouler le papier goudronné sur l'avant du véhicule et l'encorda en hâte. Puis il courut chercher une balle de paille qu'il plaça dans l'angle de la construction pour protéger le moteur si le camion était projeté en avant. Il achevait de la mettre en place quand ses oreilles perçurent la détonation qu'il avait déjà ressentie deux fois : mais cette fois-ci une surdité complète l'affecta instantanément. Il bondit à nouveau et se précipita entre deux piles de bottes de paille.

La première bourrasque secoua le hangar. Une poussière de paille tourbillonna dans l'air à proximité de la double porte d'entrée. « J'aurais dû la bloquer, » pensa-t-il. Il se décida à mettre l'écharpe sur son visage et il en noua les deux bouts derrière sa nuque. Il s'enfonça profondément entre les piles de paille pressée, se demandant s'il allait suffoquer en moins d'une minute ou s'il allait tenir le coup plus longtemps.

La seconde bourrasque arracha les petites portes, puis s'attaqua aux grandes. Le vent se conduisait comme un enfant capricieux voulant briser son jouet. Il s'acharnait contre un des battants de cette porte, le tordant, le faisant pivoter inlassablement — puis, brusquement, il l'abandonna. Le gamin n'avait pas obtenu

le résultat qu'il cherchait, mais le jouet ne l'intéressait plus. Le vent avait affaire à l'intérieur du hangar.

Les échafaudages de paille pressée s'effondrèrent. John fut épargné : mais il était maintenant à découvert et le vent était libre de jouer avec lui, de le couvrir de toute la paille stockée en vrac. Le vent emplit le hangar d'un maelstrom de paille, jouant avec le pauvre garçon sourd et aveugle comme s'il avait été une balle de ping-pong. Il lui arracha l'écharpe du visage, le jeta à terre puis le précipita contre les ruines du château de paille. Puis le vent changea d'occupation : il creva le toit, et toute la paille en mouvement, aspirée par un énorme appel d'air, s'échappa par cette cheminée improvisée. Le vent s'intéressa ensuite aux tracteurs : l'un d'eux fut projeté violemment contre l'arrière du camion.

John pensa que le vent l'avait oublié : il demeurait littéralement aplati contre les balles de paille, comme si le pouce d'un géant l'eût maintenu dans cette position, pleurant de tous ses yeux à cause de la poussière de paille, la joue entaillée. Il s'aperçut soudain que si le vent le maintenait ainsi sous son pouce gauche, c'était pour pouvoir utiliser sa main droite pour brandir le couteau — en l'espèce, le couteau était le soc de la charrue. John ne pouvait bouger que dans la mesure où le vent lui en laissait le loisir : or le vent ne lui permettait aucun geste. John vit venir vers lui le soc meurtrier, sans pouvoir y échapper.

Brusquement, la main gauche du vent relâcha son étreinte. Mais John se sentit alors trop épuisé pour faire quoi que ce soit — et puis ce soc brillant le fascinait. Heureusement le vent, ayant relâché sa pression sur John, la relâcha aussi sur les balles de paille contre lesquelles il s'écrasait : les piles s'effondrèrent, les balles dégringolèrent tout autour, et la direction prise par la charrue fut déviée au dernier moment. Le soc découpa proprement au passage une balle de paille et alla se ficher violemment dans la tôle ondulée qui constituait à cet endroit le mur extérieur du hangar.

Après ce dernier exploit, la bourrasque s'apaisa.

La septième bourrasque avait donc exercé ses ravages ce dimanche après-midi à 16 h 06. Grâce aux efforts conjugués de la police et des organismes de protection civile, la population de la Grande-Bretagne, dans sa grande majorité, subit l'épreuve à l'abri

d'un toit. Il y eut peu de victimes, sauf dans la foule rassemblée à Trafalgar Square, que la police n'avait pu réussir à disperser.

La bourrasque souffla Whitehall, arracha Nelson à sa colonne et le projeta à travers une verrière (dont les vitres avaient disparu depuis les événements du matin) : Nelson, demeuré intact pendant son voyage aérien, se pulvérisa en menus fragments souillés de crottes de pigeon sur le parquet de la National Gallery — et cette intrusion peu civile fit choir de leur cimaise damassée deux Greco, un Velasquez et un Goya.

Le vent souffla donc Whitehall. Quant à la foule de 50 000 personnes qui se pressait sur la place, elle se trouva si violemment comprimée qu'une hécatombe s'ensuivit et que bien peu en réchappèrent. Les côtes brisées avaient transpercé les poumons (de très nombreuses personnes moururent étouffées), un plus grand nombre encore fut renversé et piétiné au moment où se déclencha la panique.

Les bourrasques précédentes avaient principalement touché les régions proches de la mer ; c'est pourquoi les Iles Britanniques souffrirent tellement. Mais la septième pénétra profondément à l'intérieur des continents. A 0 h 06, elle abattit toutes les vitres des magnifiques immeubles de Brasilia. A 9 heures 06 — heure d'Amérique Centrale — elle passa sur Windy City (qui pour une fois mérita bien son nom) et sur Detroit, où 10 000 voitures, flambant neuves, attendant d'être expédiées, furent agglomérées en un énorme tas de ferraille chromé sur tranche montant à l'assaut des murs de l'usine.

La septième bourrasque avait fini de jouer : mais John, contusionné, ahuri, gisait les bras en croix sur son amoncellement de balles de paille. Il était encore complètement sourd. Ses yeux, gonflés de poussière de paille, pleuraient sans répit. Il savait bien que Beth et son père, prisonniers à l'intérieur du camion, devaient se demander anxieusement ce qu'il était devenu. Malgré tous ses efforts, il demeurait incapable de faire un mouvement.

Au bout de quelque temps, il réussit cependant à se dresser sur un coude : il s'aperçut alors que le sang coulait de sa joue sur sa main. La pression du vent ayant cessé, l'hémorragie se manifestait normalement. Les larmes débarrassèrent ses yeux de la poussière de paille ; il put faire l'inventaire : ses mains déchirées, souillées de cambouis et de sang, l'entaille de sa joue sai-

gnant abondamment, des ecchymoses un peu partout, dont il ferait le compte un autre jour. Au surplus, il était complètement sourd. Mais il devait bien se dire qu'il était encore en vie, pouvait vérifier que ses quatre membres étaient intacts. En outre la chance voulait que le tracteur n'ait pas sérieusement endommagé les portes arrière du camion.

C'était sa surdité qui l'affectait le plus. Avoir été témoin de la violence extraordinaire de cette bourrasque sans rien avoir entendu était pour lui beaucoup plus inquiétant que le fait même de la rossée qu'il avait dû encaisser.

— « Je vais d'abord essayer de me relever, » répéta-t-il à voix haute en plaçant ses doigts sur sa gorge pour tenter de se rendre compte s'il avait encore de la voix. Oui, il en avait encore — mais à quoi bon si les autres étaient aussi sourds que lui ? Il tituba, réussit enfin à retrouver son équilibre en s'appuyant sur une balle de paille pressée. Il s'assit sur cette balle pour rassembler ses forces avant de traverser le hangar jusqu'au camion. Quand il eut réussi à atteindre le véhicule, ses doigts s'attaquèrent aux nœuds des cordes qui retenaient un des coins du papier goudronné. Avec peine, il put prendre son couteau dans la poche-revolver de son pantalon : il coupa la corde et releva le coin du papier goudronné.

Beth ouvrit alors la porte de la cabine, sauta à terre, se précipita sur lui, l'embrassant, pleurant et parlant tout à la fois. Brusquement, en l'enlaçant, elle aperçut son entaille à la joue. Faute d'entendre ce qu'elle disait, John demeurait impassible : il suivait du regard le mouvement des lèvres de la jeune fille, attendant que le flot de ses paroles veuille bien se tarir. Dans l'intervalle, le bonhomme Moore était, à son tour, descendu de la cabine.

— « M'entendez-vous, tous les deux ? Si vous m'entendez, faites « oui » de la tête. » Ils acquiescèrent ensemble.

« Votre ouïe est-elle demeurée intacte pendant la bourrasque ? Ou bien êtes-vous restés sourds un moment ? » Tous les deux acquiescèrent à nouveau : et John n'en fut pas plus avancé parce que sa question avait été mal posée. Il recommença : « Votre ouïe est-elle restée intacte pendant toute la bourrasque ? » Leur réponse rassura John, car ils secouèrent négativement la tête. Il en conclut que sa propre surdité devait n'être que temporaire.

« Bon. Alors, écoutez-moi. Je vais essayer d'être aussi clair

que possible, pour éviter tout malentendu entre nous. Il faut d'abord savoir si nous pouvons faire sortir d'ici ce camion. Prenez mon couteau, Mr Moore. J'avais serré ces nœuds de toute ma force et le vent les a serrés encore plus énergiquement après moi... Coupez donc les cordes qui retiennent le papier goudronné. Coupez aussi celles qui entravent les essieux. Faites en sorte que les débris ne restent pas sur le chemin que suivra le camion. Ensuite vous ferez glisser le papier goudronné pour dégager le véhicule : rejetez-le sur le tracteur. Puis desserrez un peu les freins pour faire avancer légèrement le camion et dégager le tracteur, que nous pousserons hors du chemin... De la sorte, nous pourrons juger de la situation et nous verrons si le camion peut être sorti de son coin. »

Beth et son père exécutèrent ponctuellement les ordres. Beth alla secouer la poignée des portes arrière du camion : elles étaient manifestement bloquées.

— « L'arrière, ce n'est pas très grave, Beth. Il est surtout important de savoir si l'avant est en état de marche. Mr Moore, essayez donc de mettre en marche. » John surveilla le tuyau d'échappement, se sachant hors d'état d'entendre le bruit du moteur. Au cinquième essai du démarreur, le moteur répondit. John regardait le bonhomme, qui tentait de reculer en évitant le tracteur.

« Impossible de reculer en évitant le tracteur, Mr Moore : je n'y réussirais pas moi-même. Non. Il faut trouver autre chose. »

— « Papa ! Viens m'aider ! » Beth avait pu desserrer le frein du tracteur : elle essayait de pousser l'engin pour dégager le passage. Ils renouvelèrent la tentative à deux : mais le tracteur ne bougea pas d'un pouce.

— « Il faut utiliser le camion. Vous allez reculer tout doucement jusqu'au tracteur et, quand vous serez à le toucher, vous mettrez toute la gomme. »

« Toute la gomme » fit reculer le tracteur de cinquante centimètres : mais ce fut assez pour que Mr Moore reprenne sa manœuvre et réussisse à le contourner en marche arrière.

Beth voulut alors soigner les blessures de John, mais celui-ci lui fit entendre qu'elle aurait le temps de le faire en cours de route. Il lui demanda de se glisser à l'intérieur du camion, à par-

tir de la cabine, pour récupérer le jerrican d'essence qui se trouvait tout à l'arrière. Une fois en route, ils rouleraient sans répit, ils ne s'arrêteraient qu'en cas de nécessité absolue.

Mr Moore avait pris le volant. Grâce à la trousse d'urgence, Beth fit de son mieux pour soigner John. Il l'autorisa à mettre un pansement sur la coupure de sa joue : à vrai dire, cette coupure était moins importante qu'on aurait pu le croire à en juger par l'hémorragie qu'elle avait provoquée. La suite des événements allait leur montrer qu'un des effets de ces vents très violents était de rendre tout le monde hémophile. John permit aussi à Beth de lui nettoyer les blessures qu'il avait aux mains, mais il refusa tout autre pansement ou bandage. Quand elle en eut terminé, elle utilisa un petit tampon d'ouate imbibé d'eau oxygénée pour nettoyer la tache que le sang de John avait laissée sur sa propre joue.

La route était pratiquement déserte. La bourrasque du matin avait eu raison des vitres : très rapidement les équipes de la Défense Civile avaient balayé les débris. Ces mêmes équipes étaient actuellement aux prises avec les cheminées abattues et occupées à dégager les gens bloqués chez eux.

Il y avait d'ailleurs fort peu de monde dans les rues des villes qu'ils traversèrent — tout au moins jusqu'à 18 heures ; ils constatèrent alors, par contre, que les gens se dirigeaient en foule vers les églises et les chapelles, ces mêmes gens qui se bornaient en temps normal à accomplir leur devoir religieux en suivant le service à la télévision le dimanche, sans pour cela cesser de parcourir le journal...

Vers cette même heure, John sentit qu'il recouvrait peu à peu l'usage normal de l'ouïe. Il put enfin écouter le récit de Beth sur ce qui s'était passé dans la cabine du camion pendant la bourrasque. Pour elle, la torture de ne rien voir s'était ajoutée à celle de ne rien entendre... Et les pires moments furent ceux qui s'écoulèrent après la fin de la tornade... car John avait tardé à reparaître.

Arrivés à une petite ville qui n'était plus très éloignée de leur destination finale, ils durent faire un détour : le pont franchissant la rivière avait été détruit par la chute d'une cheminée d'usine. Ils empruntèrent une déviation qui leur fit traverser l'agglomération et passer devant une église. Le bonhomme arrêta un instant le camion : les chants qui s'élevaient de la foule étaient impres-

sionnants. L'église était bondée, et l'affluence était telle que les gens demeuraient à la porte et dans le cimetière attenant.

« Dieu, qui a sauvé des eaux le peuple d'Israël,
Sois notre espoir et notre attente,
Sois notre abri dans la tourmente,
Sois notre refuge éternel ! »

Ils atteignirent Thripley Daleside — où était né John — peu avant sept heures du soir. Le soleil se couchait. L'horizon était magnifiquement empourpré à l'ouest : vu de ce village, c'était le plus extraordinaire, le plus terrifiant coucher de soleil que John eût jamais contemplé. S'il n'avait pas été aussi fatigué, il aurait demandé au bonhomme la faveur de s'arrêter un instant pour prendre une photo en couleurs de ce paysage d'hiver, de ces arbres se silhouettant sur ce ciel d'un rouge tragique, dans cette ambiance oppressante d'un monde dont la fin était peut-être proche. John y renonça. Il se borna à remarquer les quelques changements intervenus depuis qu'il avait quitté le pays, douze ans plus tôt.

Aucun signe de vie dans le village, pas même des lueurs de bougie à l'intérieur des maisons (on pouvait penser que la plus grande partie du territoire était désormais privée d'électricité). Dans l'église, pas un chant... La bourrasque avait-elle été plus impitoyable ici qu'ailleurs ? Avait-elle massacré les habitants ? « J'espère bien que non, » songea John.

— « Je me demande où se sont réfugiés tous ces gens, » dit-il tout haut. « De toute façon, prenez la route à gauche au carrefour, dès la sortie de l'agglomération. Cette route mène directement aux grottes. Il y a un grand espace libre devant l'entrée des grottes : on peut donc aller jusqu'au bout. »

Ils comprirent tout avant d'avoir parcouru deux kilomètres dans cette direction. Le terrain libre devant l'entrée des grottes était dégagé, mais sur un côté un nombre considérable de voitures et de camions étaient parqués dans le plus grand désordre. Les échos des psaumes entonnés par une foule immense, à l'intérieur des grottes, s'entendaient depuis la route.

Ils descendirent tous les trois du camion : un agent de police qui se trouvait là vint à leur rencontre. Il était assez fort ; son visage couperosé inspirait le calme. Il eut un coup d'œil vers l'embouteillage. « J'ai l'impression que nous sommes ici pour quelque temps, que nous le voulions ou non. Vous avez apporté des provisions ? Vous feriez bien de vous mettre à l'abri avant le début

de la prochaine bourrasque. J'ai mis ma femme et mes enfants en sûreté dans une petite grotte, à proximité de l'entrée de la grande. Il y a encore de la place pour vous trois. »

— « Les portes arrière du camion sont bloquées et je ne suis pas en mesure... » John présenta ses mains meurtries et tailladées.

— « Je vais vous arranger cela. » L'agent de police entra dans la grotte et en ressortit bientôt en compagnie d'un sosie, plus jeune et moins corpulent. « C'est mon frère Jimmy. Il est sur le secteur de Thripley Crossdale. Vous venez de loin ? » John lui raconta le pourquoi et le comment de leur odyssée, tandis que Jimmy grimpait à l'intérieur du camion, franchissait l'amoncellement de caisses et parvenait à l'arrière : il cogna sur les portes à grands coups de botte et réussit à les ouvrir. Le contenu du camion fut rapidement transporté dans la petite grotte latérale.

— « Nous avons préféré ne pas nous installer dans la grotte principale. Si les stalactites se mettaient à nous tomber sur le coin de la figure... J'ai omis de faire les présentations... Je m'appelle Joe Lightfoot. »

— « Je me souviens bien de vous, maintenant. Votre sœur Mary était dans ma classe. Vous étiez déjà sous les drapeaux. Vous lui apportiez toujours des bonbons quand vous veniez en permission... Je m'appelle John Drake. Je vous présente Beth Moore et son père. » Puis il expliqua à Beth qu'il avait été à l'école avec la sœur cadette des deux policiers.

— « Je vois... Vous devez être le fils de Carson Drake... Ce matin même nous parlions de vous, de votre père, de votre mère... Nous parlions de tous les anciens de Thripley en nous demandant où pouvaient être maintenant les uns et les autres — ce qu'ils pouvaient être devenus en ces heures tragiques... Dans quel état sont les régions que vous avez traversées ? »

— « Ce n'est pas beau à voir... »

— « Les femmes ne vont pas tarder à préparer quelque chose à manger. Nous allons discuter de la situation. Il y a là tous les gens que vous avez connus. »

Ils passèrent dans la grotte principale, où Joe rejoignit sa femme et ses enfants et s'unit à eux dans un dernier cantique. Cette grotte faisait l'effet d'une cathédrale naturelle. Les stalactites, qui descendaient assez bas, produisaient les mêmes phénomènes acoustiques que les piliers gothiques ou les sculptures d'un édifice construit par la main de l'homme. Les stalagmites figu-

raient d'énormes chandeliers. Les flammes de deux cents bougies et leur reflet sur les particules de mica prises dans la roche conféraient une beauté féerique à cette cérémonie religieuse.

Pendant que s'accomplissait cette cérémonie, la soupe chauffait dans un pittoresque rassemblement de casseroles, posées sur autant de réchauds à alcool installés en cercle. Une jeune fille était chargée de surveiller l'ensemble et d'agiter le liquide de temps en temps. Elle faisait le tour des casseroles, donnant un bon coup de cuiller à chacune d'elles, puis elle reprenait son livre de cantiques et joignait sa voix à celle de la foule, jusqu'à ce qu'elle juge le moment venu de remuer à nouveau son brouet.

Après l'office religieux, un certain nombre de femmes vinrent enlever les casseroles de soupe pour les remplacer par de grosses bouilloires d'eau. Deux cents personnes se mirent à faire la queue pour avoir leur ration de soupe; on distribuait aussi un petit pain pour trois. C'était du pain complet frais : en effet, dès que Joe Lightfoot avait reçu l'ordre de veiller à la sécurité de la population du village, il avait demandé au boulanger de profiter de l'intervalle entre la sixième et la septième bourrasque pour faire une fournée supplémentaire. C'est aussi Joe Lightfoot qui avait eu l'idée d'organiser la sécurité collective dans les grottes, plutôt que de laisser chacun courir sa chance dans sa propre maison.

En plus de la distribution générale, chaque famille avait ses propres provisions. Ceux qui voulaient améliorer l'ordinaire grâce à leur beurre personnel avaient tout loisir de le faire. De même, on pouvait ouvrir une boîte de pâté, un paquet de biscuits, ou déguster le jambon frit acheté pour le thé dominical. La seule règle édictée jusqu'alors était que les réchauds à alcool devaient être mis en commun : seuls les plats collectifs pouvaient bénéficier de la cuisson.

John, Beth et Mr Moore se retrouvèrent pour dîner ensemble. Ils complétèrent leur repas par une tranche de corned-beef et des pêches au sirop. Pour manger plus commodément, ils s'étaient assis sur le plus grand des deux matelas, sur lequel Beth avait étendu une couverture. Par politesse, John offrit quelques boîtes de conserve à Joe Lightfoot : mais celui-ci répondit que sa femme avait fait toutes les provisions nécessaires et qu'il n'avait réellement besoin de rien. A la fin du repas, des femmes passèrent avec des théières : mais seuls ceux qui étaient capables de boire du thé brûlant eurent le temps de vider leur tasse ou leur gobelet avant que la huitième bourrasque se manifeste.

Physiquement parlant, cette huitième bourrasque fut la moins pénible pour John. Immédiatement, il devint sourd, cette infirmité entraînant inquiétude et baisse de moral. Mais il s'étendit sur le matelas et tint contre lui Beth fermement enlacée. Ils virent les flammes des bougies vaciller, mais sans s'éteindre. Sous le matelas, la terre trembla : John pensa qu'une roche était tombée quelque part. Puis l'épreuve s'acheva. Ils étaient sains et saufs.

Mais tout le monde ne pouvait en dire autant. Cette bourrasque du dimanche soir, à 20 h 22, fit des ravages.

Les pilotes d'avions à réaction, en particulier, n'étaient pas si parfaitement à l'abri qu'ils avaient pu le croire. Au cours de la bourrasque précédente, ils avaient pris de l'altitude et s'étaient installés au-dessus des nuages. En redescendant au sol, plusieurs d'entre eux persuadèrent les contrôleurs de vol de leur faire refaire immédiatement le plein de kérosène pour leur permettre de remonter avant la tornade suivante. Mais un phénomène nouveau se produisit. Le métal agit comme point de convergence des remous dans l'air raréfié de la haute atmosphère. Les remous devinrent tourbillons. Les tourbillons précipitèrent les avions vers les couches inférieures, où les cellules pressurisées éclatèrent les unes après les autres... En moins de deux minutes, l'ère des avions à réaction fut révolue...

La surdité de John ne se prolongea pas cette fois-là : mais la baisse de pression laissait une curieuse langueur, contre laquelle il était difficile de réagir.

Joe Lightfoot fut le premier, dans la petite grotte, à pouvoir se lever. Il alla inspecter les trois entrées de la grotte principale. Après avoir terminé sa ronde, il revint vers John et lui demanda : « Venez avec moi. Je vais vous présenter à plusieurs personnes : certains se souviendront sûrement de vous et de vos parents. »

— « Beth ? Venez-vous avec moi ? »

— « Je préfère rester là avec papa. » En effet, Mr Moore s'était endormi dès que la bourrasque avait fini de souffler.

John fit le tour de la grande grotte en compagnie de Joe. En un peu plus d'une heure, son enfance, son adolescence se retrouvèrent vivantes, toutes proches grâce à un certain nombre d'anecdotes. Il avait bien compris que Joe se servait de lui pour changer les idées de tous ces pauvres gens, pour leur remonter le moral en déplaçant leur attention, leur intérêt vers un lointain passé.

A 22 heures, on fit une nouvelle distribution de thé. Un certain nombre de bougies avaient déjà complètement fondu : en effet, dès la fin de leur dîner, les gens s'étaient hâtés de se réunir pour être prêts « en temps utile » — ces mêmes gens qui arrivent toujours à la gare une heure avant le départ de leur train.

John revint à côté de Beth pour prendre le thé avec elle.

— « Dois-je réveiller papa ? » demanda-t-elle. « Qu'en pensez-vous ? Il n'a pas ouvert l'œil depuis votre départ. »

— « Non. Il faut le laisser dormir. Il a eu une journée éreintante. »

— « Et vous ? »

— « Moi aussi... Allons, Beth : buvez votre thé sans attendre. Rappelez-vous que votre dernière tasse a refroidi... »

Elle eut un frisson. « John, gardez-moi tout près de vous. Ne repartez pas, je vous en prie. »

— « Non. Je resterai ici, si vous me le demandez. » Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il prit le gobelet de la jeune fille et le posa à côté du sien.

— « Est-ce l'heure ? » demanda Beth. Et en prononçant ces mots, elle se rapprocha de lui.

— « Oui, » dit-il simplement. Il n'y avait rien de plus à dire. Il s'installa, passa son bras autour des épaules de la jeune fille. Ensemble, ils attendirent la neuvième bourrasque.

La détonation habituelle se produisit, entraînant la surdité immédiate. Après quoi, comme s'il profitait de ce qu'ils ne pouvaient plus rien entendre, le vent fit irruption dans la grotte et souffla toutes les bougies. A cet instant, ils perdirent conscience.

La neuvième bourrasque se leva exactement ce dimanche soir à 22 h 30. De même que la tornade précédente avait produit des tourbillons, celle-ci provoqua des trombes. Pas un navire, pas un sous-marin ne put résister.

La première chose dont John eut conscience, quand il revint à lui, fut un grattement : quelqu'un cherchait à allumer une allumette. Avec effort, il souleva son poignet et lut une heure moins cinq sur le cadran lumineux de sa montre-bracelet. Encore une

fois, ils étaient saufs ! La neuvième bourrasque était passée : ils étaient encore là, épuisés sans doute, mais vivants.

L'allumette s'enflamma : son éclat était tel que John dut s'abriter les yeux avec la main. Il était réduit à l'état de taupe !

— « Onze heures cinq ! » C'était la voix de Joe Lightfoot.

— « Comment ? Etes-vous sûr ? J'ai une heure moins cinq. »

— « Vous êtes un peu optimiste... Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous avant la prochaine crise. D'ailleurs, il n'y a pas grand-chose que nous puissions faire, sinon attendre les événements... Pourtant j'aimerais m'assurer que nous aurons les moyens de sortir d'ici quand tout sera fini. » Il gratta une seconde allumette et alluma une bougie.

« Vous venez avec moi ? »

— « Non, » fit John. « Je préfère rester ici. Je ne veux pas que Beth s'aperçoive que je suis parti si elle se réveille. »

— « Comme vous voudrez, mon vieux... Non, Jenny, je ne peux pas t'emmener. Reste là et tiens compagnie à Mr Drake. » Jenny était sa fille de dix ans. Elle vint s'asseoir à côté de John. Avant de s'éloigner vers la grotte principale, Joe leur avait allumé une seconde bougie.

John ne savait que raconter à une fillette de dix ans. Il pensa lui poser des questions sur son école : mais dans les circonstances présentes cela semblait un peu dépassé... « Veux-tu regarder des photos ? » Il atteignit derrière son dos ses boîtes de diapositives et la visionneuse.

— « C'est stupide : il n'y a pas assez de lumière pour voir des photos ! »

— « Pour regarder mes photos, il n'y a pas besoin de lumière du tout. »

Il avait ouvert une de ses boîtes, glissé une photo dans l'appareil. « Es-tu prête maintenant ? »

— « Oh ! mais c'est comme une petite télévision ! Puis-je tenir l'appareil dans mes mains ? »

— « Bien sûr. Je mettrai les photos au fur et à mesure. N'approche pas la visionneuse si près de tes yeux. »

Ils furent tout de suite amis. Au moment où Beth reprit conscience, ils discutaient sur les animaux du zoo de Londres. A l'autre extrémité d'une autre petite grotte, en face du couloir d'accès, trois jeunes filles chantaient : leur visage formait un véritable tableau, merveilleusement éclairé par la lumière d'une bougie.

— « Combien de temps... » Beth n'eut pas le loisir d'achever sa question.

— « Qu'est-ce que cela peut vous faire, mon petit ? » coupa John.

— « Ce sont des photos formidables ! » s'exclama Jenny de sa voix de tête. « J'ai vu votre photo en bikini, » ajouta-t-elle à l'intention de Beth. « Maman m'a dit que je n'aurais pas de bikini avant l'âge de dix-sept ans. Sept ans à attendre, c'est vraiment long... Je suppose que les bikinis ne seront plus à la mode. »

— « Oh ! John. Je crois qu'il m'est impossible... » John percevait presque les sanglots dans la voix de Beth.

— « Allons, mon petit. Nous avons tenu le coup jusqu'à maintenant... Venez regarder les photos avec Jenny et avec moi. Jenny dit que c'est une véritable télévision... »

— « Et en plus, c'est en couleurs. C'est beaucoup mieux ! »

Joe Lightfoot revint de son inspection. « J'ai fait le tour. Nous avons encore deux issues sur trois. Lors de la dernière bourrasque, des stalactites sont tombées. Nous avons eu raison de nous réfugier ici. »

— « Je sors ! » annonça Beth. « Je ne peux pas rester ici, John. »

John était tourné vers Jenny : il ne put faire aucun geste pour arrêter Beth. Ce fut Joe, le seul debout, qui dut intervenir. Il fit passer sa bougie dans la main gauche et du poing droit la toucha à la mâchoire, puis, immédiatement, il tendit le bras pour l'arrêter dans sa chute.

— « Navré, mon vieux. Pas moyen de faire autrement ! Si on la laisse sortir, tout le monde va s'enfuir. Ce sera la panique. » Il passa sa bougie à John et étendit doucement Beth sur le matelas.

— « Oh ! papa ! » fit Jenny. « Je ne savais pas que vous battiez les femmes ! »

— « Tais-toi, Jenny ! Ou bien je te fais subir le même sort. »

— « Je n'aurais jamais imaginé qu'elle... » John ne savait que dire.

Il n'eut d'ailleurs rien à ajouter, car il reconnut l'approche de la dixième bourrasque par un brusque assourdissement qui lui comprima les oreilles. Nombreux étaient ceux qui n'avaient pas repris conscience depuis la bourrasque précédente — le père de Beth et la mère de Jenny étaient du nombre. Ceux qui étaient éveillés, sachant d'avance ce qui les attendait, profitèrent des der-

nières secondes pour s'installer aussi confortablement que possible.

Joe voulut que Jenny rejoigne sa mère et son frère, mais elle se nicha tout contre John. « Je reste avec Mr Drake. Il continuera à me montrer les photos quand nous serons réveillés. »

La bourrasque ne leur fournit aucun autre avertissement : ils perdirent soudain conscience.

La dixième bourrasque se leva à 23 h 34. Elle détruisit tous les ponts encore debout de par le monde, entre autres le Harbour Bridge à Sydney, où il était alors 8 h 34 du matin, un lundi matin où brillait un soleil incroyable...

Beth reprit conscience en même temps que John. « Etes-vous réveillé, John ? » demanda-t-elle.

— « Je viens de m'éveiller. »

— « Mon menton me fait mal... »

— « Vraiment ? » John n'avait aucune envie de lui rappeler ce qui s'était passé.

— « Je me souviens... Ce type m'a frappé, » dit-elle.

— « Il le fallait. Nous ne pouvions pas vous laisser vous enfuir dans la nuit. »

— « Que va-t-il se passer maintenant? Vous nous avez prévenus que les intervalles entre les bourrasques allaient se réduire de moitié à chaque fois. Jusqu'à présent je ne m'étais pas décidée à le croire... »

— « Je pense qu'à la prochaine bourrasque nous allons rester inconscients jusqu'à ce que tout soit fini... Et alors... Et alors, l'avenir m'apparaît difficile, Beth. Je crois qu'il ne restera pas pierre sur pierre du monde que nous avons connu. Ça va être une drôle de pagaille ! Ça va être, je crois... Ça va être comme si nous étions tous redevenus brusquement des hommes des cavernes. Seulement, nous avons en tête pas mal de choses qu'ils ne savaient pas... Du moins, nous devrions les avoir... En somme, c'est une chance que nous soyons ici, parmi ces braves gens qui ont passé toute leur vie dans ce pays... Les gens des villes sont trop spécialisés, sans même s'en rendre compte. »

— « Etes-vous... Etes-vous décidé, John, à rester avec mon père et moi ? »

— « Je l'ai prouvé en vous amenant ici, n'est-ce pas ? Je veux dire que si j'avais voulu me sauver tout seul, j'aurais pu quitter Londres sans vous prévenir. Que puis-je vous dire de plus, Beth ? »

— « Vous devriez le savoir sans que j'aie à vous le suggérer... »

— « Beth, je vous aime... Ne l'ai-je pas prouvé tout au long de cette affreuse journée ? »

— « Si, vous l'avez prouvé... Mais vous ne l'aviez pas encore dit. »

— « Maintenant, c'est fait ! Je vous aime, Beth. Je vous aime. Je vous aime. Combien de fois dois-je encore le répéter ? »

— « Bon. Vous me l'avez dit. Maintenant, il s'agit de le montrer. »

Il y eut un soupir de l'autre côté, puis la voix grêle de la fillette récita : « Alors ils s'embrassèrent, ils se marièrent et vécurent longtemps très heureux... C'était merveilleux... Mieux que dans un film. Je me demande vraiment si papa et maman se sont jamais dit des mots semblables... Probablement... Ils ont dû se les dire, sans quoi je ne serais pas là. »

La onzième bourrasque s'éleva à 0 h 06. Les réfugiés des grottes demeurèrent enfouis dans l'inconscience : aucun d'eux ne s'était éveillé quand la bourrasque recommença à souffler seize minutes plus tard. Personne ne s'éveilla non plus avant la treizième bourrasque, qui se manifesta huit minutes plus tard, c'est-à-dire à minuit et demi.

A 0 h 34 (heure d'été), deux milliards et demi d'êtres humains commencèrent à mourir d'une nouvelle forme d'hémophilie — dont certains avaient déjà éprouvé les symptômes un peu plus tôt. Les pressions barométriques anormalement basses occasionnaient des saignements de nez ininterrompus.

Deux minutes plus tard, au moment où commença à souffler la quinzième bourrasque, l'agonie commença pour le reste de l'humanité, c'est-à-dire pour les quelques millions d'êtres — une faible minorité — qui avaient trouvé refuge dans des grottes ou des abris anti-aériens, ou encore dans les stations de métro. Ces quelques millions périrent noyés, non pas dans l'eau, mais dans leur

propre sang. Leur nez saignait mais, ce qui était plus grave, leurs poumons saignaient — et l'hémorragie interne les étouffait.

Dans le monde entier, il n'y eut que huit survivants de la quinzième bourrasque de mars. Aucun dans les grottes de Thripley. C'étaient cinq hommes et trois femmes.

Les cinq hommes se trouvaient au fond de la mine la plus profonde qui soit. Il s'agissait de quatre contrôleurs de sécurité de race noire et de leur chef, de race blanche et de nationalité sud-africaine. Ils effectuaient une patrouille de sécurité au fond de la mine, patrouille qui devait être assurée coûte que coûte, bourrasque ou non, en semaine comme le dimanche.

Les trois femmes faisaient partie de l'expédition féminine anglo-américaine de l'Himalaya. Elles avaient décidé de se mettre en route vers le sommet de leur choix le lundi matin à 3 heures, laissant derrière elles au camp avancé leurs trois coéquipières et les guides sherpas qui les avaient accompagnées depuis le camp de base.

Les vents ne se manifestèrent pas au-dessus de 7 000 mètres : à cette altitude, l'atmosphère demeura calme. A 5 heures, les trois alpinistes se trouvaient déjà dans cette zone poursuivant énergiquement leur ascension : pendant ce temps, la bourrasque tuait leurs coéquipières et leurs guides au camp avancé comme au camp de base. Les trois femmes remarquèrent bien la tempête, en dessous d'elles : mais comme cette tempête ne semblait pas devoir les menacer, elles continuèrent.

Peu de temps après, le temps s'éclaircit brusquement. Les alpinistes atteignirent le sommet vers midi, dans d'excellentes conditions. Au-dessous d'elles, pas un nuage. L'une d'elles déclara :

— « J'ai l'impression que je vois toute l'Asie autour de nous... »

C'était exagéré : mais comme cette femme avait la meilleure vue des trois, elle pouvait déclarer à juste titre qu'elle avait sous les yeux le panorama le plus étendu qu'homme ou femme ait jamais pu contempler de la terre ferme.

Traduit par Gersaint.
Titre original : The fifteenth wind of march.

Chronique littéraire

Dick et ses fantasmes ou en lisant la bible psychédélique

par Marcel Thaon

Il n'est plus nécessaire de présenter Philip K. Dick au public français. L'article de John Brunner servant d'introduction au volume du C.L.A. **En attendant l'année dernière / A rebrousse-temps** et celui de Gérard Klein dans **Fiction** n° 182, **Philip K. Dick ou l'Amérique schizophrène,** ont suffisamment exploré le sujet. Personne n'ignore donc plus que Dick est aux Etats-Unis l'auteur exemplaire par excellence, celui qui représente l'évolution dans un genre qui traverse une crise sérieuse en ce moment.

Il est alors remarquable que les Américains soient les seuls à ne pas s'en rendre compte.

Aux premiers jours était le Dick auteur prolifique et brillant mais superficiel. L'usine à nouvelles produisait souvent des bijoux comme **Le sacrifié (Fiction** n° 4) ou **Défense passive (Galaxie** ancienne série n° 10), mais, d'une part, ces récits étaient courts, trop courts pour être appréciés par un public de langue anglaise qui confond avec une constance inquiétante nombre de pages et qualité ; et, d'autre part, ils se perdaient au milieu d'une production imposante — trente nouvelles de qualité très inégale, dans treize magazines différents et une anthologie durant la seule année 1954, par exemple.

Philip K. Dick était alors le type même de l'écrivain préféré des rédacteurs en chef toujours en quête de récits brefs. Il savait adapter son style au magazine et ne manquait jamais d'agrémenter ses histoires d'une chute inattendue. Dans **The builder (Amazing,** janvier 1954), par exemple, un homme passe tout son temps à construire un bateau dans son jardin, faisant le désespoir de sa femme. La guerre atomique semble toute proche mais il ne se laisse pas distraire. Pourtant un fait le dérange plus ou moins : il ne sait pas lui-même pourquoi il s'est lancé dans cette construction d'une gigantesque embarcation. La réponse viendra aux dernières lignes :

« Elwood se tint devant le bateau, regardant fixement l'énorme rafiot qu'ils avaient construit, luttant pour comprendre. Pourquoi avait-il travaillé ? A quoi cela servirait-il ? Quand le saurait-il ?

Est-ce qu'il le saurait même un jour ? **Il resta là une éternité, les yeux levés.**

Il continua à ne pas comprendre jusqu'à ce que les premières gouttes de la pluie noire commencent à tomber autour de lui. »

En 1962, Putnam publie un roman inédit : **The man in the high castle**. Immédiatement, Philip K. Dick sort de l'oubli pour être victime d'un malentendu à l'échelle de l'univers. **The man in the high castle** reçoit bien un Hugo à la vingt et unième convention mondiale de la science-fiction (Washington, 1963), mais ce beau roman est vu par la majorité des critiques comme une variation particulièrement bien venue sur le thème « Que serait-il arrivé si... ? » Ici : « Que serait-il arrivé si Hitler avait gagné la seconde guerre mondiale ? » Sam Moskowitz, qui est sans doute le spécialiste de science-fiction le plus documenté, vante l' « authenticité du travail » mais ne poursuit pas plus loin. Quant au texte de présentation du volume, mieux vaut ne pas en parler ; qu'il suffise de dire qu'il dépasse en bêtise tout ce que l'on a pu voir en France. Tous ont bizarrement oublié le plus important : le fait que l'univers décrit dans **The man in the high castle** aussi bien que le nôtre ne sont qu'illusion, la seule réalité étant un monde où l'Angleterre reste seule maîtresse.

Depuis cette date, les critiques des romans de Dick tendent vers le maussade. D.C. Paskow écrit dans **Science Fiction Times** à propos de **En attendant l'année dernière** : « **Ce n'est pas un livre important, mais il est amusant à lire** » ; D.T. Malone, pour **Do androids dream of electric sheep ?**, se contente de : « **Ce roman est rempli des questions de drogue et de religion habituelles à Dick.** » Quant au **Dieu venu du Centaure**, puisque c'est de lui que nous parlerons plus précisément dans cet article, il n'y a que Algis Budrys dans **Galaxy** pour entrevoir quelques-uns de ses mérites.

L'explication de cette attitude négative doit peut-être être cherchée dans une habitude des magazines américains qui veut que chacun de ces périodiques ait **son** critique attitré, qui doit lire toutes les parutions du mois (elles sont fort nombreuses) et rédiger un compte rendu de quelques lignes sur chacune d'elles. Or, les romans de Dick ne sont pas de ceux que l'on peut lire en diagonale ; au contraire, il faut leur consacrer tout son temps, savourer les multiples détails de l'intrigue et ne pas se laisser abattre par toutes les fausses pistes, les pièges à lecteur distrait que l'auteur pose au détour de chaque page.

Une autre explication est que lire une œuvre de Philip K. Dick entraîne dans une véritable expérience **non-verbale**, bien éloignée du rationalisme qu'un Jacques Bergier croit discerner chez les auteurs de science-fiction (voir sa lettre à l'**Express**, il y a quelques mois).

Nous allons maintenant essayer de décrire l'indescriptible, c'est-à-dire parler de l'univers dickien, particulièrement celui du **Dieu venu du Centaure**, en employant une méthode pointilliste. Après avoir résumé cette dernière parution en France, nous essaierons de voir comment ont évolué ses idées, en nous intéressant particulièrement aux nouvelles où l'on voit, comme tracé en filigrane, le schéma de ses dernières œuvres. Puis nous examinerons l'aboutissement de cette évolution : comment Philip K. Dick a construit ses romans récents. Enfin, nous ferons une revue des grands thèmes dickiens qui se retrouvent dans **Le dieu venu du Centaure**. Il ne nous restera plus alors qu'à expliquer pourquoi cette dernière parution dans la collection Galaxie-Bis peut être considérée comme une bible.

Dans **Le dieu venu du Centaure**, nous assistons à la lente dégradation de la

race humaine mais aussi, sans doute, aux événements qui aboutiront à sa salvation.

Nous sommes en 2015 et toute vie semble amenée à disparaître dans un avenir trop proche. La Terre se réchauffe rapidement ; en quelques années, la température est passée à 80 degrés Celsius et toute vie est axée sur la chaleur — comment s'en protéger, mais aussi comment en **profiter**. L'O.N.U. essaie de préserver l'avenir en envoyant contre leur gré des colons sur Mars ; mais ils se laissent nourrir, habiller, etc. aux frais de la planète originelle. Découragés à l'avance, ils n'ont aucune influence sur leur environnement ; complètement aliénés, leur seul besoin est d'améliorer leurs combinés Poupée Pat ou de mâcher la gomme D-Liss.

Les combinés Poupée Pat sont la reproduction en miniature des maisons, meubles, autos et autres objets de confort manquant sur Mars. Le décor aussi est prévu : la ville minuscule est pourvue d'une plage avec sa mer. Dans ce simulacre, habitent Pat et son amoureux Walt, deux petites poupées. Tout cela ne serait qu'un jeu inoffensif pour colons retombés en enfance s'il n'y avait la gomme D-Liss. Le D-Liss est une drogue permettant d' « entrer » dans l'univers des poupées ; sous son influence, les hommes deviennent Walt et les femmes Pat. Autre particularité : il n'est pas besoin d'attendre son tour pour utiliser le combiné ; au contraire, l'utilisation en groupe permet de se procurer des sensations originales, car les **« esprits des partenaires fusionnent et deviennent une entité nouvelle »**. Alors, assis bien sagement en cercle autour de leur combiné, **« sans qu'aucun observateur à l'esprit mal tourné pût rien voir d'indécent »**, tous les hommes peuvent coucher avec toutes les femmes de la colonie en même temps !

Cette expérience hallucinatoire a donné naissance à une religion dont le premier article de foi est que l'univers de Pat est **réel : « Pour sa part, il était croyant : il proclamait le miracle de la translation, cet instant quasi sacré où les éléments miniaturisés du combiné cessaient de simplement représenter la Terre pour** devenir **la Terre. »** Malheureusement, ce délire mystique est entravé par deux choses : l'effet du D-Liss ne dure qu'un temps très bref et l'hallucination se limite aux objets miniaturisés — si Walt possède une auto, c'est que les nouveaux Martiens en ont installé une dans le combiné Poupée Pat. D'autre part, la vente de l'hallucinogène est interdite par l'O.N.U. et on doit donc se le procurer en contrebande.

Le fournisseur des combinés P.P. comme du D-Liss, c'est Leo Bulero, un homme dont l'évolthérapie a fait évoluer artificiellement le cerveau de cent mille ans. Sa position semble inexpugnable jusqu'au jour où le magnat Palmer Eldritch revient d'un mystérieux voyage dans le Centaure, amenant avec lui un nouvel hallucinogène : le K-Priss. Celui-ci se distingue du précédent en ce sens que son effet est permanent (tout au moins Dick le sous-entend), qu'il est autorisé par l'O.N.U. et qu'il n'a pas besoin d'un support matériel. Une seule constante : dans chaque univers hallucinatoire engendré par le K-Priss apparaît Palmer Eldritch, facilement reconnaissable à ses trois stigmates : **« Il avait aussi d'énormes dents en acier posées, antérieurement à son expédition sur Prox, par des chirurgiens-dentistes tchèques. (...) Et... son bras droit était artificiel. Il y avait vingt ans qu'il avait perdu le vrai au cours d'une partie de chasse sur Callisto. (...) De plus, il était aveugle. Aveugle au sens originel, au même titre qu'il était manchot. Car des prothèses avaient été faites. (...) Les prothèses, incorporées aux cavités osseuses, étaient dépourvues de pupille ou de toute espèce de muscle moteur. Au lieu de cela, une vision panoramique était assurée**

par un objectif grand angulaire sous la forme d'une fente horizontale et fixe qui les traversait d'un bout à l'autre. »

Leo Bulero apprend par ses conseillers précognitifs qu'il tuera Palmer Eldritch dans un proche avenir. Il part donc pour la Lune rencontrer sa victime présumée ; ce faisant, il tombe dans un piège et doit absorber du K-Priss.

Nous sommes alors à la page 80. Les choses jusqu'à maintenant ont effectué une progression linéaire plutôt facile à suivre, bien que nous n'ayons pas parlé des détails multiples que Phil Dick ne cesse d'accumuler. Mais les événements vont prendre une complexité irrémédiable, si bien que jusqu'à la dernière ligne (... et après), le lecteur cartésien sera plutôt frustré. Est-ce qu'on sort **vraiment** de l'univers halluciné de Leo Bulero ? La scène finale pourrait nous pousser à accepter cette explication. Mais ne serait-ce alors pas plutôt Palmer Eldritch qui est encore enfermé dans un monde factice ? Pour simplifier les choses, nous allons présenter notre explication personnelle et c'est à elle que nous nous référerons pendant toute la suite de l'article.

L'homme est affecté de deux manières par le K-Priss. Tout d'abord, il peut voyager dans le temps, mais il sera condamné à revivre un passé immuable ou à errer comme un fantôme dans les univers futurs possibles en se heurtant à des virtualités qui ne se réaliseront peut-être jamais, s'il n'est pas aidé par Palmer Eldritch, qu'il est possible d'assimiler à Dieu : **« Il essaie, il est là, les bras ouverts et les mains vides ; il comprend, il voudrait bien nous aider, mais... ce n'est pas si simple que ça. »**

Ensuite, le K-Priss permettra à cet homme de déceler la réalité sous les apparences. Créature de Palmer Eldritch, il verra les autres et lui-même se transformer en ce qu'ils sont vraiment : les **avatars** du dieu venu du Centaure. C'est ainsi par exemple, aux dernières pages, que Leo Bulero et ses employés porteront les trois stigmates : les dents en acier, le bras artificiel, les yeux à fente horizontale.

Malgré leur aspect terrifiant, Palmer Eldritch et le K-Priss seront les agents rédempteurs d'un système solaire aliéné. Leo Bulero tuera Palmer Eldritch, qui renouvellera ainsi le sacrifice du Christ, mais il sera délivré du sentiment de sa culpabilité puisqu'il est lui-même Palmer Eldritch. Notons en passant que Philip K. Dick repousse la réintroduction des valeurs à un futur lointain : Leo Bulero, par son système nerveux, est éloigné de nous par cent mille ans d'évolution.

Immédiatement, ceux qui ont pris du K-Priss sortent de l'enfer — l'univers soumis à la loi des effets et des causes — pour connaître un niveau de conscience supérieur : **« On y accède par l'empathie, la capacité de saisir autrui de l'intérieur. »** En effet, dans la dernière partie, les personnalités se confondent, en même temps que les individus retrouvent leur libre arbitre, ce que nous verrons plus loin.

Philip K. Dick prête donc à la drogue le rôle libérateur que Pasolini dans **Théorème** donnait au sexe. En ce sens, il est un auteur profondément subversif et nous avons certainement de la chance que la science-fiction soit considérée en haut lieu avec dédain, car on a interdit des films pour moins que cela.

Si la drogue, l'illusion, les thèmes religieux tiennent une grande place dans les derniers romans de Dick, il ne faudrait pas croire qu'ils ne se retrouvent pas dans une période antérieure de sa carrière. Ses idées fondamentales, Philip K. Dick les a intégrées dans ses toutes premières nouvelles.

Les défenseurs (**Galaxie** n° 5) est paru aux U.S.A. dans le numéro de **Galaxy** daté de janvier 1953, c'est-à-dire à la fin de l'année 1952, quelques

mois après la première nouvelle de Dick. On y retrouve, sous une forme rudimentaire, la solution de continuité entre l'apparence et la réalité. Des robots font croire aux populations cachées dans des abris souterrains que la guerre continue à faire rage à la surface du monde, alors que les hostilités ont cessé depuis des années. Pour cela ils leur envoient des films truqués. De même, dans **Défense passive** (**Galaxie** ancienne série n° 10), les habitants d'un monde étranger peuvent prendre l'apparence d'un quelconque objet afin de tromper les Terriens trop confiants.

Le problème du temps obsède Dick depuis bien longtemps. Dans **A world of talent** (**Galaxy**, octobre 1954), sans doute la nouvelle qui annonce le plus tout ce qu'il fera dix ans plus tard, il nous présente un enfant pour qui le temps est malléable et qui transforme l'Histoire à son gré. Moins complexe que **Nous les Martiens** (**Galaxie** n°s 32, 33, 34), **A world of talent** s'y apparente très nettement.

Le concept de la divinité qui se mêle à la vie des hommes est esquissé dans **A present for Pat** (**Startling Stories**, janvier 1954), où le héros rapporte dans ses bagages un dieu extra-terrestre qui commençait à s'ennuyer sur sa planète lointaine.

Nous venons de voir que la genèse des thèmes favoris de Philip K. Dick remonte aux premiers temps de sa carrière, quand la science-fiction en France venait à peine de faire une timide apparition sous l'apparence du Rayon Fantastique ; mais les multiples détails qui recouvrent ses romans sont utilisés dans plusieurs œuvres successives. Tout se passe comme si l'auteur de **Loterie solaire** considérait que tout ce qu'il a écrit dévoile un seul et même univers, un peu comme Cordwainer Smith développait l'histoire de l'Instrumentalité en ajoutant peu à peu des maillons à une chaîne qui restera éternellement inachevée.

La précognition apparaît pour la première fois (tout au moins à ma connaissance) dans **A world of talent**. L'économie basée sur les peaux de truffe se retrouve dans **Clans of the Alphane moon.** Une nouvelle comme **Jon's world** (dans **Time to come**, anthologie d'August Derleth, 1954) fait directement suite à **Second variety** (**Space SF**, mai 1953), et dans toutes les deux est utilisé un concept cher à Dick : le simulacre. Ici, un robot guerrier qui imite un soldat blessé pour attirer les naïfs ennemis dans un piège ; mais, si le stratagème est découvert, la situation ne s'en améliore pas pour autant, car tout le monde en vient à soupçonner tout le monde d'être un robot déguisé en humain.

Un autre aspect intéressant et qui marque bien l'unité et la continuité de toute l'œuvre de Dick : pratiquement chacun de ses romans est annoncé par une nouvelle qui lui est directement rattachée. Les exemples sont multiples. Citons tout d'abord **Shell game** (**Galaxy**, septembre 1954) avec sa société de paranoïaques, qui est un prologue direct à **Clans of the Alphane moon** où le clan des maniaques s'allie à ceux des schizophrènes, des obsédés, etc., pour faire échec aux envahisseurs venus de la Terre. De même, **La roue tourne** (**Satellite** n° 37) préface **The man in the high castle**. L'étrange religion de **Loué soit Mercer** (**Galaxie** n° 38) est examinée dans **Do androids dream of electric sheep ?** Enfin, **Your appointment will be yesterday** (**Amazing**, août 1966) est un conte bien curieux : il s'apparente au livre du C.L.A. **A rebrousse-temps** et ainsi y retrouve-t-on l'Anarque Peak et l'effet Hobart de renversement du temps, mais pris dans une perspective totalement différente correspondant sans doute au premier jet de **A rebrousse-temps**.

Dans le cas du **Dieu venu du Centaure**, si on excepte **Days of Perky Pat** (**Amazing**, décembre 1963), il faut re-

monter à 1954 pour trouver le récit qui préfigure Poupée Pat. Il s'agit de **Small town** (**Amazing**, mai 1954), où des hommes se trouvent projetés dans une ville de poupée mais sans l'aide de la drogue, car celle-ci est une acquisition récente de l'univers dickien ; en effet, il faut attendre les années soixante et la vogue du L.S.D. pour la voir apparaître dans son œuvre avec toute la force que l'on sait.

Ces considérations sur le passé nous amènent tout naturellement à parler du présent. Depuis **The man in the high castle** (1962) et surtout **Nous les Martiens** (1963 aux Etats-Unis), les romans de Philip K. Dick sont caractérisés par leur **dissociation.** Ce sont devenus de véritables pièges à esprit rationnel : Damon Knight disait que Dick entrait et sortait en même temps par toutes les portes à la fois ; il faudrait ajouter maintenant que **toutes ces portes sont sans issue** ou plutôt qu'elles donnent sur des pièces où l'on peut voir encore d'autres portes, et ainsi à l'infini. L'impression de confusion qui frappe le novice provient en grande partie de la construction bizarre mais logique des romans de Dick, nous allons le voir immédiatement.

La science-fiction classique nous a habitué à une démarche qui s'appuie sur la « ligne droite » ; ainsi le lecteur s'attend à recevoir de chaque personnage des renseignements qui lui feront mieux comprendre la situation et il ne lui viendrait pas à l'esprit que ces personnages pourraient mentir ou simplement se tromper. Un chef-d'œuvre comme **L'univers en folie** de Fredric Brown (Rayon Fantastique) n'est pas agencé autrement. Mais, chez Dick, le point de vue est inverse ; il s'agit que les individus réagissent selon leur logique propre, et il faut donc que leurs propos reflètent l'incohérence sous-jacente à la pensée humaine, ses multiples erreurs et les distorsions de la vérité dues aux personnalités gauchies des héros. Ainsi, il est logique que Barney Mayerson reçoive Palmer Eldritch sur un mode opposé à celui de Leo Bulero ; il n'y a pas non plus d'incohérence à ce que Bulero s'apitoie sur son sort alors qu'il possède une des plus grosses fortunes du système solaire : **« Il avait rendu la vie supportable à plus d'un million d'expatriés involontaires de la Terre. Mais que récoltait-il en échange ? Ma vie, se dit-il, est entièrement vouée au bien d'autrui... »**

Aussi les fausses pistes s'accumulent-elles en proportion du nombre de points de vue, ce qui peut évidemment être irritant pour qui n'aime pas les rébus. Enfin, pour compliquer encore plus la situation, Philip K. Dick ajoute de temps à autre, et sans doute pour son plaisir personnel, de merveilleuses petites scènes complètement hors du contexte. Dans **Le dieu venu du Centaure**, nous avons deux de ces scènes. La première est sortie directement du terrifiant univers de Miss Reiss dans **Les mondes divergents** : **« Le chat avait été retourné. Mais il était encore vivant ; cette sorte d'innommable bouillie était encore un organisme vivant. Miss Reiss avait veillé à cela. (...) Tremblant, palpitant, la masse visqueuse d'os et de tissus organiques se tordait sur le sol de la cuisine. (...) Cette chose grotesque avait en trois heures un quart réussi à traverser la moitié de la cuisine en rampant. »** (Les mondes divergents). **« Il se retourna et vit Roni Fugate, ou plutôt ce qui se trouvait à l'endroit qu'elle occupait tout à l'heure. Une toile d'araignée, des filaments d'une substance fongoïde enroulés sur eux-mêmes pour former une colonne fragile et vacillante... Il vit la tête aux joues caves, aux yeux inertes et mous comme une gelée flasque d'où suintaient des larmes visqueuses, des yeux qui voulaient lancer un appel mais ne savaient où se tourner car ils ne**

voyaient pas. » (Le dieu venu du Centaure).

L'autre tableau semble peint par un Robert Sheckley de la bonne époque avec son chacal télépathe : **« Puis-je vous manger ? » demanda la créature pantelante, la mâchoire pendante. (...) « Descendez de là, » émit la créature à la fois autoritaire et suppliante, « je ne peux pas vous atteindre là-haut. »** Tout cela est sans doute inutile pour la marche du livre, mais pourquoi vouloir bouder son plaisir ?

Les romans de Philip K. Dick ont trois composantes principales. L'examen d'un problème éternel — dans la plupart des cas l'ambiguïté de ce qu'on appelle peut-être à tort la **réalité**. La présentation des problèmes personnels d'un ou plusieurs personnages autistiques (car ils ne s'intéressent qu'à leur propre situation : quand Palmer Eldritch propose à Leo Bulero de lui montrer son voyage dans le système de Proxima du Centaure, Bulero n'écoute pratiquement pas) ; dans **Le dieu venu du Centaure**, c'est Barney Mayerson dont nous explorons le psychisme. Enfin, à ces deux données viennent s'ajouter une profusion de détails comme ici l'évolthérapie, une satire de la psychiatrie, les rames inter-immeubles, les Proxiens, les cravates vivantes et bien d'autres encore. Notons en passant que les héros de Dick sont toujours masculins, ce qui tendrait à prouver qu'il est plutôt misogyne, quoi qu'en pense notre ami Gérard Klein ; après tout, dans **Clans of the Alphane moon**, Chuck Rittersdorf se croit mentalement malade alors que c'est sa femme qui est une dépressive en puissance. A cette misogynie vient s'ajouter une étrange aversion pour les Allemands à qui il donne toujours le mauvais rôle : dans **Le dieu venu du Centaure**, par exemple, Willie Denkmal est présenté comme un « charlatan sans envergure », alors qu'il a inventé l'évolthérapie.

Puisque nous essayons de trouver des défauts à cette œuvre si riche et si passionnante, disons que l'on peut critiquer le style de Dick. En effet, si certaines pages ont une sorte de réalité cauchemardesque, et la scène où meurt Roni Fugate vient immédiatement à l'esprit, il faut bien dire que d'autres détails frôlent dangereusement le ridicule, ainsi la plaque posée sur Sigma 14-B : **« In memoriam. En l'an de grâce 2016, non loin de cet emplacement, l'ennemi du système solaire Palmer Eldritch a été défait à la suite de son combat avec le champion des neuf planètes, le Terrien Leo Bulero. »**

En guise de conclusion partielle, avant d'aborder la thématique dickienne, nous pouvons dire que les livres de l'auteur américain gagnent en profondeur et en envergure ce qu'ils perdent peu à peu en cohérence. En ce sens, **Le dieu venu du Centaure** est son meilleur roman sur le plan de l'ampleur de vision, mais sa construction laisse un peu à désirer si on le compare à **The man in the high castle.**

Attaquons donc les quatre piliers qui soutiennent cette œuvre — Aliénation, Illusion, Libération et surtout Religion.

L'aliénation est totale et ressentie par chaque homme. Au début du livre on se trouve dans un univers en mort latente que les « grands » cherchent encore à presser tel un citron. Comme dans **The man in the high castle**, la vie semble prête à disparaître, ici à cause du réchauffement de l'atmosphère, là parce que la guerre atomique va éclater. Mais personne ne peut jouir de ses dernières années de vie car la menace d'être envoyé sur Mars pèse sur toutes les têtes ; même les puissants ne sont pas à l'abri puisque Barney Mayerson, premier conseiller prévog de Leo Bulero, reçoit sa feuille de recrutement.

Sur Mars, la situation n'est pas meilleure puisque les colons renoncent mê-

me à s'occuper de leur environnement, se laissant nourrir par l'O.N.U. pour s'évader dans leur univers personnel, coupé des autres comme de la société.

Les personnages de Dick vivent dans un monde qui est frustrant dans ses plus petits détails. Remarquez par exemple comme les machines robots se sentent supérieures aux hommes, comme elles se montrent même un tantinet méprisantes (**« Ce demeuré de camelot a réussi à introduire sa miteuse marchandise dans mon intérieur propret, » articula le taxi. »** (**La foi de nos pères, Fiction** n° 188). Les êtres humains sont obligés de quémander leurs renseignements dans les plus petites affaires de la vie, car ce sont des machines omniscientes. Voyez le Docteur Sourire dans **Le dieu venu du Centaure,** auquel Barney Mayerson est forcé de demander le nom de la jeune fille avec qui il vient de passer la nuit, ou le Bonhomme Orville dans **Les convertisseurs d'armes** (**Galaxie** n° 54/55). Les robots savent être cruels à l'occasion pour ces pauvres humains incapables de gouverner leur vie : dans **The unteleported man** (**Fantastic stories,** décembre 1964), une machine poursuit les débiteurs, leur distillant une sourde torture morale afin de les obliger à rembourser : **« Donnez-moi du temps. » « Vous avez un plan, Monsieur Appleford ? » La voix du robot-créancier était déformée par le mépris. »**

Et quand ils ne vous raillent pas, ces mécanismes empiètent sur votre vie, la dirigeant par d'habiles flatteries : **« C'est l'heure de se lever, Appleford, pour leur montrer qui vous êtes et de quoi vous êtes capable. Un grand bonhomme, ce Douglas Appleford. Tout le monde est d'accord là-dessus. Je les entends parler. Un garçon remarquable, beaucoup de talent, il fait du bon travail. Le public l'admire. » La voix s'interrompit. « Alors, vous êtes réveillé ? »** (A rebrousse-temps).

Dans un même ordre d'idées, citons la fascination qu'exerce sur Dick le piège, qu'il soit à l'échelle de l'homme comme dans **A game of unchance** (**Amazing**, juillet 1964) ou à celle de l'univers comme dans **Les mondes divergents.** Exemple tiré du **Dieu venu du Centaure** : **« C'est tout un spectacle, ces pièges homéostatiques poursuivant une souris martienne à travers le désert. (...) Un piège, c'était une chose qui imposait le respect. Une situation où toutes les portes, en somme, étaient sans issue. »**

Enfin, il est intéressant de noter que les précognitifs sont plus gouvernés par leurs pouvoirs que l'inverse. Ce n'est pas très sensible dans **Le dieu venu du Centaure**, car la profusion des univers possibles laisse une illusion de liberté, mais dans **The world Jones made** celui qui prévoit le futur avoue : **« Ce n'est pas tellement comme si je pouvais voir l'avenir ; mais bien plus comme si j'avais un pied collé au passé. (...) Je revis pour toujours l'année dernière. »**

Les individus de ce monde aliéné chercheront un espoir dans le fait que le monde n'est peut-être pas tout à fait réel. C'est bien sûr le thème le plus récurrent dans l'œuvre de Philip K. Dick. Si dans **The penultimate truth** il ne remettait pas en cause les fondements de l'univers, puisqu'il s'agit d'une supercherie montée par des hommes sans scrupules, l'évolution s'est effectuée peu à peu et dans **Exhibit piece** (**If,** août 1954) George Miller fait retraite dans un univers illusoire qui se confond avec notre époque. Une idée similaire sera employée plusieurs années plus tard dans **Simulacre** (**Galaxie** n° 23) où, sur une Terre dévastée, un homme croit vivre une vie de luxe, alors qu'il est entouré d'un faux paysage destiné à préserver sa santé mentale. Remarquons que Phil Dick a peut-être emprunté ce thème à « Lewis Padgett » dont **Jesting pilot** (**Astounding,** mai 1947) est l'histoire d'une ville qui fait croire à ses habitants qu'elle les

protège alors qu'ils meurent peu à peu, atteints par les radiations.

Mais Dick a hypertrophié ce thème d'une manière telle que l'on peut véritablement parler d'obsession. Obsession du simulacre, être artificiel qui imite l'homme (voir **Loterie solaire** ou **Clans of the alphane moon**). Obsession de ce que l'on peut falsifier : l'économie terrienne dans **Le dieu venu du Centaure** est basée sur les peaux de truffe, **« la forme de vie Biltong qui servait de monnaie d'échange dans tout le système solaire en raison de sa structure moléculaire unique, à base d'un amino-acide protéique, la seule à ne pouvoir être reproduite par les duplicateurs »**.

Le sommet du négativisme a été atteint dans **The man in the high castle** où l'univers entier est vécu en tant qu'illusion. Dans **Le dieu venu du Centaure**, la situation est un peu différente. Pour la comprendre, il faut se rappeler ce que Philip K. Dick écrivait dans sa postface au premier livre que lui a consacré le C.L.A. : **« Sous des dehors changeants, mes romans ont toujours visé à démêler ce qui est objectivement réel de ce qui ne l'est qu'en apparence — et qui malgré cette apparence n'est qu'une simple illusion. (...) Un certain nombre de choses existent objectivement — bien que sur un plan métaphysique — tandis que d'autres sont des simulacres. (...) J'ai le sentiment profond qu'à un certain degré il y a presque autant d'univers qu'il y a de gens, que chaque individu vit en quelque sorte dans un univers de sa propre création. »**

Il faut donc bien poser que, chez Dick, la réalité telle que nous la connaissons et l'hallucination participent au **Réel** : ni l'une ni l'autre ne sont totalement réelles mais pas totalement illusoires non plus. Cette ambiguïté entre le réel et l'irréel amène immédiatement toute une série de complications mais elle permet de comprendre très exactement **Le dieu venu du Centaure**. On perçoit ainsi pourquoi il est presque impossible de savoir dans quelle mesure ce qui est ressenti sous l'influence du K-Priss est imaginaire, puisque les univers hallucinatoires à tiroirs dans lesquels le drogué évolue ne sont pas à proprement parler « factices » ou « réels ».

Pour accéder dans ces mondes, il faut employer la drogue. Ici deux constantes dans l'œuvre de Dick. Tout d'abord, le toxicomane peut voyager dans le temps. C'est un thème que Dick emploie constamment même si ce n'est pas en connexion directe avec la drogue (voir par exemple l'enfant mutant de **Nous les Martiens**). A l'occasion de ses voyages temporels, l'intoxiqué dont nous parlions plus haut pourra renouveler le sens du « aide-toi et le ciel t'aidera ». Ainsi dans **En attendant l'année dernière** Eric Sweetscent sera aidé par un de ses moi futurs. De même dans **Le dieu venu du Centaure** Barney Mayerson se rencontre lui-même dans l'avenir, mais il ne deviendra jamais ce Barney Mayerson puisqu'il prend une décision différente à un moment crucial de sa vie — il préfère rester sur Mars alors que l'autre lui-même était revenu sur Terre.

Ensuite, le second effet de la drogue est libérateur : par la coupure totale avec l'univers, l'homme retrouve des valeurs et un but. Barney Mayerson décide d'affronter Mars, de se battre contre le sol pour en tirer une récolte ; il a donc commencé à prendre seul ses décisions. Leo Bulero veut fonder une « **guilde de protecteurs : pour sauver les AUTRES** ». Alors les individus se comprennent par empathie car leurs personnalités se fondent en une seule, comme dans une nouvelle plus ancienne : **En ce bas monde** (dans **Histoires des temps futurs**, choisies par Alain Dorémieux, Casterman). En même temps, et remarquons là le symbole, la menace de réchauffement du soleil disparaît. Dick écrit bien que c'était « un coup des Proxiens », mais tout laisse croire

que les hommes avaient projeté la cause de leur aliénation sur le soleil, et, dès qu'ils ont été libérés de leur servitude, la menace solaire a disparu comme par enchantement. Nous avons encore ici un mélange subtil du réel et de l'imaginaire.

Les êtres humains peuvent aussi être libérés par **l'œuvre d'art**. Le thème n'est esquissé qu'au début du livre, puis on n'en entend plus parler. Les poteries, ces « **pièces minuscules à la forme bizarre** », sont véritablement escamotées, et Richard Hnatt, qui semblait devoir servir de porte-parole à l'auteur, disparaît dans les oubliettes. Pourtant, dans **The man in the high castle**, un petit objet d'art permet de passer de l'univers factice où les Allemands ont gagné la guerre de quarante au monde « réel ». Ici j'émets une hypothèse : peut-être l'œuvre d'art permet-elle de saisir l'intention créatrice et, par là, la personnalité de son créateur ; c'est donc un moyen de communication entre les êtres alors que celle-ci semblait impossible.

Abordons maintenant le thème de la religion. Lui aussi sévit de manière endémique depuis les tout débuts de la carrière de Dick, mais, dans les nouvelles de la première période, il était employé pour sa valeur de **gimmick**. Il est bien évident que Phil Dick ne croit pas au Dieu tyrannique des **Mondes divergents**, et on peut faire la même remarque pour les divinités qui peuplent **A glass of darkness** (**Satellite SF**, décembre 1956). Mais la religion est devenue depuis peu un sujet que Dick traite avec un sérieux étonnant.

Do androids dream of electric sheep ? ou **La foi de nos pères** tentent une approche mystico-matérialiste de la théologie, et plus que tout autre **Le dieu venu du Centaure** est un livre religieux, non pas tellement en ce sens qu'il étudie la religion traditionnelle, mais bien plutôt qu'il se présente comme la révélation de la vraie réalité, c'est-à-dire comme une bible. Il n'est bien sûr pas besoin de « croire » en Palmer Eldritch, mais il est significatif de penser que dans un environnement et à une époque différente cette œuvre, après quelques retouches, aurait pu servir de Livre Saint.

Nous nous contenterons ici de faire ressortir quatre aspects de la théologie dickienne. Remarquons en premier lieu que, si l'on devait tirer une religion de ce livre, ce serait une sorte de foi désespérée. S'il essaie d'aider les humains, Dieu ou Palmer Eldritch s'amuse aussi avec eux : il est donc à la fois bienveillant et cruel ; nous avons alors une ambivalence entre le Bien et le Mal, entre Dieu et le Démon qui se fondent en une seule entité ; ambivalence qui est surtout très sensible dans **La foi de nos pères** alors que le dieu venu du Centaure est plutôt bien disposé à notre égard.

En second, disons que Dick ne laisse pas grand espoir à l'homme et que sa « foi » est de type strictement janséniste avec son salut réservé à quelques rares élus : « **Le salut n'était pas un vain mot. Mais... il n'était pas pour tout le monde.** »

Troisièmement, on peut noter les rapports du **Dieu venu du Centaure** avec le Nouveau Testament. Comme dans celui-ci, par exemple, Dieu-Palmer Eldritch recule devant le sacrifice de sa vie pour sauver les hommes ; puis il accepte sa mort alors qu'il aurait facilement pu l'éviter.

Enfin, il est possible de comparer le fait de prendre du K-Priss avec le péché originel, la drogue donnant la **connaissance de la réalité**. Philip K. Dick insiste d'ailleurs sur ce point tout au long du livre.

Au total, nous avons chez Dick une religion essentiellement matérialiste, avec ses dieux qui se confondent souvent avec les hommes et qui s'occupent activement de leurs affaires — dieux

dont il est impossible de comprendre et encore moins de discuter les mobiles. Il faut simplement accepter d'être soumis à leur volonté ; ce qui pourrait être la forme ultime de l'aliénation puisque ce n'est même plus l'univers qui est mis en accusation mais un être qui le transcende. Il semble bien que ce soit le cas dans **La foi de nos pères** où tout espoir est abandonné, mais certainement pas dans **Le dieu venu du Centaure** dont la conclusion semble malgré tout optimiste.

On aurait pu espérer qu'après cette œuvre fulgurante Philip K. Dick aurait continué dans la voie qu'il s'était tracée, en s'attardant peut-être un peu plus sur une construction qui chancelle parfois. Mais Dick semble ne pas très bien savoir quelle voie suivre, ses derniers romans en particulier ne paraissent pas tendre vers un but préétabli. Espérons néanmoins qu'il nous donnera bientôt un livre combinant la puissance de vision d'un **Dieu venu du Centaure** avec le fini et la patine de **The man in the high castle**. Ce n'est certainement pas un souhait irréalisable.

Septième festival de Trieste

par Pierre Baudry

Le caractère **annuel** de sa sélection est un des grands mérites du festival de cinéma de science-fiction de Trieste : en effet, les films présentés étant en principe réalisés dans l'année que termine le festival, celui-ci donne donc lieu à un véritable panorama du cinéma de SF actuel, et dessine par là même son évolution par rapport aux années précédentes.

Presque tous les genres étaient cette année représentés, y compris les frontières extérieures de la SF proprement dite, depuis le fantastique jusqu'à ces œuvres difficiles à classer, puisque la science est à ce point gommée que seule subsiste la fiction, ni traditionnelle ni fantastique. De SF **stricto sensu**, outre deux adaptations d'œuvres littéraires, on a pu voir un film de « monstres », un film d' « extraterrestres-qui-assaillent-la-Terre », deux films de « survivants d'une fin du monde » et trois films de politique-fiction.

The illustrated man, de Jack Smight, sortira sans doute d'ici peu en France, et fera donc l'objet d'un article séparé dans **Fiction**. Il est cependant nécessaire d'en dire quelques mots dès maintenant : Bradbury, malgré son (apparente) simplicité, est certainement un des auteurs américains les plus difficilement adaptables au cinéma. Il est inutile de présenter ici **L'homme illustré**, série de dix-huit nouvelles entièrement séparées (personnages, décors, intrigues différents), encadrées et reliées par l'étrange et **brève** anecdote de la rencontre entre deux anonymes, le narrateur et l'homme illustré (au corps couvert de tatouages innombrables qui s'animent quand on les regarde et qui racontent des épisodes de l'avenir — précisément les nouvelles du recueil) ; le texte nous apprend en dix lignes que ces « illustrations » ont été faites par une sorcière venue de l'avenir, qui a disparu après l'opération. Après avoir regardé sur le corps de l'homme illustré ces étranges récits, le narrateur voit apparaître sur l'unique emplacement vierge ce qu'on peut interpréter comme la punition de son voyeurisme : son propre avenir, c'est-à-dire l'homme illustré en train de l'étrangler. Il s'enfuit.

Le film choisit d'adapter trois nouvelles : **The Veldt, The long rain** et **The last night of the world**. L'écueil de cette adaptation était certes la difficulté de faire de trois récits un seul long métrage, et non la juxtaposition de trois courts métrages ; or, la solution choisie par le scénario est celle qui de toutes pouvait le plus trahir le texte : d'une part, l'anecdote de l'homme illustré est démesurément allongée (elle occupe un quart du film, alors que chez Bradbury la proportion est de 7 pages sur 44 adaptées). On a donc le temps d'assister aux tempêtes psycho-

logiques de Rod Steiger (l'homme illustré), qui raconte en long et en large (ceci à grands coups de **flashbacks**) comment il s'est fait tatouer par cette femme venue de l'avenir (Claire Bloom) ; sa haine envers elle est motivée moins par la malédiction que constitue pour lui la mobilité des tatouages que par le fait « qu'elle ne l'aimait pas, même au moment où elle se divertissait à illustrer son corps ». Nous avons également droit aux crispations de visage de son interlocuteur (le narrateur, chez Bradbury), véritable lapin terrorisé par toutes ces histoires.

D'autre part, le scénario donne des noms à ces trois personnages (l'homme illustré devient Carl ; son interlocuteur, Willie ; la femme, Felicia), et ces trois personnages sont les protagonistes **des trois récits** ! Dans des décors différents et dans des intrigues différentes, ce sont bien les mêmes Carl, Willie et Felicia. Une modification aussi essentielle aurait pu être intéressante, quitte à ne plus emprunter à Bradbury que le titre, si elle avait donné lieu à une étude des variations psychologiques imposées par les milieux entre trois personnes ; mais il ne semble pas que ce soit le cas.

Enfin, on aurait pu supposer logique que les trois récits soient au sens propre l'animation des « illustrations », soit qu'elles deviennent dessins animés, soit que le corps de Carl devienne l'écran d'une projection cinématographique d'un nouveau genre. Or, il n'en est rien : par on ne sait quelle vertu hallucinogène des tatouages, le personnage de Willie se trouve brutalement passer de la contemplation des dessins (inertes) à la participation aux fictions qu'ils évoquent.

Toutes ces incohérences dans le scénario ne seraient pas mortelles si la réalisation ne leur donnait pas réplique par ses innombrables maladresses : il n'y a pas de moment où la caméra ne cherche l' « effet d'art » (travellings brutaux vers un feu de bois pour filmer les personnages à travers les flammes ; recadrage incessant dès qu'un personnage se met à bouger — pourtant, un des avantages du grand écran, c'est de pouvoir éviter ce « travail » ; gros plans violents du visage de Rod Steiger dès qu'il dit quelque chose d'important). La musique est indiscrète, abusive (ainsi, dans la deuxième partie, **La pluie**, la mieux adaptée : les personnages ont cheminé pendant plusieurs jours, et nous avec eux pendant vingt minutes, dans un paysage battu d'une pluie incessante, torrentielle, bruyante ; Carl, unique survivant, pénètre dans un refuge artificiel — une « coupole solaire » — où l'attendent des serviettes, un chocolat chaud, un soleil miniature, une femme et **le silence** : après vingt minutes où l'oreille s'est habituée malaisément au vacarme de la pluie, ce silence est un bonheur, un vrai luxe ; mais à peine a-t-on le temps d'en jouir : la musique reprend aussitôt le leitmotiv !).

Pourtant, si l'amateur de Bradbury, ou même de SF en général, n'y trouve pas son compte, on ne peut dénier à ce film certaines qualités : un soin particulier des décors, une harmonie dans les couleurs partie par partie, l'excellente interprétation de Rod Steiger qui surclasse de loin ses deux partenaires. Mais, hélas, les mérites ne font pas le poids devant les incohérences ; paradoxalement, **L'homme illustré** est un film qui s'est trop attaché à la lettre du texte qu'il adapte pour en garder l'esprit : il l'a trop peu conservé pour lui être réellement fidèle, et pas assez pour en inventer l'équivalent cinématographique.

Autrement radical dans sa distance par rapport au texte écrit, **Il tunnel sotto il mondo**, long métrage italien de Luigi Cozzi, d'après la nouvelle homonyme de Frederik Pohl, **The tunnel**

under the world (1), étonne autant par ses qualités d'expression que par l'étrangeté du récit qu'il conduit. Voici, en quelques mots, ce dont il s'agit : Guy Burchardt passe une vie monotone partagée entre chez lui et le bureau ; lui et sa femme sont tellement intégrés au système qu'ils n'ont pas conscience de vivre et de revivre continuellement la même journée : le 32 juillet ; car un mystérieux et puissant « Seigneur du Monde » a arrêté le temps pour utiliser à son insu la population comme cobaye de ses expériences publicitaires. Mais, fortuitement, en passant la nuit non chez lui mais chez une collègue de bureau, Guy se trouve projeté dans un autre monde, tandis que l'univers « réel » continue sa répétition. Le beatnick Hair (l'Imagination) conduit Guy sur la fantastique planète de l'Homme de Mars (la Magie). L'un et l'autre discutent dans une langue incompréhensible pour Guy, dont la nature humaine ralentit la perception. Il rend ensuite visite au cerveau électronique D 10 qui, longuement, explique avec rigueur ses propres rapports avec Dieu (il a été construit pour servir l'humanité ; or, si Dieu a créé l'humanité, il lui faut Le connaître pour la servir ; mais s'Il l'a créée, il entre dans Son plan que le cerveau cherche à Le connaître, etc.). Tous ces raisonnements laissent Guy indifférent. Sa vocation n'est pas non plus la religion, réussit à lui répondre un ermite qui vit dans une forêt ; Guy s'aperçoit que les paroles de l'ascète sont en contradiction avec ses actes ; le saint homme se dédouble en un nazi sanguinaire. Guy est désormais fatigué de ce cheminement qui se révèle sans but ; c'est la fin du voyage que son esprit a entrepris ; il retourne dans la réalité matérielle, qui le tue.

C'est là, on le voit, une belle parabole, dont le côté délirant est d'ailleurs mis en évidence par une utilisation étonnante, très originale, de la coloration de la pellicule (dominantes souvent rouges ou jaunes), l'alternance de séquences « visuelles » et de séquences où seul compte le dialogue, la répétition régulière de certains plans, un parti pris de casser la continuité du récit en passant sans transition d'une séquence à l'autre, l'imbrication des moments d'angoisse et des moments de réflexion. Bref, c'est un beau film qu'a réalisé la jeune et enthousiaste équipe de Luigi Cozzi ; on aura, hélas, peu de chances de le voir sortir en France, moins en tout cas que leur deuxième long métrage, encore à l'état de projet, et qui sera d'une inspiration plus traditionnelle.

(1) Traduite en français dans *Galaxie* ancienne série no 16, sous le titre *La tête contre les murs.*

Sans surprise, par contre, le dernier Honda : **Kaiju soshingeki (Destroy all monsters)** donne comme d'habitude le spectacle affligeant des monstres piétinant Tokyo (à croire que ces pauvres bêtes ne savent faire que ça ; en tout cas, on ne peut qu'admirer la persévérance sans égale des Japonais de la mythologie de Honda : à peine ont-ils reconstruit leur capitale que, dans un nouveau film, les monstres reviennent et repiétinent). Il est inutile d'insister ici sur le scénario ; il ressemble à tous les autres du genre : les monstres s'échappent et détruisent les principales capitales du monde (1). Les savants découvrent que la libération des monstres est l'œuvre d'extra-terrestres malintentionnés. Le jeune premier, pilote de fusée lunaire, qui promène son rictus volontaire d'un bout à l'autre du film, arrive à tout remettre en ordre in extremis ; mais l'humanité a eu chaud. La réalisation, elle non plus, ne varie pas d'un pouce par rapport aux précédents Honda : d'abord une

(1) Que Rome ne soit pas du lot des victimes a vexé les spectateurs italiens.

scène d'action (fusée ou monstres), puis scène de discussion (on vous explique ce qui vient de se passer, ce qui se passe, ce qui va se passer), puis scène d'action, et ainsi de suite. Les maquettes sont assez correctement réalisées. Cependant, le regret principal qu'on emporte au sortir de ce film, c'est que, loin d'être détruits, les monstres finissent par être parqués dans une île et, très tutélaires, répondent au salut que leur envoient le Jeune Premier et la Belle Jeune Fille en hélicoptère. On aurait aimé que le film réponde aux promesses de son titre, qu'ils disparaissent et qu'on n'en parle plus. Il est désolant de voir Honda continuer à débiter à la chaîne ses productions tératologiques sans chercher un seul moment à se renouveler, et sans remarquer qu'il s'avère désormais que les spectateurs de cinéma de SF ne sont pas des débiles mentaux. Mais peut-être son public n'est-il pas le même que celui de **2001**...

Plus réellement SF que celui des monstres, le thème des « derniers survivants d'un cataclysme » a inspiré deux films curieusement différents de ton et de style : **Les fenêtres du temps** et **Le dernier homme. Les fenêtres du temps (Az ido ablakaï)**, de Tamas Fejer, est à notre connaissance le premier long métrage de SF réalisé en Hongrie. Mais ce premier essai reprend toute une tradition thématique. Qu'on en juge : un tremblement de terre secoue le monde ; à la suite d'un court-circuit, des robots disposés dans un labyrinthe souterrain ramènent à la vie des gens en hibernation. La première réveillée est Eva (interprétée par la belle Beata Tyszkiewicz, qu'on se rappelle avoir admirée dans **Le manuscrit trouvé à Saragosse** — rôle de doña Rebecca — et dans **L'homme au crâne rasé** — rôle de Fran). Le processus de son réveil est minutieusement décrit. Obéissant à une voix mécanique, elle arrive finalement dans une pièce aux murs métalliques. Peu après, elle est rejointe par deux autres femmes, Maguy et Beryl, et par un homme, Avram. Le cinquième réveillé, Sinis, n'obéit pas à la voix mécanique et va au centre de dispatching ; manipulant les commandes, il observe sur des écrans de TV les différentes parties du labyrinthe souterrain, et en particulier les autres déshibernés, qui font connaissance. Avram, physicien, s'est fait hiberner pour savoir si dans le futur sa théorie des kvarks serait vérifiée. Eva, autrefois actrice, a été endormie car la mort de son mari, ingénieur victime de ses recherches sur les kvarks, la poussait au suicide. Enfin, Sinis rejoint les quatre autres, se présente sous l'identité de Berton, historien, et déclare ne pas connaître l'issue vers la surface. Eva, sentant qu'il n'en n'est rien, se rapproche de lui ; il lui révèle qu'il ne peut pas sortir parce qu'à l'époque, c'était lui qui avait déclenché la guerre des kvarks, ce qui lui avait valu l'hibernation. Puis il lui montre la sortie, sans lui révéler qu'elle est barrée par un rideau d'ondes désintégrantes. Eva est entièrement consumée.

Peu après, Maguy, malade, autre victime des kvarks, découvre et montre aux autres avant de mourir la plaque métallique sur laquelle sont inscrits le nom et le crime historique de Sinis. Sinis et Avram se battent. Avram est vainqueur. Sinis leur indique la sortie, sans parler du rideau désintégrateur. Mais Beryl et Avram trouvent le mouchoir d'Eva devant la porte, et Avram réussit à débrancher pour un instant la barrière invisible. La fortification souterraine s'effondre en ensevelissant Sinis tandis que les deux survivants parviennent à la surface — espoir d'une nouvelle repopulation de la Terre. On le voit, une telle intrigue n'a rien que de traditionnel ; pourtant, l'originalité et l'intérêt du film sont indénia-

bles : d'une part, il est beaucoup question de « kvarks », on l'a remarqué, comme cause lointaine de tous ces événements, sans qu'on arrive à savoir précisément ce dont il s'agit (procédé qui n'est pas sans rappeler celui des « sépulques » de Stanislas Lem). Le cinéma hollywoodien aurait dévoilé le mystère dès les dix premières minutes, ce qui aurait été dommage : ici, on ne peut que s'interroger : s'agit-il d'extra-terrestres, d'un élément chimique inconnu, d'une nouvelle arme biologique ? Que la question jusqu'au bout reste sans réponse contribue à maintenir dans l'intrigue un suspense **annexe** aux suspenses principaux.

D'autre part, la relative simplicité de l'histoire finit par donner son importance au moindre objet, au moindre geste des personnages, mais cette importance surgit d'elle-même, sans effets insistants de la caméra (tels que gros plans ou mouvements d'appareil « significatifs »). Enfin, l'intrigue se développe de telle manière que l'identification du spectateur à l'un des personnages ne peut être que tardive : si le comportement mystérieux de Sinis le situe dès le début en extériorité, les agissements des quatre autres n'ont rien non plus qui les pose en héros. Aussi est-ce plutôt à cause de l'horreur que suscite Sinis par son crime historique (avoir déclenché la guerre des kvarks) et ses traîtrises (assassiner Eva, etc.) que notre sympathie se porte bon gré mal gré sur ses compagnons, et finalement sur le couple Avram-Beryl.

En bref, **Les fenêtres du temps** est un film de facture classique, très « léché » dans le détail, et dont peut-être le seul défaut est sa relative lenteur. Mais, quoi qu'il en soit, un divertissement, même si Tamàs Fejèr, le réalisateur, a cherché à y glisser quelques idées de ce que sera un futur de l'humanité où l'emportent les moyens de destruction.

Bien que reprenant le même ordre de thème, **Le dernier homme**, premier long métrage du Français Charles Bitsch, se place dans un style et un propos totalement différents. Ici, le film ne retient que l'épure du sujet : les arguments scientifiques servant à expliquer la fin du monde sont effacés, au point que l'hypothèse de sa cause n'occupe que dix secondes du dialogue ; de même, rien dans le décor n'évoque une situation de SF : c'est la campagne française d'aujourd'hui. Aussi le film peut-il s'axer tout entier sur les rapports psychologiques que provoque chez les trois personnages cet événement extraordinaire : quand, spéléologues amateurs, ils remontent à la surface, ils trouvent morts animaux et humains, du moins sur la superficie qu'ils peuvent explorer ; le récit est dès lors la description des réactions différentes des trois personnages à la situation et des rapports nouveaux qui s'établissent entre eux. Or, ces réactions n'ont rien d'exemplaires : si, la plupart du temps, ce genre d'intrigue sert à présenter une parabole aux conclusions idéalistes, les personnages se sentant **dépositaires** de quelque chose, ce n'est pas le cas ici : non seulement Eva, Catherine et Jean-Claude sont aussi peu sympathiques les uns que les autres, mais même leur condition de derniers humains vivants est du début à la fin totalement hypothétique : leurs moyens de déplacement et d'information étant fort limités, ils ne savent pas, ni nous non plus, s'ils sont réellement les seuls survivants (d'ailleurs, ils s'en préoccupent tout compte fait assez peu). Leurs agissements closent l'espace du regard — alors que le paysage est en fait sans limites — en un certain nombre de parcours précis, jalonnés d'objets et de décors, qui, en changeant de fonction au cours du film, rythment, autant que les gestes des personnages, la progression dramatique (ainsi, la vache à eau sert à se

laver les mains, puis devrait faire office de miroir ; la caverne, où étaient entreposés les vivres, est transformée en habitat ; le moulin, d'abord jalon entre le camp des spéléologues et le village, devient le lieu d'exil de Catherine). Aussi l'harmonie s'opère-t-elle tout naturellement entre l'exceptionnel de la situation générale et le quotidien du décor. Il n'est pas question, bien sûr, de reprendre ici la vieille querelle sur la définition de la SF et de ses frontières, mais qu'il soit seulement dit que **Le dernier homme** suscite (certes, il n'est pas le premier) la question : quel est exactement le rôle des arguments scientifiques dans la SF, pour que leur disparition n'affecte pas l'intégrité du genre ? Hélas, Charles Bitsch dérobe sa réponse en prétendant que son film n'est pas réellement fanta-scientifique, mais s'apparente plutôt à la tradition des films de petits groupes contraints de vivre en milieu clos, tels que **Lifeboat** d'Hitchcock.

Quoi qu'il en soit, **Le dernier homme**, autant pour la rigueur formelle dont il témoigne que pour l'originalité, la marginalité même, à laquelle il s'attache dans le traitement de son thème, était certainement un des meilleurs films du festival et méritait le grand prix (l' « Astéroïde d'or ») qu'il a reçu.

Pas de festival de SF sans extra-terrestres : **The body stealers**, long métrage anglais de Gerry Levy, étire une intrigue policière sans intérêt dont les conclusions sont que des habitants de la planète Migon voulaient voler à la race humaine quelques-uns de ses parachutistes pour tenter de repeupler leur globe. D'une lenteur exaspérante, rappelant les pires feuilletons de la télévision (avec de multiples temps morts : héros montant en voiture, héros descendant de voiture, héros montant l'escalier, héros descendant l'escalier, etc.), ce film ne se rachète ni par l'interprétation — même l'excellent George Sanders se laisse absorber par la grisaille générale — ni par aucune de ces inventions de détail qu'on trouve à un moment ou à un autre dans les films les plus médiocres.

Si les extra-terrestres sont en nette régression par rapport à l'année dernière (un film contre trois au précédent festival), par contre la politique-fiction est en hausse proportionnelle (un seul l'année dernière et trois cette année : **Mister Freedom**, **Le temps des roses** et **La poupée rouge**). **Mister Freedom**, de William Klein, était inédit en Italie ; il a donc pu concourir. Mais, comme il est sorti en France depuis déjà un certain temps, il n'en sera pas question ici. (1)

La censure italienne n'a pas accordé son visa au **Temps des roses (Ruusujen aika)** du Finlandais Risto Jarva, aussi n'a-t-il pu être donné en projection publique. C'est fort dommage, car il s'agit d'un des films du programme où la SF est le plus nécessaire, le mieux intégrée à la description qu'elle permet. **Le temps des roses** situe son action dans un futur de quelques dizaines

---

(1) Seulement deux remarques : d'une part, le public italien lui a fait à peu près le même accueil que le public français et s'est partagé en deux camps : d'un côté ceux qui applaudissaient à son anti-américanisme et de l'autre ceux qui répliquaient que le capitalisme est un phénomène international, non l'apanage des Etats-Unis, et qu'en situant sa polémique sur le seul plan idéologique, Klein « oubliait » les causes en fait économiques de l'impérialisme. La deuxième remarque est celle-ci : en voyant *Mister Freedom* au milieu d'un festival de SF, on peut se poser la question *inverse* de celle que suscite *Le dernier homme*, c'est-à-dire, cette fois : suffit-il d'introduire dans l'intrigue une panoplie d'objets techniques pour en faire de la SF ?

d'années ; mais, malgré les indications qu'on nous donne, cette société future nous reste partiellement incompréhensible : on sait seulement qu'elle n'est pas ce que ses dirigeants veulent faire croire. Le film décrit le travail d'un documentaliste-propagandiste des années 80, qui prépare une émission de TV sur une jeune starlette de notre époque. Aussi la description va-t-elle dans deux sens : d'un côté, l'aliénation de cette société future révélée par le travail du personnage, et d'autre part notre société vue à travers le prisme du futur. Ces analyses se nouent, s'imbriquent, se confondent ; bref, chaque société agit comme « révélateur » de l'autre. Aussi la SF naît-elle moins des décors (fort soignés mais discrets : structures gonflables, perfectionnement des moyens de communication audiovisuels) que de la réelle cohérence dans la description de cette société future et, par là même, de l'étrangeté de sa vision de la nôtre. Si **Le temps des roses** n'a pas obtenu le visa de censure italienne, c'est sans doute moins à cause des séquences érotiques, peu nombreuses, que pour son contenu politique, en dernière instance subversif. D'ailleurs, il suffit de le comparer à **La poupée rouge,** long métrage français de Francis Leroi, qui contient lui aussi des passages érotiques et où il est ouvertement question de politique, puisque les personnages y tiennent des propos gauchistes ; et pourtant, sa projection a été autorisée. C'est que **La poupée rouge**, reprenant la rhétorique et les slogans de mai 68, n'en retient que des lieux communs. Rien de moins dangereux que le folklore, les censeurs ne s'y sont pas trompés.

Un montage en parallèle nous raconte comment, en 1980 et quelques, deux amies, Agnès et Pop, vivent dans le même appartement ; Agnès, la gauchiste, part en voyage pour chercher des armes et laisse Pop seule à rêvasser (humiliée par son inaction politique, elle magnifie puis rabaisse le personnage d'Agnès, dans des rêveries vaguement fascistes). La réalité, c'est-à-dire le voyage d'Agnès, est en noir et blanc, et les rêves de Pop, en couleurs.

On avait aimé **Pop game**, le premier long métrage de Francis Leroi, pour la fraîcheur de sa spontanéité et, dans une moindre mesure, son deuxième : **Ciné-girl**. Hélas, il semble que, de plus en plus, Leroi travaille dans la démagogie et cherche avant tout le succès commercial en utilisant les thèmes qui « payent » : le sexe pour **Ciné-girl**, le gauchisme pour **La poupée rouge**.

Enfin, si **Le dernier homme** se situe sur une frontière intérieure de la SF, la frontière extérieure était représentée par **Tu imagines Robinson**, long métrage français de Jean-Daniel Pollet : rien, en effet, dans ce film, qui puisse renvoyer à un thème ou à une situation de SF classique, sinon que le personnage, seul sur une île, est supposé **imaginer** qu'il est le seul survivant d'une guerre atomique. Rien ne nous indique qu'il en est ainsi, à part sa solitude ; et encore peut-elle s'expliquer par d'autres raisons. Le film ne décrit donc que les fantasmes de David-Robinson, et ses gestes pour survivre. Pourtant, il ne s'agit pas d'une fiction au sens traditionnel du terme : non seulement la solitude du personnage réduit au minimum les possibilités anecdotiques, mais encore il faudrait mettre « personnage » entre guillemets, car le film n'est pas non plus psychologique : David-Robinson bouge devant nous pendant une heure et demie, mais il n'agit pas ; on ne peut pas appeler « actions » ses gestes, puisque rien n'est jamais produit par eux (ou bien est détruit sitôt produit). Tel est l'effet de la triple origine du sens de ce film : l'image, occupée par le personnage et ses fantasmes ; la parole du personnage, déjà commentaire de l'image (David-Robinson, par-

lant de lui-même, dit « il »), et enfin la parole du commentateur, qui assigne au personnage David de s'imaginer Robinson (et qui lui dit « tu »). On est donc bien loin de toutes les adaptations de DeFoe, même si son roman sert de référence à ce film qui ne ressemble réellement à aucun autre. Mais, chose curieuse, la raréfaction, si l'on peut dire, de la fiction n'empêche pas **Tu imagines Robinson** d'être passionnant ; autant que son utilisation magnifique de la couleur, c'est l'ambition de ce film qui fait son attrait.

En résumé de tout cela, la section des longs métrages du festival présentait cette année un large éventail, tant dans les styles (il y a loin des **Fenêtres du temps** au **Tunnel sous l'univers**) que dans la qualité (du pire : **The body stealers** au meilleur : **Le dernier homme** ou **Le temps des roses**). Mais, en conclusion, on peut constater que, de plus en plus, les jeunes réalisateurs (en l'occurrence : Cozzi, Leroi, Jarva, Bitsch) voient dans la SF un genre propre à contenter leurs exigences. Le cinéma de SF sort du « ghetto des spécialistes » sans pour autant s'affaiblir ou se dénaturer.

Le court métrage, on le sait, est l'éternel sacrifié de la production cinématographique ; toujours programmé en « première partie », il sert d'appoint sans gloire. Aussi les producteurs hésitent-ils à lui accorder des budgets importants. Cela se sentait bien dans les courts métrages projetés à Trieste : à part de rares exceptions, la pauvreté se faisait cruellement sentir. De plus, il semble que le court métrage inspire peu les réalisateurs de SF : ce qu'on a vu était, soit du fantastique (adaptations de Jean Ray, Thomas Owen, H. Rzewuski), soit du documentaire sur l'astronautique, mais rien qui mérite réellement le nom de SF.

Signalons que, outre les projections cinématographiques, le festival avait organisé des expositions de peinture de SF, ainsi qu'un concours de cuisine où les restaurateurs rivalisèrent de recettes inédites et futuristes, tandis que le magazine **Epoca** présentait une exposition importante de documents sur l'astronautique. Tout cela contribuait à faire du festival de Trieste une manifestation fort agréable.

Revue des livres

LES ENFANTS DE L'HISTOIRE par Kurt Steiner

Kurt Steiner commença sa carrière dans la collection Angoisse. Après avoir lu *Le village de la foudre* ou *Syncope blanche*, on n'aurait pas donné cher de sa carrière future. Mais la larve allait bientôt devenir chrysalide, puis papillon aux couleurs chatoyantes. Le passage du fantastique à la science-fiction, de Angoisse à Anticipation, fut d'abord marqué par une période incertaine ; à cette époque appartiennent *Menace d'outre-Terre et Salamandra*, romans inégaux où les descriptions saisissantes jouxtent les banalités innommables. Puis la transformation prit fin et le vrai Kurt Steiner apparut en pleine lumière ; *Le 32 juillet, Aux armes d'Ortog* sont des livres que l'on peut qualifier d'*inspirés*. Steiner s'y montre visionnaire, accumulant les épisodes dantesques à l'intérieur de récits parfaitement structurés, à l'intérêt jamais démenti.

Mais, comme le dirait si bien *France-Dimanche*, tout bonheur a une fin. Kurt Steiner quitta le Fleuve Noir et son pseudonyme pour s'embarquer dans une croisière ambitieuse vers la gloire littéraire ; après une belle escale où les indigènes lui offrirent un Grand Prix de l'Humour Noir, le vaisseau sombra.

Après cinq ans, Steiner sortit de son mutisme. En 1965, il publia un roman intéressant : *Les improbables*, puis *Les océans du ciel* et le très beau *Ortog et les ténèbres* (1) ; enfin, voici aujourd'hui *Les enfants de l'histoire*.

« *Et si les émeutes de mai-juin 1968 avaient des répercussions cinq siècles plus tard, dans une société de consommation auprès de laquelle la nôtre fait figure de société sous-développée ?* » nous dit le texte de présentation, et l'on comprendra immédiatement que ce nouveau roman n'a que de lointains rapports avec *Ortog et les ténèbres*. La science-fiction remplace l'heroïc fantasy, la politique éclipse l'épopée et Ortog cède la place à Alberg.

Après tant de litres d'encre déversés au sujet des « événements », *Les enfants de l'histoire* ne serait-il qu'un de ces récits écrits en quelques jours pour sacrifier à la mode ? Certainement pas ; Nyarlathotep préserve la science-fiction de cette sorte de snobisme commercial ! Alors, si l'infarctus vous guette quand on prononce MAI, ne craignez rien pour votre cœur ; il faut attendre la page 136 pour voir apparaître les prémices de la révolution et le roman contient assez de bonnes choses pour satisfaire monsieur le ministre de l'Intérieur lui-même !

Voici un synopsis de l'histoire : Mars, Vénus et la Terre vivent aux crochets du reste de l'univers ; les habitants du système solaire se contentent de redistribuer les denrées qu'ils reçoivent des mondes extérieurs. Aussi, une société centrée sur la consommation effrénée s'est-elle développée : « *Tout le monde a nécessairement des besoins considérables, et il faut y ajuster ses revenus.* » Ici règne la futilité ; les firmes organisent des joutes audio-visuelles : « *Toutes les marchandises sont acheminées et revendues plusieurs fois, avant qu'on en consommât une partie, et qu'on détruisît le reste (...) mais tout cela n'est possible que par la présence, sur les mondes étrangers, d'une autre population sans doute bien plus nombreuse, qui produit pour un salaire misérable les objets de consommation, denrées et produits manufacturés.* »

Dans un même temps la sophistication est poussée à des hauteurs effarantes. La description de ces excès est menée par Steiner avec une verve satirique re-

---
(1) Critique dans notre numéro 184.

marquable : Alberg va voir un « opéra-savon », gigantesque parodie du soap-opera américain *(«... le troisième tableau, consacré aux détergents liquides, avec et sans mousse... »)* ; les gadgets les plus saugrenus sont vendus dans les super-marchés de l'époque... Que dit cet écriteau (nous sommes sur Vénus) ? *« Achetez de l'air de la Terre. Prix selon provenance et quantité. Attention à la pression dans les boîtes ! »*. Ou celui-ci ? *« Poussière du vide. Volume de ratissage : sept cent millions de kilomètres-cubes. Volume obtenu : deux microns-cubes. Utilisation : personnalisation de la poussière d'appartement. »*

Bien qu'ils y soient plus ou moins intégrés, divers groupes refusent cette société aux structures pourries : les hommes naturels, sortes de hippies atteints par le retour d'âge ; les enfants, dernier groupe à contenir des artistes (corollaire : les écrivains, leurs critiques et leurs lecteurs sont-ils adultes ?) ; les cerveaux, qu'on voit fort peu dans le roman ; les mutants et confusément ceux qui les traquent car ils ne sont pas intégrés au circuit commercial. Alors, tout naturellement, un incident mineur amorcera la réaction en chaîne qui débutera à Paris (Villagéa en l'an 2468) pour mener au pouvoir Alberg, l'ancien chasseur de mutants, puis le détruire, suivant ainsi l'habituelle boucle action-réaction. Et les derniers espoirs de liberté seront portés par les « enfants de l'histoire » — c'est ainsi que Steiner appelle les cargos qui font la navette entre le système solaire et le reste de l'empire humain à une vitesse sub-luminique, rappelant en cela l'excellent roman de L. Ron Hubbard, *Retour à demain* (Fleuve Noir).

Nous allons maintenant essayer de dégager ce qui fait l'intérêt de l'œuvre sur le plan de la construction et du style. Puis quelles sont les influences que l'on discerne dans *Les enfants de l'histoire*. Comment est traité ce nouveau mois de mai, à cinq siècles de nous. Enfin quels sont les défauts du livre et à quoi ils sont dus.

Tout comme *Ortog et les ténèbres*, ce roman est une suite d'épisodes disparates. Steiner nous montre comment Alberg s'y prend pour découvrir et abattre un mutant, puis quelle est la situation sur Mars. Ensuite nous avons quelques pages exotiques à la Wul : *« ...Dérangés, d'autres insectes rouges lui grimpèrent sur le dos. L'un d'eux s'attaqua à sa manche, et y pratiqua un trou en moins d'une seconde. Et, pourtant, Alberg avait pu remarquer que le tissu contenait des fibres métalliques... »* Jusqu'à la page 250, les événements se déclenchent ainsi à un rythme accéléré. Mais tout est beaucoup mieux lié que dans *Ortog et les ténèbres*. En ce sens, presque tous les méandres que prend le destin d'Alberg dans sa route vers la dictature sont nécessaires à la logique de l'histoire ; si, par exemple, il n'avait pas été « exporté » dans un système extra-solaire, notre héros n'aurait jamais découvert sa condition de mutant.

Steiner ne respecte pas les tabous du genre « aventure ». Ainsi la révolution n'est pas dépeinte comme un grand nettoyage permettant de remettre la maison à neuf et de recommencer sur de nouvelles bases : au contraire, après un début triomphant, le mouvement s'enlise dans ses contradictions et il faut bien se rendre à l'évidence ; il est plus facile de renverser l'ordre établi que de transformer les schèmes de comportement des gens. Aussi les enfants seront-ils obligés d'en arriver à des extrémités dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont « déplaisantes » : *« La nuit suivante, les deux tiers des enfants profitèrent du sommeil de leurs parents pour les assassiner »*. On voit que *Les enfants de l'histoire* n'est pas un roman de tout repos, mais son originalité n'en est que plus grande. Par exemple, tous les personnages principaux sont plus ou moins détraqués : Alberg est un être sans scrupule, Silas ne vaut pas mieux et Del Padre est un Rousseau dans toute sa folie douce.

Sur le plan du style, Kurt Steiner fait son numéro de haute voltige habituel. Les steinerismes pullulent, celui-ci par exemple : *« Un océan dont les vagues inondaient les récifs de la côte d'une mousse rose pareille à celle que fait la salive d'un blessé à mort. Les vagues elles-mêmes ressemblaient à des éclaboussures de sang. Cet océan n'était qu'une vaste hémorragie. »* Les termes scientifiques tiennent leur place sempiternelle : *« On disposait de radiations plus efficaces, de plus grandes longueurs d'ondes, qui bloquaient la conduction nerveuse intra-cardiaque. »* Et, bien entendu, l'humour ne fait jamais défaut.

Par exemple, le plus grand hôtel martien s'appelle l' *Argyre-palace* ou bien le ludocrate Lewis est très soucieux de son esthétique : « *Il coiffa un casque rouge qui jurait avec son costume. Il fit une grimace en se regardant dans un miroir, et sortit avec un soupir.* »

Des influences venant des Etats-Unis sont facilement discernables chez Kurt Steiner. La chasse au mutant du début du livre est directement inspirée par *A la poursuite des Slans* de van Vogt. De même, le thème du mutant dont les pouvoirs ne sont pas encore développés et qui ne connaît pas sa véritable nature est aussi emprunté à van Vogt.

Frederik Pohl et Cyril Kornbluth dans *Planète à gogos*, A.E. van Vogt dans *Les armureries d'Isher*, fournissent l'idée d'envoyer le héros comblé partager la vie d'une population plus démunie, pour lui montrer l'envers de la médaille. Enfin, et surtout, c'est l'ombre de Henry Kuttner et de son *Vénus et le titan* qui dominent le roman. Dans les deux cas, un être sans scrupules sera nécessaire pour obliger une société sclérosée à se transformer radicalement ; mais dès que l'impulsion sera donnée, tout retour en arrière rendu impossible, ce personnage, qui n'est que puissance, n'aura plus sa place dans l'ordre des choses et il faudra l'éliminer.

Ces rapprochements sont tout à fait logiques dans un genre où innover devient de plus en plus difficile, et il vaut mieux être comparé à Henry Kuttner qu'à M.A. Rayjean. De toute façon, Kurt Steiner structure ces éléments d'une manière qui lui est bien personnelle.

Et ce mois de mai, me direz-vous ? Eh bien, il ne manque rien à la reconstitution historique. Evénements et personnages sont là en nombre, plus vrais que nature : police qui viole les domiciles ; réformettes votées par le Sénat pour apaiser les esprits ; création de groupements para-militaires pour « faire régner l'ordre », sortes de C.D.R. du futur ; appel du gouvernement avec son cortège d'insinuations habituelles, dont la plus délicieuse est du type bien connu « les agitateurs sont soutenus par l'étranger » : « *Le Sénat ne se laissera pas intimider par une poignée d'agitateurs dont il est prouvé qu'ils sont à la solde des cerveaux des mondes étrangers* » ; enfin, présence d'une opposition au gouvernement en place, qui est aussi intégrée à la société de super-consommation que lui.

Cette révolution s'impose d'ailleurs par son caractère intensément vécu : Steiner tient la gageure de nous présenter des événements *actuels* dans un contexte de science-fiction sans qu'il se produise une seule fausse note, une seule notation qui ne soit pas intégrée au monde d'Alberg. Merci, monsieur Kurt Steiner !

Il nous faut maintenant parler des défauts de ce livre ; ils sont très réels, mais les ombres dans un tableau ne font-elles pas ressortir les coloris les plus éclatants ? Nous aurons à formuler deux critiques, une mineure et une autre plus grave.

La première concerne le fond. Comme Damon Knight le disait à Isaac Asimov au sujet de *Fondation* (voir *Fiction* no 97), l'Histoire ne se répète pas, ou alors pas au point de se ressembler trait pour trait à elle-même. Personnellement, se défaut ne nous dérange absolument pas. Après tout, Steiner ne prétend guère prédire le futur ; mais il fallait tout de même en parler, puisque des critiques aussi distingués que Knight y attachent de l'importance.

La seconde est évidente, et elle s'adresse à la forme. La fin des *Enfants de l'histoire* est visiblement bâclée. Sans doute Steiner s'est-il aperçu à la page 230 qu'il ne lui restait plus beaucoup d'espace pour terminer son livre. Alors, l'ouvrage laisse une forte impression d'inachevé : le rôle des cargos, pourtant très important puisqu'ils sont les « enfants de l'histoire », est laissé dans l'ombre. Tout au plus apprenons-nous que les passagers de ces navires méprisent leurs frères sédentaires : « *Alberg croisa un homme de l'équipage du cargo. Le marin était vêtu d'une cuirasse brillante. Il sourit à Alberg comme on sourit à un chien.* » Mais peut-être Kurt Steiner prépare-t-il une suite ? Sinon, nous pourrons dire qu'il partage avec Philip K. Dick, sans avoir tout à fait le talent de l'auteur américain, sa manière de faire croire que le tout est plus grand que la somme des parties, ses lecteurs attendant toujours des révélations qui ne viennent pas, les réponses étant à jamais partielles et la vérité perpétuellement vue à travers une glace déformante.

Cela ne doit pas nous empêcher de dire que *Les enfants de l'histoire* est un

livre tout à fait excellent, qui aurait pu aisément être splendide si l'artiste ne s'était pas laissé aller dans les derniers stades de son travail, car Kurt Steiner est un artiste, on le sent à toutes les pages de ses romans, même si le Fleuve Noir ne lui permet pas d'exprimer totalement ses dons.

Marcel THAON

Les enfants de l'histoire par Kurt Steiner : Fleuve Noir - Anticipation.

CERISE OU LE MOMENT BIEN EMPLOYE par Dellfos

Imaginez un XXIe siècle mitonné à la Sheckley. L'élico individuel y voisine avec le scoutère et la bicyclette. La pose d'un ouvre-boîte suédois perfectionné relève de l'art décoratif. Comme cette charmante Guadeloupéenne répondant au nom de Linda, les femmes peuvent exercer le passionnant métier de couvreuse-zingueuse. Le télécom accède, quand on a l'esprit un peu inventif et le désir un peu intempestif, à la dignité de gadget érotique. L'Espagne est libre et Malaga fête la prise de la ville par les républicains dans un délirant décor de symboles phalliques, histoire d'en rappeler un épisode essentiel : l'émasculation des gardes franquistes par les femmes armées de leurs épluche-légumes. Quelque part en France, au cœur d'un îlot de verdure préservé ou oublié par le progrès, le pensionnat des Mouettes a tout juste cessé d'enseigner à quelques jeunes filles de bonne famille tout ce qu'une femme du monde doit savoir : langues vivantes, sciences expérimentales, conduite des autos, motos, élicos, tir au pistolet, au fusil mitrailleur, etc.

Imaginez en ces temps follement fantaisistes une claire journée d'été. Appelez Cerise le reporter-photographe qui, avec tout son attirail et deux seins mignons pointant sous le blouson, pose son élico près des Mouettes. Enquête-promenade dans le parc du pensionnat. Il s'agit de repérer Mgr Sciordet, délégué du Saint-Siège au deuxième procès de Digne — rebondissement d'une bien complexe histoire de dépucelage — qu'héberge madame la directrice pendant la durée des débats. Imaginez à partir de là un récit non linéaire, une tapisserie foisonnante où les motifs du ballet érotique composant la vie de Cerise s'inscrivent par association d'idées et de sensations en contrepoint de l'historique qu'elle rédige du fameux procès, savoureux article dans la veine d'une nouvelle de Boccace ou d'un conte de La Fontaine.

Imaginez Cerise. Imaginez un rayonnement de santé physique et d'alacrité intellectuelle, une bouffée de liberté, la gaillardise d'une chanson de Brassens et la tendresse acidulée d'une chanson de Gainsbourg. Représentez-vous un être solaire promenant fièrement sa chair contente, ignorant la honte et la mauvaise conscience et, par on ne sait quelle magie, vous la faisant ignorer. Bannissez de sa conversation les acrobaties cérébrales où sa copine Emmanuelle, dans sa douteuse obsession de justification, s'englue à n'en plus finir ; remplacez-les par des réparties à désarçonner un régiment de parachutistes mais sans vulgarité, fleurant le bel air d'une naïve évidence. Pensez à un bébé tout nu à qui on ne peut en vouloir de ses indécences et de ses irrévérences. Pensez à un poisson racé qui frétille et qui luit, à tous ses symboles de la vie, aux oiseaux, aux plantes retroussées par la brise, aux cerises, à toutes ces choses aimées de Cerise et qui lui ressemblent en leur tonique poésie.

Imaginez enfin un style inventif comme du Vian, cru comme du Miller, chatoyant comme du Giraudoux et vous aurez une vague idée de *Cerise ou Le moment bien employé,* pétillant bijou d'érotisme qui vous pulvérise les mornes conventions et les situations stéréotypées du roman libertin au grand vent de l'imagination.

Qu'on ne m'en demande pas plus. Qu'on ne me demande pas de situer

Cerise dans l'histoire littéraire, d'en dégager la portée ou de supputer, loupe en main, sur les raisons de son sous-titre. Œuvre ou femme, Cerise n'est pas de celles que l'on soumet à la froide lumière de l'analyse. La lumière, c'est d'elle qu'elle vient en une coulée sensuelle et joyeuse qui fait dépérir la lanterne critique pour donner naissance à une flambée d'amour. Mais tout le monde l'avait déjà bien compris : je suis tombé amoureux de Cerise. Aussi, tant que ça durera, irai-je souvent becqueter à sa pulpe dans le lit de papier rose où l'a couchée Eric Losfeld. Car vois-tu, Cerise, le vrai soleil de mes vacances, Dieu me pardonne, c'est ton petit derrière sans complexes, poli comme un galet.

Jacques CHAMBON

Cerise ou Le moment bien employé par Dellfos : Eric Losfeld.

LES CHIMERES DE SEGINUS par Pierre Barbet

L'intrigue, dans ce nouveau roman de Pierre Barbet, est toujours aussi peu construite. La rédaction fut visiblement entamée au petit bonheur. L'idée de base est le départ d'un groupe d'aventuriers pour une planète éloignée. L'accès de ce monde est rendu difficile par des nuages d'antimatière et il s'agit d'y retrouver les secrets d'un cas-type des littératures SF, rien de moins que le savant-fou-créateur-de-monstres ! Un siècle ou deux avant le début du récit, ce génie du mal, banni de la société « respectable », s'est expatrié sur ce globe isolé, avec son matériel et ses notes secrètes.

A partir de là, Barbet s'est livré au gré du flot de son imagination nourrie de réminiscences et a suivi le fil de sa plume. Cette méthode d'écriture hasardeuse aboutit parfois à un chef-d'œuvre. Trop souvent, cependant, le fruit de cet arbre à croissance ultra-rapide s'est nourri de trop d'incohérences, de déséquilibres et de contradictions. Ainsi les meilleures idées sont-elles trop souvent réduites à l'état de bouillie indigeste.

Pierre Barbet tente en général de se tirer d'affaire en suivant la voie étroite du récit linéaire, se privant ainsi de la richesse qu'offre une composition achevée. Cette fois encore, il a donné rendez-vous à cette technique. Le récit débute avec le départ du héros assoiffé d'aventures et de profits matériels. Un concours de circonstances lui apprend l'histoire et lui indique les coordonnées spatiales de la planète Séginus. Il s'abouche alors avec un industriel véreux, lequel recrute un groupe de trois individus plus que louches (dont une ravissante brunette). L'industriel frête un vaisseau chargé de les déposer sur Séginus. Là, il leur reste à retrouver les méthodes du savant fou disparu et à lancer sur le marché les androïdes dont la fabrication fut jadis interdite. L'histoire s'achève avec le retour sur Terre du vaisseau spatial, sans que les cinq complices du début quittent un instant (sauf pour mourir) le devant de la scène.

Cette fin lamentable l'est à tous les sens du terme. Le but principal de l'auteur, lorsqu'il donne la mort à ses personnages, paraît bien en effet être l'apposition du mot « FIN », au bas d'un manuscrit ayant atteint la longueur souhaitée.

Dans ces conditions, comment prétendre avoir trouvé le moindre charme à cette histoire ? Essentiellement, je crois bien, grâce à la tranquille naïveté avec laquelle Barbet installe dans son récit les réminiscences (elles se laissent aisément reconnaître) de notre génération.

Deux univers sous-jacents émergent tour à tour dans ce livre, en un très joli contrepoint : celui des bandes dessinées tout d'abord (et singulièrement de la saga du *Flash Gordon* de nos jeunes ans) et puis une forme typée d'aventure à la façon des Tallandier, dans la grande tradition vernienne.

La planète Séginus apparaît vite comme une seconde *Mongo :* elle possède ses jungles luxuriantes que peuplent les « ornandres ». Ces êtres vivent une époque médiévale, portent glaives et carquois, le tout cohabitant de façon savou-

reuse avec certains produits d'une technologie avancée. Si l'on excepte que ces individus ont été munis d'ailes par leur créateur (d'où leur nom), en allait-il différemment au royaume de Barin ?

Au nord, en revanche, au pays des glaces éternelles et des blizzards meurtriers, vivent les « aphrides ». Ces ravissantes « femmes sans homme » au port altier et aux formes affolantes doivent à leur métabolisme (modifié lors de leur création) de vivre complètement nues dans de chatoyants palais de givre. Leurs esclaves masculins (ornandres auxquels elles ont « coupé les ailes ») sont logés à proximité d'un volcan. Ce dangereux voisinage leur évite de périr gelés. Ce symbolisme érotique exposé cette fois avec la plus belle désinvolture nous remémore, bien sûr, l'image de Flash, blessé, couvert pour ne pas geler de grossières peaux de bêtes, debout, face à Fria reine de Frigie vêtue, elle, d'un deux pièces minimum sous combinaison transparente.

Les allusions sont nombreuses qui peuvent entraîner loin, à condition évidemment d'y prêter attention. Nombre de traits sont pleins de piquant : pour prouver aux ornandres « asexués » que ses compagnons et elle-même sont réellement issus d'un autre monde, la jeune biologiste ne voit qu'un moyen. Elle demande à l'un des Terriens de se dévêtir, puis commente le spectacle... Jusqu'à devoir, elle aussi, se mettre nue...

Dès qu'ils rencontrent les « aphrides » splendidement nues et frigides autant qu'excitantes, nos héros sont installés par ces guerrières aux seins arrogants sur les sièges confortables de leurs véhicules anti-G... Mais ces sièges moelleux emprisonnent les chevilles en de solides anneaux...

Dans la cité de glace, « *sur de larges avenues lisses comme des patinoires, des traîneaux tirés par des hommes-loups à l'épaisse fourrure filent à une allure vertigineuse, guidés d'une main sûre par des amazones en tenue d'Eve* ». Affolée à cette vue, Véra, la Terrienne, prête quelques pages plus tôt à céder aux avances du héros principal, se prend au jeu décidé seulement pour abuser les aphrides. Elle devient de sa propre volonté maîtresse absolue (au sens esclavagiste du terme) de ses compagnons. Elle se traite aux hormones (profitant de sa science de biologiste) pour adapter son corps au froid et peut ainsi, vêtue d'un simple bikini, partir en chasse dans les tempêtes de neige. Finalement, lors du départ de l'armée d'extermination contre les ornandres, elle abandonnera symboliquement ce dernier rempart et livrera au froid purificateur les coins les plus secrets de sa charmante anatomie. Se présentant ainsi dévêtue à ses compagnons, elle marque sa volonté de rupture. On se doute qu'une amitié grandissante pour Kalla, la reine des aphrides, compense, et au-delà, cette désaffection.

Une certaine façon de faire évoluer les personnages est aussi dans ce livre un hommage à Jules Verne. Les cas typiques foisonnent qui permettent d'établir un rapprochement. Je citerai simplement le personnage au caractère le plus fouillé, le comparse, le faire-valoir. Il finit par dépasser ceux qu'il devait mettre en relief. Aimard est un asiate du midi de la France, petit « truand » de seconde zone, drogué, hableur, obsédé sexuel. Il en mourra, d'ailleurs, poignardé par l'héroïne terrienne dont il voulait abuser (alors qu'elle était convertie au... frigisme). Falot au départ, cet individu prend peu à peu des allures de « titi parisien » et se mue au fil des pages en un personnage proche de Passe-Partout, par exemple, dans *Le tour du monde en 80 jours*.

Sans essayer de résumer autrement cette histoire, je signalerai rapidement le retour en S F d'un autre thème cher à nos jeunes années, avec une « robinsonnade » à cinq, installée là par l'auteur pour se faire plaisir et se mettre dans l'ambiance, et l'existence, sur Séginus, de deux autres races de chimères, hommes-poissons et hommes-loups. Un dernier élément étranger intervient, constitué par des cristaux extra-terrestres et intelligents. Amenés uniquement pour les besoins du scénario, ils expliquent (par le naufrage antérieur d'un de leurs vaisseaux) la présence sur Séginus d'objets de haute technicité et permettent à Barbet de tuer le dernier membre mâle de son groupe initial.

Dernier mort, car Véra, la Terrienne, trouve son salut. Gagnée à l'amitié ambiguë de la reine des aphrides, elle demeurera sur Séginus et l'auteur nous donne toutes raisons de penser que, dé-

livrée du mâle, elle y sera heureuse. « Séginus, ou les infortunes de la condition masculine »... Que tout cela est donc délicieusement malsain, perfidement agréable et inhabituel dans cette collection !

Martial-Pierre COLSON

Les chimères de Séginus par Pierre Barbet : Fleuve Noir - Anticipation.

LA CINQUIEME DIMENSION par Marcel G. Prêtre

On se demandera, sans doute, comment un tel livre a pu passer le cap d'un comité de lecture. Qu'à cela ne tienne, l'auteur et l'éditeur, de concert, vont nous le faire savoir. En premier lieu, par un avertissement placé au dos de la couverure et qui nous affirme que Marcel Prêtre dispose d'un passé de cinquante romans policiers. De surcroît, Frédéric Dard-San Antonio aurait dit de ce Suisse qu'il était « le plus français de ses amis ». Nous voilà donc rassurés, l'auteur est bien introduit. Mais lui-même achève de nous convaincre par un procédé digne de son génie.

En baptisant les héros de son pseudo-roman de noms ô combien évocateurs — Frédéric Bard ou Armand de Camare, par exemple —, le Prêtre réussit son habile exorcisme. Aucun doute ne peut subsister. Et il n'est plus nécessaire de rechercher dans le texte ce qui aurait bien pu envoûter le susdit comité. (Ceux qui n'auraient pas compris sont priés de se reporter à leur Fleuve Noir habituel.)

Toutefois, comme il faut bien achever ce qui a été entrepris, nous dirons tout de même deux mots de cet ouvrage. L'histoire... ou plutôt l'absence d'histoire se déroule en Sologne, en décembre, par temps de froidure et de pluie. (Où sont les Seignolle d'antan ?) Après une journée de chasse, nos héros s'en retournent au logis quand le pépin arrive, caractérisé par l'enlisement de leur véhicule. Qu'à cela ne tienne, le domestique ira chercher de l'aide et l'auteur, pendant ce temps, pourra expédier nos personnages vers le signal qui perce la nuit : un château inhabité qui semble avoir retrouvé un habitant.

Mais l'esprit inventif de Marcel Prêtre ne s'arrête pas en si bon chemin. Une fois réunis au château, nos charmants héros vont nous conter chacun leur petite histoire. Et alors... alors, c'est du délire. Les poncifs se succèdent, s'enchevêtrent, s'amalgament. On devine l'écrivain saturé d'Andersen, Perrault ou autres frères Grimm. La digestion s'est avérée pénible. Nous avons là le triste produit du lent travail organique. C'est la flûte enchantée, doublée d'un transfert temporel avec les trois vœux de rigueur ; une auto 1900 qui revit et, avec elle, la vieille propriétaire défunte ; et n'oublions pas le portefeuille dont l'unique billet se trouve indéfiniment remplacé. Bref, il ne manque au tableau qu'une adaptation de « l'homme-de-la-misère qui a autant-d'enfants-que-de-pierres-dans-son-champ. » Gageons que notre Prêtre comblera bientôt cette lacune.

Pierre MERLIN

La cinquième dimension par Marcel G. Prêtre : Fleuve Noir - Angoisse.



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

Courrier des lecteurs

Pitié ! Cessez d'enfoncer les portes ouvertes !

Deux volumineuses nouvelles de politique-fiction dans le seul numéro 188 de **Fiction**, c'est trop !

Bien sûr, le métier de Philip K. Dick dans **La foi de nos pères** peut faire illusion pendant quelques pages, mais dissimule mal de si grosses ficelles. Une fois épongées les sauces psychédéliques et métaphysiques, il ne reste que le plat filandreux de la sempiternelle charge contre l'autoritarisme, le conditionnement, etc. Les lecteurs ne sont pas aussi obtus que le pense Dick et, selon leurs options habituelles, ils auront instantanément choisi l'un des douze visages réels du « Bienfaiteur Absolu » (et de son système) : Staline ou ses héritiers, Mao ou Pie XII, Castro ou Duvallier, Franco ou Nixon, Qui-Vous-Savez, son Dauphin ou leurs-opposants-en-quête-d'union ; la liste n'est pas limitative.

Le Créateur-Destructeur et la copulation finale (deux fois de suite, S.V.P., quel gaillard !) viennent comme des cheveux sur la soupe. Personne n'y croit, pas même Dick, et son manque de conviction se sent.

Bien que cette nouvelle ne soit pas près de faire oublier **Le zéro et l'infini**, il n'y aurait pas eu lieu d'en dire trop de mal si, mue sans doute par un désir d'équité, la rédaction de **Fiction** n'avait pas jugé utile de rectifier l'aspect trop anticommuniste de cette nouvelle passable en la faisant suivre de la diatribe antimilitariste habituelle.

Cette pauvre **Guerre définitive** (manifestement inspirée par le conflit du Vietnam, note la rédaction avec une savoureuse candeur) m'incite à courir voir **Les bérets verts**.

Dès les trois premières lignes, on ne peut se retenir de hurler : « Arrêtez, j'ai compris ! »

Quand on écrit, on a le droit d'être de mauvaise foi, on a même le droit de mal écrire. On n'a pas le droit d'être ennuyeux. Sûrement, Barry Malzberg est de bonne foi, il a raison, un million de fois raison, mais son texte est un bloc d'ennui. Le règlement du Métropolitain est un chef-d'œuvre de fantaisie échevelée à côté de **La guerre définitive**.

Depuis huit ans, on nous le répète, les bombes américaines tuent tandis que les mortiers viets exhalent un doux zéphyr, les réfugiés du Nord sont d'ignobles agresseurs et ces salauds de marines meurent exprès pour gonfler les statistiques. Nous le savons. Nous savons aussi le contraire. On nous le répète avec et sans parabole. Si on choisit la parabole, qu'on se réfère aux modèles du genre édités il y a dix-neuf siècles. Aucun n'excède la demi-page.

Je me résume : ce n'est pas moi qui ai attaqué le nord, ni le sud, je vous le jure ! Alors, il n'y a aucune raison de m'imposer la lecture d'un devoir d'écolier attardé en échange de mes trois francs cinquante.

Une note optimiste : Barry Malzberg n'a que vingt-neuf ans, il peut encore faire un autre métier que celui d'écrivain. C'est urgent...

A vous relire quand même, car rien ne me décourage...

Jean LELONG
Paris



Allons, c'est reparti, **La foi de nos pères** vient d'échauffer ma bile et, crainte qu'elle ne déborde, autant vaut que je l'épanche dans vos colonnes, section courrier des lecteurs. J'avais lu avec plaisir et choc **Le dieu venu du Centaure** et j'avais trouvé tout seul que c'était un délire provoqué : il y a même dedans une petite astuce très claire, genre **Lucy in the Sky with Diamonds**, qui signe par quoi il était provoqué, soit le LSD. Bon.

La foi de nos pères, c'est pas mal ficelé non plus, mais, du point de vue contenu, c'est une belle saloperie !

Voyons un peu, à travers l'histoire, ce qu'on cherche à nous faire avaler, c'est le cas de le dire :

Les Jaunes ont gagné la guerre : et pas seulement les Viets — pardon, les Vici — mais aussi, derrière, les Chinetoques et les Japs.

Il n'y a plus qu'une poignée d'Américains qui, grâce à une astuce idéologique très simple (ils disent noir mais pensent blanc dans leur tête), résistent courageusement, quelque part en Amérique.

Les Jaunes ont une civilisation, si on peut appeler ça ainsi, caractérisée par l'entassement dans les villes et le bricolage, moitié pousse-pousse, moitié moteur à réaction : camelote japonaise et vélos-camions viets, mais généralisés. Pour la médecine, n'en parlons pas : des poudres et des herbes, comme du temps de Néanderthal, et une pénurie des médicaments les plus simples, tel le phénergan. On se demande comment ils soignent leurs piqûres d'insectes.

Bien entendu, sur le plan intellectuel, le conformisme le plus total : impossible d'exposer des idées personnelles sans risquer gros.

Une espionnite chronique, grâce à la TV.

Un arrivisme obligatoire et sans pitié.

Et, cause de tout ça, justification aussi, le Big Brother de service.

Donc jusqu'ici, démarquage de **1984**. Mais tout ça, c'est les apparences : la réalité est tout autre. En réalité, tout le monde est drogué, personne ne voit (sauf le héros) la monstrueuse créature extra-terrestre, sorte d'Ahriman avec un zeste d'Ormuzd, et dont les manifestations sont : le Regard (innommable) et la Voix (croassante). Et **ça** jouit, du plaisir mais surtout de la souffrance de tous les hommes.

Et comme le héros en sait trop, après lui avoir imprimé sa Marque, **ça** va sûrement le tuer. Pas de temps à perdre, tirons un coup, tirons-en deux. Et nous, lecteurs, tirons le rideau.

Qu'est-ce que tout ça masque ? Très exactement ce qui existe en 1967 (et même maintenant) pour l'auteur, c'est-à-dire tout simplement l'agression américaine au Vietnam. Je suis bien obligé d'appeler la chose ainsi, car c'est le complément exact de ce que l'auteur se cache à lui-même, et essaie de nous cacher, avec son cinéma.

Ce que ça cache également, par un renversement véritablement paranoïaque de la structure, c'est que c'est l'auteur qui s'est drogué dans la réalité : dans le récit, tout le monde est empoisonné, comme dans **Lucrèce Borgia** ; seul le héros a pris, sans le savoir, le contrepoison. Faut pas se foutre de nous. Ce que ça démasque, et surabondamment, c'est l'impérialisme américain : car c'est bien entendu la civilisation américaine, ses gadgets, son arrivisme et son mépris des autres que l'auteur nous décrit.

Pour compenser, je voudrais vous dire tout le bien que je pense par contre, du roman de Kurt Steiner **Les enfants de l'Histoire**. Depuis Alexandre Dumas et **Les Pardaillan**, je n'avais rien lu d'aussi rafraîchissant. Dommage que ça finisse en queue de poisson, mais il ne devrait pas être difficile de ressusciter le héros, qui n'est mort que d'avoir confondu la petite mort que savent si bien donner les femmes avec la grande. Ça devrait pouvoir s'arran-

ger. Faites-en part à Steiner si vous le voyez.

Docteur Jacques TOUZE
Juziers (Yvelines)

***

La nouvelle de Philip K. Dick, **La foi de nos pères**, soulève de désagréables relents d'un anticommunisme obscurantiste, qui peut n'être pas étonnant chez un auteur américain (et peut être même assimilable s'il sert de relais à des aventures épiques), mais étonne chez Dick, que votre collaborateur Gérard Klein, lors de son étude sur lui, plaçait parmi les gens « de gauche », vu son appartenance au manifeste des Colombes...

Il paraît en effet singulier qu'un homme sensé puisse, à la même époque, protester contre la guerre du Vietnam et tracer comme cadre à un de ses récits l'ébauche peu convaincante d'une Indochine néo-stalinienne. Outre que c'est là se montrer particulièrement offensant envers un peuple qui se bat depuis trente ans pour sa liberté, c'est aussi méconnaître (volontairement) la politique des dirigeants vietnamiens, qui tiennent à garder leur distance aussi bien avec la Chine qu'avec la Russie « révisionniste ». Je sais bien qu'il existe une infinité de futurs divergents et que la raison d'être d'un auteur de SF est d'y puiser, mais que Dick aille justement faire fleurir (entre les bourgeons dont il déclare surveiller au présent la croissance) ces ramures vénéneuses, me paraît être une opération des plus douteuses...

Resservir par exemple la télévision à double sens était certes une bonne idée, mais Orwell (effectivement traumatisé par son voyage en Union Soviétique stalinienne) l'avait fait bien avant, et avec des motivations organiques infiniment plus pressantes. Si l'espionnage industriel ou individuel existe bien dès aujourd'hui, c'est aux Etats-Unis qu'il se manifeste, pas en Chine ou au Vietnam. Alors faudrait-il penser que la translation des tares de sa propre société vers les redoutables possibles d'une société communiste mondiale aient pour Philip Dick une valeur d'exorcisme ?

D'ailleurs, si cet auteur se donnait la peine de réfléchir à ce qu'il écrivait, il comprendrait que le genre de pression sociale qu'il décrit ne peut voir le jour que dans le cadre d'une nation encerclée ; c'est alors un état de fait concourant à des besoins stratégiques. Mais penser qu'un communisme planétaire serait en proie aux mêmes maladies (réelles ou supposées) qu'il prête aux communismes nationaux actuels, durement éprouvés par la pression de l'impérialisme, révèle que Dick est plus atteint qu'il ne croit par l'idéologie qu'il s'est essayé en d'autres œuvres à dénoncer.

L'idée de base de sa nouvelle : faire du « Leader » un extra-terrestre qu'il présente comme un vampire doué d'ubiquité, est aussi lourdement chargée de sens. Ce fameux Leader n'étant, on l'aura compris, que la projection transparente de Mao Tsé Toung, on renforcera ainsi chez le lecteur l'idée d'anormalité, de monstruosité du personnage, rejoignant ainsi l'imagerie occidentale complaisamment appliquée au constructeur de la Chine populaire : Mao est cet être assoiffé de sang qui « n'hésiterait pas à faire le sacrifice de quelques millions de ses sujets — autant de bouches à nourrir en moins — pour déclencher une guerre nucléaire contre les Etats-Unis ». Peut-être, inconsciemment, cette affabulation ne témoigne-t-elle que de la peur que Philip Dick a de la Chine. Mais le résultat n'en est pas moins une œuvre de propagande, ceci étant aggravé par le talent indéniable de l'auteur : on rejoint ainsi le film de Fleisher sur Guevara...

Ceci dit, qui me semblait devoir être

signalé, je ne serai pas de ceux qui diront peut-être : « Il ne fallait pas publier une telle nouvelle ». Car je suis bien d'avis qu'il faut tout publier, tout lire, afin que chacun se fasse une opinion personnelle. Mais il semble sot de vouloir éluder systématiquement les implications politiques que, de plus en plus, la littérature en général, et la littérature de SF, entretient avec la réalité. Malgré l'avis contraire de beaucoup de lecteurs (qui sont, comme par hasard, des réactionnaires patentés), dont votre courrier nous transmet parfois l'écho, nous vivons dans une réalité de plus en plus politique. Que la SF (qui va chercher ses racines, ainsi que le dit très justement Dick, dans cette réalité) soit elle-même de plus en plus politique, est une chose qui me paraît aller de soi.

A part cela, j'ai beaucoup apprécié dans ce même numéro **La guerre définitive** de Barry Malzberg, qui peut être autobiographique symbiotiquement pour tous ceux qui ont passé un certain temps sous les drapeaux et renoue avec une littérature à la fois réaliste et allégorique qui est en même temps arme de combat. Et je pense à **Les nus et les morts** de Mailer.

Jean-Pierre ANDREVON
Grenoble

*
**

Quelques mots à propos du film **Objectif... Lune** de Primo Zeglio, dont la critique figure dans le numéro d'avril de **Fiction**. Pourquoi être si doux avec un film aussi « rocambolesque » que celui-là ? Quand je relis la critique d'Alain Garsault, il me vient une remarque à l'esprit : combien pouvez-vous payer vos collaborateurs pour qu'ils acceptent de voir de telles inepties (et de ne pas les « démolir » surtout) ? Voici mon avis sur ce film : la présentation est complètement loupée et le nombre d'invraisemblances est abominable (le vaisseau arconien se déplace en zigzags, par exemple). Quant aux trucages, je me demande si le réalisateur n'a pas voulu les montrer, **volontairement**. La jeep change de couleur en volant (peindre une maquette devait coûter trop cher, sûrement) ; dans la maison du vilain-gros-bandit, un des « rigolos » qui ont osé s'attaquer à nos chers astronautes se met à léviter et retombe au moins trois secondes après que ceux-ci ont cessé d'appuyer sur le bouton de leur petit appareil-bon-à-tout-faire. Je passe sur ces horreurs et j'en arrive à l'action « fleuve-noirienne ». Le roman populaire de SF peut être excellent (cf. **Le prisonnier de la planète Mars** de Le Rouge). Mais, quand il s'apparente au Fleuve Noir, c'est fini ! Ceci est aussi valable, je crois, pour les films. **2001, a space odyssey** est un film (ce qu'on appellerait en bon franglais une « hyperproduction ») de grande valeur, et dont aucun qualificatif ne peut rendre l'impression qu'il nous fait ressentir. Quand je pense que ce film passe moins d'un an après **2001**, j'en ai des frissons. **Les Daleks envahissent la Terre**, c'était démentiellement **bête**. Mais **Objectif... Lune**, c'était... je crois qu'il n'y a aucun qualificatif qui puisse s'y appliquer. Intrigue bâclée, trucages complètement loupés, musique « made in société de consommation » (comparé au **Requiem** de Ligeti de **2001**...), personnages empruntés (Garsault appelle ça un jeu convaincu : eh bien, moi, je ne le suis pas !), sans compter la présentation pseudo-artistique, tout cela fait de ce film un des pires navets que j'aie vus.

J'aimerais bien donner aussi mon avis sur l'article **Cabotage sur le Fleuve Noir** (n° 187). Je vais commencer par la fin, puisque la dernière phrase de cette chronique est la plus significative. Cela fait pas mal de temps que je n'ai pas lu de Fleuve Noir « Anticipation », pour la bonne raison que je n'ai pas de

temps à perdre. Mais, si cette collection a monté d'un cran, elle doit être restée bien basse tout de même : témoins quelques livres anciens, ils datent d'un peu plus de deux ans, je crois) tels que **La forteresse des six lunes** ou **Le retour des dieux**. Oh ! évidemment, il y a eu et il y aura quelques bons livres au Fleuve Noir, mais des élucubrations du genre **Neige bleue** ou **Les stols** (paraît-il au-dessus du niveau des autres, si j'en juge votre article) ne me plaisent nullement. **Le monde des A**, c'est de la SF. Même **Babel 3805** est un roman assez bon ! Mais les Barbet du Fleuve Noir sont pour le moins barbants ! A part les bouquins de Steiner, le Fleuve noir reste où il en est : une médiocre et prétentieuse collection. Quant à l' « amélioration » des couvertures, je me demande bien où vous êtes allés chercher ça.

Autre petit détail à propos de la critique du film **Itoka, le monstre des galaxies** : que trouve Alain Garsault d'original à l'aspect de ce burlesque monstre ? J'ai déjà vu des monstres à l'air guilleret, mais celui-là me fait tordre de rire (sans compter le Guilala que je n'avais pas aperçu). Au fait, c'est donc encore ce pauvre Garsault qui a dû voir ce film. Eh bien, après **Objectif... Lune**, s'il n'est pas malade... (et pourtant, il a l'air d'apprécier — le pauvre homme !).

Laurent SEPTIER
Pavillon-sous-Bois (Seine Saint-Denis)

***

J'avais treize ans lorsque parut le numéro 1 de **Fiction** (octobre 1953) et, je le reconnais, je dois beaucoup à cette revue qui resta longtemps l'unique pâture des amateurs du genre. Que de découvertes émerveillées ! Que de chefs-d'œuvre ! Il vous sera beaucoup pardonné, messieurs, pour ces quelque dix ans (ou ces dix ans et quelques) durant lesquels vous nous avez donné, avant tout le monde, Lovecraft, Moore, Sturgeon, Ray, Bradbury, Matheson (mais vous souvient-il encore de ce coup de tonnerre que fut votre publication du **Journal d'un monstre** ?).

Et puis **Fiction** a fait sa crise. Vous aviez vos complexes. Il fallait « faire sérieux, intellectuel ». Et vous avez oublié que la littérature différente demande un état d'esprit différent. **Fiction** s'est mis à ressembler au **Monde** et au **Figaro Littéraire**. Vous nous avez trahis.

Malgré tout mon aveuglement sentimental, il m'a bien fallu abandonner. Le numéro 165 d'août 1967 a été le dernier numéro d'une collection où il n'en manquait pas un. Oh ! je vous surveillais. De loin, espérant que le fils prodigue reviendrait. Et j'ai cru qu'il avait compris. Qu'il revenait.

En mai 1969, j'ai bondi. Il y avait là Hamilton, Padgett, Sturgeon, comme des vieux amis embarrassés qui viennent vous surprendre après une trop longue absence. Et, au loin, s'annonçaient Bloch, Bester, Simak, Matheson, Brown. Ils étaient là, tous là, à nouveau, revenus. Je me promettais une fête.

Hélas ! J'ai osé lire, d'abord, la chronique artistique (sic) de M. Gérard Klein sur Gourmelin. Je savais bien que ce monsieur (qui écrivit, autrefois, d'assez honorables nouvelles) manquait totalement d'humour. Un incident pitoyable avec son homonyme transistorisé me l'avait prouvé. Je ne le croyais pourtant pas capable d'autant de boursouflure. Certains passages de sa chronique (longue, longue, longue) sont dignes d'une anthologie de la bêtise.

Mais laissons là ce M. Klein qui n'en mérite pas tant (bien qu'il s'accapare neuf pages, en petits caractères : de quoi publier une ou deux nouvelles !). Passons donc à cette énorme déception que fut **Le baiser du dieu noir** de Ca-

therine Moore, dans votre numéro 186. J'ai été tellement étonné de la pauvreté de cette œuvrette (on la jugerait écrite par une pensionnaire travaillée par la puberté) que j'ai relu, coup sur coup, **Shambleau** et **L'aventurier de l'espace**. Pour me prouver que son auteur valait mieux. (C'est prouvé, merci.) Heureusement, vint Sturgeon et son **Prodige**. Je me revoyais, voici dix ans ? quinze ans ? en train de découvrir **Cristal qui songe** et **Les plus qu'humains**.

Alors ? J'ai bien peur que le fils prodigue ne soit pas revenu. Qu'on se soit affublé de sa dépouille pour me couillonner. Que vous conserviez le même état d'esprit mais que, vous étant rendu compte de l'inintérêt (commercial ?) de la SF et du fantastique européens (qu'on me cite, d'ailleurs, un Bester et un Lovrecraft français !), vous ayez décidé de redorer le blason de **Fiction** avec n'importe quoi. Pourvu que ce soit signé d'un grand nom. Fond de tiroir comme ce pauvre **Baiser** ou chef-d'œuvre tendrement cruel comme **Le prodige**, vous vous en foutez. L'important est de se servir des noms de Moore et de Sturgeon. C'est ça ?

Bonsoir, messieurs, vous ne pouvez plus rien pour moi. Je vous ai écrit parce que les enthousiasmes comme les colères de vos lecteurs plus récents m'agacent un peu. Ils ne savent pas, bien sûr, ce que vous étiez voici seize ans. Et ils ne peuvent comprendre ce que vous êtes devenus. (Jusqu'à vos couvertures que vous utilisez pour tromper en les confiant à un sous-Forest pour leur redonner le style du « bon-vieux-temps ».)

J'en ai fini. Pardonnez la longueur de cette lettre (la première et la dernière). Je continuerai, peut-être, à vous surveiller. Pour saisir, au passage, un chef-d'œuvre qui vous aurait échappé. Sans le faire exprès. Quant aux jeunes, je ne vous crois plus capables de démêler les bons des mauvais. Vous êtes devenus les marchands du Temple. Vous n'avez plus la foi.

Pierre-Jean VUILLEMIN
Marseille



Comme tout le public, les lecteurs de **Fiction** et de **Galaxie** ont vécu avec passion les événements de juillet. Mais pour eux, il s'y mêlait de la tristesse et de la déception.

Avec une cruelle évidence, le fait brutal est apparu : la science-fiction, l'anticipation n'ont pas été « dans le coup ».

Deux symptômes significatifs :

— On a parlé de la réalisation d'un vieux rêve de l'humanité. Quelques auteurs ont été cités. Ils sont révélateurs : Cyrano de Bergerac (pourquoi pas Swift ou La Fontaine ?), Wells (une fois nommé, à ma connaissance) et surtout Jules Verne qui rejoint La Fayette et Rochambeau dans l'histoire des relations franco-américaines (l'exploitation commerciale de la réalisation de ses « prophéties » est d'ailleurs remarquable). Depuis cent ans, rien d'autre ? Il est devenu de bon ton d'avoir lu Jules Verne « étant enfant ». Pourtant, ceux qui en parlent ne semblent pas avoir ouvert ses livres, ou bien les souvenirs sont vraiment lointains.

— Dans toutes les revues du monde, du **Petit Philatéliste de Rodez** au **Paralysé de Santa-Cruz**, on sait que l'homme a marché sur la Lune ; seuls **Fiction** et **Galaxie** l'ignorent. On continue à y disserter gravement sur l'avant-dernière exposition d'art pictural comme si rien ne s'était passé.

Nous découvrons subitement qu'il y a divorce complet entre la littérature des devenirs probables ou possibles de l'homme et l'homme qui marche.

Les équipes de **Fiction** et de **Galaxie** sont-elles satisfaites de cet état de choses et considèrent-elles que tout va pour le mieux quand le nombre des

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9ᵉ (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, rue de Mogador, Paris-9ᵉ (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Le nº : France, 3,50 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 47 FB ; Algérie 4 DA ; Maroc, 4,03 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 19 F ; Etranger, 20,80 F
1 an : — 37,80 F ; — 41,40 F
C.C.P. 15.813.98

abonnés reste stable ? Nous ne voulons pas le croire.

Une révision est urgente.

Quelques suggestions :

Naguère, une rubrique d'information scientifique est décédée peu après sa naissance dans **Galaxie**. Les résultats de l'autopsie n'ont pas été divulgués. Les sujets passionnants, étranges ou hétérodoxes ne manquaient certes pas. Etait-ce une chasse gardée de **Planète** ? Une telle rubrique a sa place dans **Fiction** ou (et) **Galaxie**.

La conquête spatiale a été décrite dans ses grandes lignes et dans ses détails, sur les plans humain et technique, par notre littérature. Pourquoi ne pas constituer un dossier des « anticipations réalisées » qui aurait sa place dans **Fiction** ? « Voler au secours de la victoire » n'est pas le privilège exclusif des héritiers de Jules Verne.

Enfin, il semble souhaitable de populariser la SF de qualité en la dégageant de l'atmosphère de chapelle intellectuelle où elle se confine. Une dose modérée de « découverte cosmique » serait à injecter régulièrement dans les nouvelles présentées. Le genre est rebattu, paraît-il, mais nous n'en lisons jamais. Il n'est pas étonnant que les pas sur la Lune n'aient pas résonné dans les rédactions de nos revues. Les programmes Appolo et Luna ne figurent sans doute pas parmi les thèmes recommandés.

Il ne faut plus qu'on puisse lire dans **Fiction** et **Galaxie** : « Pour la science et l'avenir, pour l'aventure et l'inconnu, lisez votre journal habituel... »

F. MAITRE
Saint-Etienne

Voici les auteurs que vous pourrez lire entre autres dans les futurs numéros de FICTION :

Poul Anderson
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Ray Bradbury
Fredric Brown
John Brunner
Algis Budrys
Samuel R. Delany
Philip K. Dick
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Robert E. Heinlein
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham
Roger Zelazny

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.

Une collection qui fera du bruit

Un événement d'une importance majeure va marquer, cet automne, la progression de la science-fiction en France. Pour la première fois, en effet, un éditeur de tout premier plan s'apprête à consacrer une série régulière au domaine que nous défendons depuis quinze ans. Il s'agit des éditions Robert Laffont, et le titre de la collection qu'elles vont lancer sera « Ailleurs et Demain ». Le directeur de cette collection est notre ami Gérard Klein, qui trouve là la consécration de longues années d'efforts pour imposer, contre vents et marées et contre tous les préjugés, l'idée que la science-fiction **est** une littérature. Sans doute encouragées par le succès de leur publication de **2001, odyssée de l'espace** d'Arthur Clarke, les éditions Laffont ont décidé de lui confier la responsabilité de cette série, où il présentera en toute liberté de choix, et sans aucun impératif commercial, une sélection de grandes œuvres dont la traduction française s'imposait — notamment celles que leurs dimensions avaient jusqu'ici interdit de présenter dans des collections courantes. Le prix de ces livres, selon leur longueur, sera fixé entre 15 et 25 F. et ils seront présentés sous couverture métallisée.

Le premier titre à paraître, fin octobre, sera **Le vagabond** de Fritz Leiber (The wanderer), copieux ouvrage qui valut à son auteur, en 1965, le Hugo décerné au meilleur roman de l'année. Viendront ensuite : **En terre étrangère** de Robert Heinlein (Stranger in a strange land) en décembre, **Dune** de Frank Herbert (même titre anglais) en février, **Ose** de Philip José Farmer (Dare) en mars et **Un monde d'azur** de Jack Vance (The blue world) en mai.

Tous nos vœux de succès à cette collection, dont bien entendu nous aurons l'occasion de reparler.

Science-Fiction à Heidelberg

Un grand congrès international de science-fiction se tiendra à Heidelberg (Allemagne), du 21 au 24 août 1970. Au programme de ce congrès, outre une très intéressante partie officielle, à laquelle participeront nombre d'auteurs et de personnalités du monde entier, sont prévus des séminaires et groupes de discussion divers, un grand bal de la science-fiction, une exposition d'art de SF et de fantastique, un banquet, des projections de films rares, des réunions, des ventes d'objets de collection, livres, magazines, etc. Sans oublier les merveilleuses possibilités touristiques qu'offre une ville comme Heidelberg.

Bref, ce congrès sera, comme tous ceux qui l'ont précédé, une très grande fête pour tous les amateurs de science-fiction. Cette occasion est d'autant moins à manquer qu'un tel congrès n'aura plus lieu si près de nous avant une dizaine d'années.

Pour tous renseignements, s'adresser à Jacqueline H. Osterrath, 11, rue Edmond-Roger, Paris-15e (tél. 532.37.33) ou à Jean-Paul Cronimus, Chemin Bonne Brise, 30 - Nîmes.

Gaston Leroux, pour beaucoup, c'est avant tout le créateur de Rouletabille et de Chéri-Bibi, deux héros qui marquèrent profondément — au même titre qu'Arsène Lupin ou Fantômas — le roman d'aventures policières populaire du XXe siècle. Mais ce n'est sans doute pas dans les œuvres qui leur sont consacrées que Leroux a donné sa pleine mesure. Le meilleur de son inspiration, il faut plutôt le chercher dans la plupart de ses autres livres, souvent mal connus. Ce magicien de l'imagination était plus à son aise quand il faisait éclater les barrières d'un genre, quand il donnait libre cours à une verve bouillonnante, qui l'entraînait vers les horizons fantastiques les plus imprévisibles.

Le fauteuil hanté, Le cœur cambriolé, La double vie de Théophraste Longuet, Les Mohicans de Babel, Le fantôme de l'Opéra : autant de titres où, dans cette perspective, se manifeste le véritable génie de Leroux : celui de l'insolite poussé jusqu'à la démesure poétique. Il ne s'agit plus de roman policier, ni de roman fantastique, ni de feuilleton d'aventures. Toute étiquette, toute définition trop stricte amenuiserait les proportions de tels ouvrages. On y trouve tour à tour le drame et le mélodrame, des énigmes affolantes et de terrifiques péripéties, un humour paroxystique et une tendresse toute romantique, le tout dans un climat de fantastique onirique où s'affrontent des personnages violents, passionnés, monstrueux ou bouffons. Le délire romanesque est ici poussé à son comble, mais il est canalisé par le sens profond de la construction dramatique que possédait Leroux, en maître conteur qui savait sur le bout du doigt l'art de tenir son public en haleine et de le mener, de rebondissement en rebondissement, par une série de points culminants.

Dans ce domaine, **La poupée sanglante** et **La machine à assassiner** sont deux livres exemplaires. Deux titres dont l'énoncé est à lui seul un programme et devrait suffire à mettre l'eau à la bouche des amateurs. Deux longs romans qui se font suite et composent une seule fresque où le mystère rocambolesque règne en maître, où du vampirisme à l'homme-machine les thèmes du fantastique et de la science-fiction s'entremêlent, exploités selon une optique que seul pouvait adopter un aussi singulier créateur que Gaston Leroux.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)**

VENDS œuvres *complètes*, en vue de départ, éd. or., reliées, de Gaston Leroux et Maurice Renard. Ecrire à M. de GROOTE, 59 rue Gachard, BRUXELLES 5. Tél. 48.96.48.

VENDS *Fiction* n°s 21, 27, 31, 36, 40, 42, 47, 48, 50, 51, 52, 56, 57, 61, 62, 65, 66, 69, 70, 71, 73, 75, 77, 78, 82, 83, 84, 86 à 99. Le lot 130 F ou au n°. Ecrire à M. PREVOT, 15 rue des Bauches, PARIS-16e.

VENDS bandes dessinées et livres SF. Liste sur demande à M. MOUMON, Villa Magali, Chemin de la Calabro, 83 - LA VALETTE.

VENDS au plus offrant *Le monde du non-A, Les joueurs du non-A, Les armureries d'Ischer* et *Les fabricants d'armes* de A.E. van Vogt édition C.L.A. ainsi que *Fleuve Noir, Galaxie, Fiction spécial*, etc. Liste sur demande. Ecrire à M. ROSENTHAL, 10 rue Parent de Rosan, PARIS-16e.

VENDS *Galaxie* nouvelle édition numéros 1 à 55. *Satellite* numéros 37 à 41. *Fiction* 1956 numéros 30, 32, 34 - 1957 numéros 45, 47, 49 - 1958 numéros 50 à 52, 54, 56. 57, 59 à 61 - 1959 numéros 63 à 73 - 1960 numéros 74, 76, 78 - 1961 numéros 86, 89 à 97 - 1962 numéros 98 à 109 - 1963 numéros 110 à 121 sauf 116 - Années 64 - 65 - 66 - 67 et 68 complètes. *Semaine de Suzette* 1906 - 1907 relié. *Luc Bradfer contre M. X* bandes découpées et collées. *Giff Wiff* numéros 20 à 23. Luc Bradfer *Voyage dans la pièce de monnaie. Popeye et les sources de jus d'épinards*, et *les Harpies, en Démonie*. Collection complète *Planète* ancienne édition sous emballage. Vente par collection. Faire offre avec env. timbrée à M. WEHRUNG, 4 rue des Tulipes, 42 - LE COTEAU.

VENDS illustrés romans de SF et fantastique. Liste sur demande. Ecrire à M. GIRAUD, 25 rue Beaumarchais, 03 - MONTLUÇON.

VENDS *Fleuve Noir* anticipation et *Rayon Fantastique* (entre autres *A la poursuite des Slans)*. Ecrire à M. DUBEZIN, 71 avenue de la Marne, 64 - BIARRITZ.

VENDS au plus offrant *Fiction* n°s 1 à 185 + numéros spéciaux. Etat neuf. Ecrire à M. G. VINCENT, Parc La Mongrane, Bât. F, boulevard des Chutes-Lavie, MARSEILLE-13e.

VENDS *Fleuve Noir* n°s 1 (10 F), 8, 4, 18, 20, 22, 23, 25, 27, 30, 31, 33, 36, 37, 38, 41, 45, 46, 53, 54 (7 F). *Guignol* journal pour enfants 64 n°s 1932 à 1935. *Judex, Les incarnations de Judex* (Bernède et Feuillade). *Flash Gordon* d'Alex Raymond édition italienne Spada complète. Ecrire à M. MONTBARBON chez M. GINIER, 16 rue Pasteur, 93 - PIERREFEU.

VENDS *Fleuve Noir* n°s 176, 183, 248, 249, 273, 274, 275. *Rayon Fantastique* n°s 2, 8, 11, 13, 18, 20, 21, 23, 28, 30, 34, 47, 48, 65, 67, 97, 98, 99, 100, 115. *Galaxie-Bis* n° 4. *Présence du Futur* no 86. Ecrire à Daniel MISPOULET, Ecole Maternelle, 33 - GUJAN-MESTRAS.

VENDS sur offre fascicules, illustrés, bandes dessinées, de 1900 à 1960 : *Buffalo Bill, Harry Dickson, Morgan le Pirate*, romans de J. Moselli, *Bon Point, Intrépide, Texas Jack, Tintin, Vaillant*, comics américains, *Spirou, Artima, Mickey, Robinson*, etc. Liste de 25 pages contre 3 timbres à J.F. THEVENON, 127 avenue Parmentier, PARIS-11e.

LUNATIQUE, cahier de littérature fantastique et de science-fiction, recherche des auteurs et des illustrateurs. Ecrire à Jacqueline H. Osterrath, 11 rue Edmond-Roger, PARIS-15e. Tél. 532-37.33.

COLLECTIONNEURS et chercheurs demandez notre catalogue : science-fiction, fantastique, bandes dessinées (journaux et albums), politique et guerres, grands illustrateurs, littératures générales et éditions originales, romans d'aventures, romans populaires, romans policiers, journaux et fascicules, etc. Catalogue sur demande à M. COLLIN, 10 rue des Portes-Blanches, PARIS-18e.

COLLECTIONNEURS, amateurs de fantastique, de science-fiction, de bandes dessinées, demandez notre catalogue (neuf et occasion). *Commande par correspondance* des livres neufs. Délai de livraison : 15 jours. Ecrire à la librairie PELLUCIDAR, 8 rue Mayran, PARIS-9e.

RECHERCHE *Fiction* 126 et 153. Offre nos 2, 22 à 25. Echangerais quelques *Fleuve Noir* et *Rayon Fantastique* contre autres titres mêmes collections. Ecrire à C. GAUBIER, 71 - NEUVY-GRANDCHAMP.

LECTEURS de *Fiction*, cinéphiles : pourquoi manquer les numéros d'une fantastique collection ? Souscrivez dès à présent à un abonnement couplé à *L'Ecran Fantastique/Metaluna*. Pour tous renseignements écrire à Alain SCHLOCKOFF, 9 rue du Midi, 92 - NEUILLY.

ACHETONS aux meilleures conditions livres, revues de science-fiction, bandes dessinées, éditions originales. Ecrire à la librairie PELLUCIDAR, 8 rue Mayran, PARIS-9e. Ouvert de 14 h à 20 h. Fermé dimanche et lundi.

RECHERCHE journal de *Spirou* nos 1 à 780 même numéros isolés, tout recueil, tout album se rapportant à cette période. Ecrire à M. STEVENS, 16 rue Flégier, MARSEILLE-1er.

RECHERCHE C.L.A. numéros 1 et 2. *Galaxie-Bis* numéros 1 et 2. *Horizon du Fantastique* numéro 1. *Mercury-Bis* numéro 2. *Mercury* numéro 14. *La Méthode* numéro 9. Numéro Spécial Fantastique *Image et Son*. Bande dessinée *Tonnerre* numéros 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10. Ecrire à Daniel RAGUIN, 127 rue de Reuilly, PARIS-12e.

Errata

Deux coquilles ont rendu difficilement intelligibles certains passages de la chronique littéraire de Gérard Klein consacrée à **Bilbo le Hobbit**, paru dans le numéro d'août 1969 de **Fiction**.

Page 149, première colonne, il faut lire : « Chez Tolkien comme chez Wagner, l'anneau ne symbolise pas un éternel retour de l'Histoire, **mais bien au contraire, le passage inéluctable de l'Histoire avec son cortège de victoires et de défaites,** au travers de l'anneau immuable du présent. »

Page 151, deuxième colonne, il faut lire : « ... la manifestation d'une justice immanente qui recouvre en quelque sorte un repliement **de** la transcendance sur l'objet qu'elle prétendait sanctionner. »

Enfin, ce roman a été publié par les Editions Stock et non par les Editions Robert Laffont, comme il a été indiqué par erreur.

Dépôt légal : 4e trimestre 1969 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan